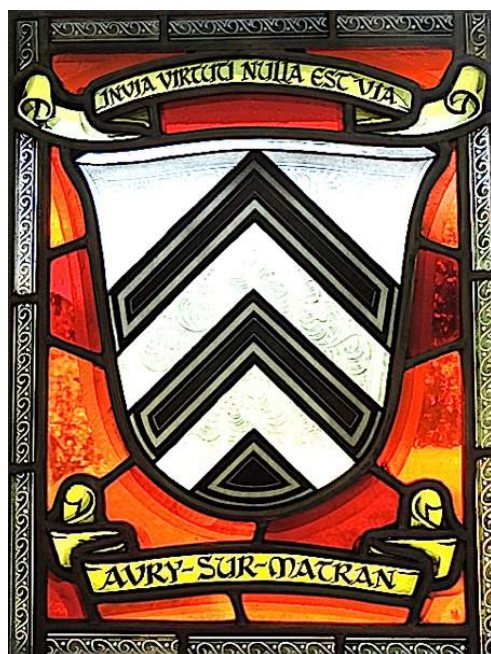


AVRY-SUR-MATRAN ET SON HISTOIRE RÉCENTE



Jean-Marie Barras

2020

Les relations entre Avry-sur-Matran et Vesdun	8
<i>Souvenirs ...</i>	8
<i>Vesdun, août 1995</i>	10
<i>Une animation culturelle exemplaire</i>	10
<i>Dans la région</i>	11
<i>Des récidives</i>	11
<i>Décès de l'ancien maire de Vesdun, un ami d'Avry</i>	12
<i>Une rencontre conviviale Avry – Vesdun</i>	12
<i>Éloges à Jean-Marie Dumontet</i>	12
<i>Fête des vins nouveaux</i>	13
<i>Les découvertes du dimanche matin</i>	13
1918 : grippe « espagnole » et région d'Avry	13
<i>Les souvenirs écrits</i>	14
<i>Grève générale et grippe au régiment 7</i>	14
<i>Conclusion</i>	15
Croyances de jadis dans notre canton	16
<i>Et encore...</i>	17
Guerre 1939-1945 : « Fête de la Mob » à Avry	18
Au temps du Plan Wahlen : un vaste chantier à Avry	19
<i>Les raisons de ce défrichement</i>	19
<i>Fribourg envoie ses chômeurs à Verdilloud</i>	20
<i>Ils ont participé au défrichement</i>	20
Occupations au temps jadis	21
<i>Briqueteries, tourbières, chemin de fer</i>	21
<i>Salaire, trousseau et foires</i>	22
<i>Au temps où le « demi » coûtait 60 centimes</i>	22
<i>De durs travaux</i>	22
<i>Deux patrons et un domestique</i>	23
<i>Sois soumis et tais-toi</i>	23
Occupation des habitants en 1913, en 1929 et en 1949	24
Premiers pas de la fanfare L'Avenir	25
Du séchoir à la déchetterie : Jean Rossier a témoigné	27
<i>Avant la déchetterie</i>	27
<i>Un séchoir ultramoderne</i>	27
<i>La « Fédè »</i>	27

De la Fenaco et ses Landi à la déchetterie	28
Construction de la grande salle à l'auberge de Rosé	28
Le crime du Café de Rosé	29
La chapelle d'Avry-sur-Matran	30
<i>Décision de construire une chapelle</i>	30
<i>L'architecture de la chapelle</i>	31
<i>Les chapelains et leur « chapellenie »</i>	31
<i>1975 - 1976 : la restauration intérieure de la chapelle</i>	32
<i>La suite...</i>	34
L'oratoire dédié à Saint-Jacques	34
La maison communale	35
La gare de Rosé du 1^{er} août 1880 au 11 juillet 2005	35
<i>Il faut une gare à Rosé !</i>	36
<i>Gottlieb Berger-Delley, personnalité marquante du comité</i>	36
<i>Inauguration, améliorations, et vive « La Flèche » !</i>	37
<i>Nouvelle gare et double voie</i>	37
Sofraver SA, une des premières entreprises d'Avry	38
<i>Origine et développement</i>	38
<i>Nécessité de s'adapter</i>	38
<i>Digitalisation et numérisation</i>	39
<i>Management</i>	39
	39
La Maison Rouge : une longue histoire	40
<i>Le domaine</i>	40
<i>La poste ; le service de transport</i>	40
<i>De l'eau en abondance à la Maison Rouge</i>	41
<i>De l'artisanat à la fabrique</i>	42
<i>Déjà au temps des Romains</i>	42
La fin tragique d'Étienne Chatton, bourgeois d'Avry	42
<i>Le cousin meurtrier</i>	42
<i>Les parents horrifiés</i>	43
<i>L'arrestation</i>	43
<i>Étienne et son milieu</i>	43
<i>Derniers instants du dernier Fribourgeois guillotiné...</i>	44

<i>L'abolition de la peine de mort</i>	45
<i>La présence du prince Max de Saxe</i>	45
En marge du Morat-Fribourg : le tilleul d'Avry	46
Quand les paysans osaient marcher sur Fribourg...	46
<i>Le récit de Jean Grosset, de Corjolens</i>	47
<i>Libération des prisonniers</i>	47
Au temps des tourbières	48
<i>Mais, qu'est-ce donc que la tourbe ?</i>	48
<i>Marais de Seedorf : dès le XIX^e siècle</i>	49
<i>Les tourbières de Rosé</i>	49
Lieux-dits d'Avry-sur-Matran	50
Les lieux-dits de Corjolens	53
Le dernier chapelain d'Avry, l'abbé Dupraz	54
<i>Biographie de l'abbé Dupraz</i>	54
<i>Une activité intellectuelle intense</i>	55
<i>Ami de l'abbé Joseph Bovet</i>	55
<i>À Avry, à Corserey et à Poliez-Pittet</i>	56
Jean Humbert (1911-2003)	57
<i>Le linguiste</i>	57
Jean Monney pédagogue	59
<i>Souvenirs</i>	59
<i>La carrière de Jean Monney</i>	60
<i>Le bon maître</i>	60
Mgr Justin Gummy évêque des Seychelles	61
<i>Les études</i>	62
<i>Missionnaire</i>	62
<i>Retour en Suisse, musique et histoire</i>	62
<i>Il regagne l'Afrique où il devient évêque</i>	62
Un citoyen hors du commun : Ernest Gummy	63
Pierre Chenaux, de Corjolens	64
<i>L'enfance et ses contraintes</i>	64
<i>La famille</i>	65
Au temps d'Henri Ballif et d'Élisabeth Staremborg	66

<i>La petite Élisabeth</i>	66
<i>Vers la reconnaissance</i>	67
<i>Le mariage</i>	68
Lucette Dorthe-Humbert, un lieu de mémoire	68
<i>Une famille estimée à Avry et dans la région</i>	68
<i>Des occupations diversifiées</i>	69
<i>Le scoutisme</i>	69
<i>Aide de l'abbé Emmanuel Dupraz</i>	70
<i>Aide-infirmière</i>	71
<i>La vie d'adulte</i>	71
Armand Maillard, pédagogue, historien, écrivain	71
Charles-Henri Bovet, musicien (1943-1992)	72
Ferdinand Rossier, doyen des ressortissants d'Avry	74
<i>Un papa aux multiples occupations</i>	74
<i>Lentigny, Treytorrens</i>	74
<i>Murist</i>	75
<i>Fillistorf</i>	75
Décès de Jean-Daniel Corpataux après 35 ans de service	77
Avry a « son » conseiller national : Jacques Bourgeois !	79
<i>Compléments apportés en 2020</i>	80
En 2016, interview du Dr Fernand Roulin, par Julien Vipret	81
<i>Et, en plus, un cabinet dentaire</i>	84
Jacob Schafer : fêté pour trente ans de service	84
<i>Le cheminement de Jacob</i>	85
<i>Les bémols et les dièses de la profession</i>	85
<i>Une vie associative exemplaire</i>	85
Au sujet de la famille d'Affry	86
<i>À l'origine ; première demeure</i>	86
<i>Les d'Affry et le couvent d'Hauterive</i>	87
<i>Louis d'Affry</i>	88
Au temps où Avry s'appelait aussi Affry	88
La grotte de la Lecca à Corjolens	90
Dans les années 60, Avry à l'avant-garde pédagogique	90

<i>Les classes OP, classes d'orientation professionnelle</i>	91
<i>Deux professeurs attirés et fidèles</i>	91
Les écoles d'Avry	92
<i>Photos des écoles primaires et de l'école secondaire (CO)</i>	93
Le corps enseignant : année scolaire 2007-2008	94
Bernadette Barras : record de longévité à l'école d'Avry !	95
Bécasse, Bécassière ; Cartes Siegfried 1900 et 1945	96
L'architecture d'aujourd'hui ne plaît pas à tout le monde	97
Le château du village, dit château de Buman	98
<i>Quelques mots sur « de Weck des trams »</i>	99
Histoire de Courtaney	100
<i>Les incendies à Courtaney</i>	101
Le château de Corjolens et les Dorand du château	102
<i>Les derniers propriétaires</i>	102
<i>Propriétaires précédents</i>	102
<i>Un petit-fils de Népomucène Dorand retrouve Corjolens</i>	103
<i>La montre du curé d'Onnens Célestin Corboud</i>	103
Deux fermes devenues de simples maisons	104
Le Club athlétique Rosé fête ses soixante ans	105
<i>La course du soixantième anniversaire</i>	106
<i>Quelques-unes des nombreuses activités</i>	107
<i>Aperçu historique</i>	107
<i>Des noms qui ont marqué la vie du club</i>	108
Mai 2013 : 28^e Giron des Musiques de la Sarine	108
<i>Une communauté</i>	108
<i>« La Liberté » a relevé la présence de 830 bénévoles, pas tous sur cette photo...</i>	109
<i>La double manifestation, Giron et centième anniversaire</i>	109
<i>La réception et le dîner officiels</i>	110
<i>Le cortège</i>	110
<i>Lotos et joies annexes</i>	110
Du 23 au 26 juin 2011, giron des Jeunesses de la Sarine	111
<i>La jeunesse offre 10 000 fr. à la commune</i>	112
Activité économique	113

Une rénovation réussie	114
« Il » a osé et foncé !	115
<i>La genèse des tensions</i>	115
<i>1971 et premiers mois de 1972 : on tempore...</i>	116
<i>Le mémorable samedi matin 3 juin 1972</i>	116
Du changement au « Café de Rosé » en 2019	118
Chantons !	119
Les sociétés locales	120
Premier Conseil général	120
Les Syndics d'Avry	121
Le Conseil communal d'Avry, 2020	121
Sportifs et voyageurs	122
<i>Kurt Schwab</i>	122
<i>Sarah Kate Kershaw</i>	123
<i>Xavier Dafflon</i>	125
<i>David Clément, 1003 jours autour du monde !</i>	127
<i>Antoine Caron et son amie Laurie en Islande</i>	131
<i>Maxime et Émilie Delley</i>	133
<i>Cinq années de découvertes !</i>	135
Présentation de l'auteur, Jean-Marie Barras	140
Postface	142

Les relations entre Avry-sur-Matran et Vesdun

Les relations Avry-Vesdun vont-elles prendre le chemin du souvenir et se limiter à une inscription sur une porte du nouveau bâtiment communal ? Peut-être pas. Il suffit de raviver les mémoires, ou de faire une présentation destinée à ceux qui n'ont pas connu l'époque des échanges avec ce village français du département du Cher.



Le Gîte du Centre de la France et son monument, inaugurés le 13 juillet 1985, en présence d'une importante délégation d'Avry conduite par le Syndic Roland Berset

Souvenirs ...

Tout a commencé un soir d'octobre 1979, lors d'une séance de Conseil communal. À l'époque, j'étais Syndic et j'aimais rêver... *La Tribune* du dimanche avait consacré une page à une commune berrichonne du département français du Cher, Vesdun, située exactement au centre de la France. Celle-ci, avec à sa tête un maire dynamique et entreprenant, Jean Dumontet, exprimait le vœu d'entreprendre des échanges avec un village de Suisse romande. Un coup de téléphone a suffi pour établir un premier lien entre les deux communes. Le 1^{er} mai 1980, le Conseil communal d'Avry, accompagné de Charly Biemann, ancien Syndic, et de Hermann Baeriswyl, instituteur, prenait la route de Vesdun. Un voyage de 500 km par Genève, Mâcon, Paray-le-Monial, Moulins, St-Amand-Mont-Rond, où Jean Dumontet nous attendait le 2 mai au matin. Une réception chaleureuse a eu lieu à Vesdun. En 1980 déjà, la délégation d'Avry a été frappée par les efforts consentis pour redonner vie à un village qui se dépeuplait : possibilités d'hébergement, concours des villages fleuris, places de sport et de camping, home moderne pour personnes âgées, fêtes

et expositions durant l'été, et j'en passe.



Signature de « l'amitié » en 1981, par Jean-Marie Barras, Syndic

Je ne vais pas énumérer tous les échanges qui ont suivi. En voici quelques-uns. La municipalité de Vesdun, à son tour, nous a rendu visite et a assisté à une assemblée communale. Ce mode de démocratie directe étant inconnu en France, nos amis français ont manifesté beaucoup d'intérêt. Le 1^{er} août 1981 est une date mémorable, grâce notamment à la présence à Avry du groupement *Les Vignerons de Vesdun*. Le 9 août de la même année, la fanfare d'Avry, les flûtistes, un groupe de jeunes et des accompagnants se sont rendus à Vesdun, à l'occasion de la fête de saint Guerlet. Un mot au sujet de cette fête. Il s'agit d'une *patronale* un peu spéciale, saint Guerlet n'étant pas un saint. Un guerlet, en langage berrichon, est un grillon, comparable au paysan toujours courant. Saint Guerlet, c'est donc le paysan et son labeur incessant, que l'on célèbre une fois l'an à Vesdun. Lors de cette grande fête, une décoration est remise à des personnes jugées méritantes. Quelques Fribourgeois décorés à Vesdun sont fiers d'être devenus *des compagnons de saint Guerlet*.



À Vesdun, lors de l'inauguration de la nouvelle mairie. Le chœur mixte « Le Muguet » était associé à cette fête. De gauche à droite, Roland Berset, le maire Jean Dumontet et Mme Bécuaud - Maître et Maîtresse du « Domaine » - Jean-Marie Barras, Marius Barras, Roger Kaeser à l'époque président du « Muguet ». Tous portent la médaille de saint Guerlet.

Une manifestation qui s'est aussi passée dans une atmosphère chaleureuse : le vernissage de l'exposition d'un jeune peintre très talentueux de Vesdun, Franck Bécuaud. Elle a eu lieu le 5 février 1983 à Avry-Centre. Yoki nous a honorés de sa présence et s'est montré très élogieux à l'égard de son jeune confrère d'Outre-Jura. À cette occasion, l'assemblée a pu applaudir aussi la belle voix de ténor de Yoki.

Les rencontres se sont suivies, puis espacées. Le chœur mixte a assisté, accompagné notamment de Roland Berset, Syndic, à l'inauguration de la nouvelle mairie. Nos clubs de football et de tennis de table se sont rendus à leur tour à Vesdun. De son côté, Avry a reçu des délégations vesdunoises à l'occasion du 40^e anniversaire de la fanfare, comme lors de l'inauguration du terrain de football.

Vesdun, août 1995

Nous avons retrouvé un Vesdun toujours aussi accueillant. Mais quels changements ! Une maison de maître abrite maintenant la mairie, le syndicat d'initiative et une bibliothèque. Le maire est inamovible ! C'est toujours Jean Dumontet, devenu en plus l'un des vice-présidents du Conseil général du département du Cher. Le secrétaire de mairie, M. Gérard Laville, a lui aussi gardé son poste... et son amabilité. À l'entrée de la mairie, un arbre avec à son pied une plaque qui rappelle l'amitié liant Vesdun à Avry-sur-Matran. Roland Berset, Syndic à l'époque de la plantation de *l'arbre de l'amitié*, y a son nom gravé, gage de son immortalité à Vesdun. Un jardin remarquable comprenant quatre secteurs bien distincts jouxte la mairie. Autres changements d'importance : le chœur de l'église restauré a permis de mettre au jour des fresques des XII^e et XIII^e siècles. L'hébergement, naguère modeste, est à l'avant-garde grâce à la construction du *Gîte du Centre de la France*, où cinquante lits sont à la disposition des visiteurs et des groupements les plus divers. Le manoir, propriété communale cossue, a lui aussi été restauré. Les familles qui souhaitent un hébergement y trouveront confort et tranquillité. Une réalisation toute récente et combien originale : la *Forêt des mille poètes*. À proximité du village, ont été plantés mille arbres portant le nom d'un poète, d'un écrivain ou d'un artiste.

Une animation culturelle exemplaire

Un noyau très dynamique pense et planifie l'animation et la culture. C'est le *Foyer rural de Vesdun*, présidé par Mme Claudine Grangé. Cette *commission culturelle*, avec plusieurs sous-commissions, connaît une activité intense. Elle met sur pied des expositions, des conférences, des concerts, des fêtes, des activités sportives et touristiques. L'une de ses réalisations d'envergure est un théâtre annuel en plein air. Celui-ci existe depuis 1985 et a déjà réuni plus de 25 000 spectateurs. Nous y avons assisté le samedi soir 5 août. Au programme, *Quelque part tout près du cœur*, d'après Claude Courchay. Un metteur en scène professionnel, Jean-Pierre de Wulf, avait remarquablement préparé les quelque cent acteurs, tous de Vesdun. Les décors étaient signés Franck Bécuaud, artiste-peintre devenu un talentueux architecte. Trois heures d'un spectacle parfaitement synchronisé et interprété avec naturel et spontanéité. Ce théâtre, qui exige des mois de préparation, joue certainement un rôle social important dans la cohésion communale.

Le lendemain, dimanche 6 août, c'était toute la journée la fête au village : vaste marché aux

produits régionaux, des stands artisanaux, des attractions, des expositions de peinture et de sculpture, et maintes possibilités de dégustations.

Dans la région

Si on se rend à Vesdun, que peut-on visiter d'intéressant dans la région ? Le syndicat d'initiative, à la mairie de Vesdun, est à même d'apporter des renseignements. Voici quelques visites effectuées en cette année 1995, en deux jours : Tout près de Vesdun, un village au nom chantant : Épineuil le Fleuriel. C'est là que l'écrivain Alain-Fournier, l'auteur du *Grand Meaulnes*, a passé une partie de son enfance à l'époque où son père y était instituteur. L'écrivain s'est inspiré du site, qui se retrouve dans son roman. L'ancienne école d'Épineuil est transformée en un musée très intéressant, imprégné des présences d'Alain-Fournier et de son héros.

Le département du Cher est riche en superbes châteaux. Nous en avons visité un, celui de Meillant, et feuilleté les pages de sa riche histoire. M. Dumontet a eu la gentillesse de nous inviter à Bourges. Il nous a fait visiter les locaux où siège le Conseil général du Cher. La cathédrale de Bourges, l'une des plus belles de France, est impressionnante. Le guide Michelin propose sept pages de possibilités de visites à Bourges. À vous de choisir si vous y allez, selon vos goûts !

Des récidives

Depuis 1995, ont eu lieu diverses récidives, individuelles ou par petits groupes. Comme une importante manifestation se déroulait à Vesdun le dimanche 2 mai 2004, le maire a invité une délégation d'Avry. Il s'agissait du vernissage d'une exposition réservée au peintre internationalement connu Maurice Estève, natif de la bourgade de Culan, voisine de Vesdun, village où l'artiste possédait aussi une maison.



*Photo prise lors de cette
journée :
de gauche à droite, Jean-Claude
Genilloud, conseiller communal
d'Avry, Serge Lepeltier, ministre,
Charles Biemann, ancien Syndic
d'Avry, Jean Dumontet, maire de
Vesdun (Photo JMB)*

Le vernissage a eu lieu en présence de Madame Monique Estève, épouse du peintre qui aurait eu cent ans en 2004. Parmi les nombreuses personnalités marquantes qui avaient tenu à s'associer à la manifestation, on remarquait Serge Lepeltier, maire de Bourges, ministre français de l'Écologie et du Développement durable dans le gouvernement Raffarin, ainsi que le président du Conseil général du Cher, Alain Rafesthain. Les conseillers communaux d'Avry ont pu échanger avec le ministre français leurs idées respectives sur leur vision du développement durable.

Décès de l'ancien maire de Vesdun, un ami d'Avry

La nouvelle du décès de M. Jean Dumontet nous a été communiquée le jeudi 29 janvier 2009 par M. Gilles Pointereau, son successeur à la mairie de Vesdun. Les funérailles ont été célébrées le samedi 31 janvier. Jean Dumontet, né le 15 août 1923, a été maire de Vesdun de 1965 à 2008, soit durant quarante-trois ans. Avant de vouer toute sa disponibilité et son énergie à sa commune et à son département du Cher - il fut conseiller général et vice-président du Conseil général - Jean Dumontet avait fait carrière à l'armée en qualité de comptable. Il nous a fait part du moment le plus pénible de sa vie militaire. En 1958, comptable de la coloniale, il exerçait son activité en Algérie. Son épouse, Alice, était à Vesdun, attendant un cinquième enfant. M. Dumontet rappelle un terrible souvenir : « C'était le 15 septembre. C'est le curé qui m'a appelé. Vous avez un petit garçon, a-t-il dit avant de m'annoncer la mort de ma femme. Croyez-moi, un tel coup de massue, cela forge le caractère. »

C'est peu d'années après ce douloureux événement qu'a commencé son activité de maire de Vesdun. Le bilan de près d'un demi-siècle - dont il est question dans les autres textes - est des plus élogieux : tout était bon pour faire parler de Vesdun, écrit un journaliste du *Berry Républicain* dans l'article nécrologique consacré à M. Dumontet ! Les mérites du défunt ont été reconnus sur le plan national. Il était chevalier de la Légion d'honneur et commandeur dans l'Ordre national du mérite.

Une rencontre conviviale Avry – Vesdun

Vesdun n'a pas oublié Avry à l'occasion d'une triple manifestation fixée au samedi 10 octobre 2009 : inauguration d'une stèle apposée sur la façade de la salle communale à la mémoire du maire défunt Jean-Marie Dumontet, fête des vins nouveaux, exposition puis défilé de voitures anciennes. Une invitation a été envoyée personnellement à Benoît Piller, Syndic, et Jean-Marie Barras, initiateur des contacts entre Avry et Vesdun en octobre 1979.

L'accueil de la délégation d'Avry dans la belle demeure du maire Gilles Pointereau et de son épouse Brigitte a été chaleureux. Le temps de se rendre présentables à la fête villageoise fixée à 17 h, puis de franchir les six kilomètres séparant la maison du maire du centre de Vesdun et la manifestation commençait... sous une pluie battante. En ouverture, les explications concernant la riche collection de voitures anciennes ont été réduites, vu les averses, à leur plus simple expression. Heureusement que, le lendemain dimanche, la manifestation réservée aux autos d'autrefois a bénéficié d'un temps plus favorable.

Éloges à Jean-Marie Dumontet

Quelques mots du maire Gilles Pointereau ainsi que des représentants d'Avry et la plaque rappelant celui qui fut maire de Vesdun pendant 43 ans était dévoilée sous les applaudissements. Les discours prononcés par les personnalités politiques ont été une suite d'éloges admiratifs et reconnaissants adressés à M. Dumontet. Son activité exemplaire et ses initiatives multiples ont contribué au renom de Vesdun. C'est grâce à lui que Vesdun peut être fier de sa mairie, de son syndicat d'initiative, de sa bibliothèque, de sa Forêt des mille poètes, de son Foyer pour

personnes âgées, de son Gîte capable d'accueillir les voyageurs d'un car entier, de son monument du Centre de la France, de son théâtre estival, de ses manifestations, marchés, rencontres et expositions... Et le département du Cher a bénéficié lui aussi du dynamisme et des idées novatrices de cet homme hors pair.

Les maires de la région étaient présents dans la salle nouvellement baptisée *Jean-Marie Dumontet*. Ils eurent droit à des compliments et chaque maire honoraire reçut une médaille et un diplôme.

Fête des vins nouveaux

Bornons-nous à dire deux mots de la vigne de Vesdun. Elle était, paraît-il, florissante autrefois. Abandonnée, la viticulture renaît aujourd'hui grâce à un *mordu* qui s'appelle Pierre Picot. La vigne réapparue à Vesdun est rattachée au vignoble de Châteaumeillant, qui occupe une surface de 80 ha environ répartis sur huit communes, quatre dans le Cher (dont Vesdun) et quatre dans l'Indre. Ce vignoble produit des vins rouges et, dans une moindre mesure, des blancs. Mais il est surtout connu pour son petit *gris* (rosé), léger et gouleyant. À Vesdun, le domaine de Chaillot s'étend sur 9 ha.

Les découvertes du dimanche matin

Le dimanche matin, avant leur départ, les invités d'Avry ont bénéficié, en compagnie de Gilles et Brigitte Pointereau, d'une excursion à travers champs qui leur a ouvert les yeux sur quelques réalités agricoles d'un grand domaine. Celui du maire de Vesdun compte 230 ha, soit 640 poses



fribourgeoises de 36 ares... Cette véritable entreprise - sans bétail - s'adonne surtout à la culture du blé, du blé dur (pour la semoule et les pâtes alimentaires), du maïs, du soja. Les parcelles, comparées à nos champs fribourgeois, nous sont apparues immenses : de vastes étendues sur des terrains quasiment plats. Le parc de machines est lui aussi impressionnant. Étonnante aussi la longueur des installations d'arrosage dont Gilles Pointereau a expliqué le fonctionnement dans le détail. Avant de reprendre le long chemin du retour - 500 km -, ce fut encore la visite commentée de la mairie et de quelques spécificités du village.

Benoît Piller, Syndic d'Avry, avec l'épouse du maire de Vesdun, Brigitte Pointereau

1918 : grippe « espagnole » et région d'Avry

L'été 1918 et le tournant des années 1918-1919 laissent le souvenir d'une catastrophe démographique pour l'humanité. À l'issue de la Grande guerre de 1914-1918 qui fit environ 9 millions de morts et 8 millions d'invalides, plusieurs pays ont vécu l'attaque pernicieuse de la grippe, dite grippe espagnole, ou grippe pesteuse. Elle entraînera la mort de 30 millions de personnes. D'innombrables malades ont pu néanmoins échapper à la mort. Cette grippe n'avait

rien d'*espagnole*. On lui a donné ce nom tout simplement parce que l'Espagne - qui n'était pas impliquée dans la guerre mondiale - a eu la possibilité de publier librement les informations en rapport avec cette épidémie, devenue rapidement une pandémie (épidémie de très vaste étendue).

Les souvenirs écrits

En parcourant aux archives cantonales les dossiers relatifs à l'épidémie et en feuilletant les numéros de *La Liberté* parus au temps de la grippe, on découvre les ravages dont a été victime notre canton. Le 19 juillet 1918, le Conseil d'État prend un arrêté qui interdit les réunions et les réjouissances publiques et ordonne la fermeture des écoles dans tout le canton. Au fur et à mesure de la progression de la maladie, des lazarets - infirmeries temporaires - s'ouvrent dans le canton. On en comptera dix-sept, dont cinq en Sarine-campagne, à Épendes, Farvagny, Neyruz, Prez-vers-Noréaz, Vuisternens-en-Ogoz.

Curieusement, le nom d'Avry-sur-Matran est quasiment absent des documents consultés. Le registre paroissial des décès dans la paroisse de Matran ne signale aucune augmentation du nombre des défunts durant la pandémie. Y avait-il un dieu pour Avry ? Jean Monney, ancien inspecteur des écoles de la ville de Fribourg et professeur à l'École normale, est né à Avry en 1916. Consulté, il se rappelle que l'on parlait de la grippe espagnole dans son enfance, mais il n'a pas le souvenir de familles qui aient été profondément touchées. Il se rappelle que son oncle Henri Humbert, buraliste postal et père du linguiste Jean Humbert, atteint par l'épidémie, en avait réchappé. L'une des premières statistiques établies par la préfecture de la Sarine, datée du mois d'août 1918, est éloquente quant à la bonne fortune d'Avry. Alors que l'on dénombrait 120 malades dans la paroisse d'Épendes, 25 à Écuvillens, 15 à Corpataux et Magnedens, 45 pour les deux Farvagny - et nous passons sur les autres localités du district - Avry ne présentait que deux cas.

Le 16 octobre 1918, on peut lire les renseignements suivants dans une lettre envoyée par la préfecture au Service fédéral de l'hygiène : du 27 septembre au 3 octobre, on a compté - entre autres localités - 30 malades à Marly, 25 à Vuisternens-en-Ogoz, 42 à Estavayer-le-Gibloux, 25 à Autigny, 32 à Lentigny, 15 à Lovens, 23 à Neyruz, 21 à Onnens, 30 à Grolley... et aucun à Matran et Avry. Le 6 novembre, *La Liberté* publie les chiffres des deux dernières semaines : 2234 et 2176 cas à déplorer dans le canton et, respectivement, 37 et 38 décès. Le 12 novembre, la situation difficile vécue à Prez-vers-Noréaz est évoquée : le village compte une centaine de cas et les 27 lits du lazaret dirigé par le jeune Dr Léon Fasel, de Romont, sont occupés ; cinq enfants du député Alexis Rosset, ancien instituteur, sont atteints et deux mourront. La pandémie s'estompe parfois, pour reprendre, puis pour disparaître progressivement dans les premiers mois de 1919.

Grève générale et grippe au régiment 7

Un malheur, dit-on, arrive rarement seul. Les soldats fribourgeois du régiment 7 en savent quelque chose. Ils ont été mobilisés durant la Grande guerre. L'armistice est signé le 11 novembre 1918. Et voilà qu'un événement les mobilise de nouveau, en pleine épidémie de grippe espagnole.

Voici la raison de ce retour sous les drapeaux. Du 12 au 14 novembre 1918, c'est la grève générale, célèbre dans notre histoire, suivie par quelque 250 000 ouvriers. Elle est déclenchée par le Comité d'Olten. Celui-ci regroupe autour de son président Robert Grimm les forces politiques et syndicales du socialisme suisse. Les revendications formulées n'ont pas été entendues, d'où l'incitation à la grève générale.

Il faut préciser que la situation économique est désastreuse dans le monde ouvrier. Le pouvoir d'achat a baissé de 30%. Un sixième des Suisses vit en dessous du seuil de pauvreté. Des pénuries dans l'approvisionnement en denrées alimentaires et une hausse des prix massive ont entraîné souvent des situations proches de la misère.

Par exemple, un kilo de pommes de terre qui coûtait 12 centimes en 1914 a plus que doublé en 1918 ; le kilo de pain a renchéri de 30 à 74 centimes. Parallèlement, l'agriculture a profité des prix élevés des denrées alimentaires et quelques entreprises ont dégagé des profits de guerre exceptionnels. D'où le mécontentement profond de la classe ouvrière.

Parmi les revendications du Comité d'Olten, signalons le droit de vote et d'éligibilité pour les femmes, le droit au travail pour tous, la semaine de 48 heures, l'assurance vieillesse et survivants... Rien de révolutionnaire ! Mais il faudra attendre 1948 pour l'approbation du projet d'AVS par le peuple suisse, et 1971 pour l'introduction du suffrage féminin... Seule la semaine de 48 heures trouva grâce devant le peuple en 1919 déjà.

La droite frileuse voit dans Robert Grimm et ses coreligionnaires socialistes des suppôts du bolchévisme... Il faut à tout prix éviter en Suisse une révolution qui ait des relents de celle vécue deux ans plus tôt en Russie. L'armée est mobilisée pour veiller au grain. Et les braves soldats fribourgeois doivent donc repartir. Le régiment d'Avry Henri Baillif, lieutenant à la III-15, fait partie du contingent avec d'autres hommes du village. En route pour Berne ! Appelés pour casser la grève, le régiment 7 et un régiment bernois doivent affronter une insaisissable ennemie, la grippe pesteuse, bien plus dangereuse que les grévistes...

La grève est en effet levée le 14 novembre déjà, mais les soldats restent mobilisés. Beaucoup sont cloués au lit. Des articles paraissent dans *La Liberté*. À la gloire de nos soldats et sur un ton que le lecteur jugera ! En voici un triste échantillon, daté du 26 novembre 1918, qui rapporte la visite du conseiller d'État Jean-Marie Musy - futur conseiller fédéral - aux malades du régiment 7 : « M. Musy a partagé l'émotion si vive que tous ressentent à la vue de ces pauvres corps, minés par la fièvre et secoués par les spasmes de l'agonie. (...) Il a assisté, avec le commandant du régiment, aux derniers instants du soldat Bugnon. Rien ne saurait traduire la beauté de ce drame d'un soldat faisant pour le pays le sacrifice de sa vie, réconforté par les prières de l'aumônier, du commandant de régiment et d'un des magistrats aimés du pays... »

Conclusion

Une plaque commémorative défraîchie, à la place Notre-Dame, à Fribourg rappelle le souvenir des soldats du Régiment d'infanterie 7, « morts au service de la patrie pendant les journées de

novembre 1918 ». Mobilisé à Berne alors même que sonne l'armistice, le régiment 7 a perdu 43 hommes dans son engagement contre la grève générale.

Ces *héros* fribourgeois n'ont pas péri sous les assauts des *bolcheviks*. Ils sont morts de la grippe espagnole, avec 900 soldats suisses, dont d'autres Fribourgeois, engagés contre l'insurrection dans plusieurs villes du pays. Des pertes plus importantes qu'aux batailles historiques de Sempach ou de Morat !



Croyances de jadis dans notre canton

La médecine, pendant longtemps, ne fut pas l'apanage du seul corps médical. Des *recettes de grands-mères* - faisant appel à toute une pharmacopée fantastique - se transmettaient de génération en génération. Jusqu'à ce que la science, grâce à des recherches conduites avec la plus grande rigueur, vienne effacer maintes croyances farfelues, ou démontrer aussi parfois le bien-fondé de croyances aux vertus réelles de certaines plantes.

Justin Sciboz, de Treyvaux, est l'un des rares Fribourgeois qui ait répondu, en 1932, à un questionnaire lancé sur le folklore de notre canton. Le fonds Sciboz, aux Archives de l'État, nous livre ses réponses. Celles-ci nous éclairent sur les mœurs, les coutumes et les croyances de nos ancêtres. Arrêtons-nous un instant à quelques lignes du chapitre que Sciboz réserve aux maladies.

- ✓ La cause de certaines maladies était un sort jeté par quelque énergumène malveillant qui avait *bayi mô, donné le mal*. Une pratique plus ou moins magique devait être le remède au maléfice. Ainsi, de l'urine de garçon mélangée à une quelconque tisane pouvait guérir la jaunisse. Le mélange se faisait à l'insu du malade...

- ✓ Le mal de dents n'était que rarement soumis au dentiste. En lieu et place, une bonne ration de goutte circulait sur la dent douloureuse, bouche fermée et avec agitation du menton et des joues. La goutte était parfois remplacée par de la camomille. Un mouchoir passé sous le menton et attaché sur la tête tenait le mal *bien au chaud*. Autres recettes contre les maux de dents : des cataplasmes de lin ou de cendres de bois. La plupart des villages disposaient d'un *arracheur de dents*, qui utilisait des instruments rudimentaires dont la propreté douteuse causait parfois des infections.
- ✓ Deux petits os qu'on extrayait de la tête de l'écrevisse avaient la propriété de faire sortir de l'œil un corps étranger.
- ✓ L'habitude de dire « Dieu te bénisse » à la personne qui éternue date de l'époque où la peste ravageait nos régions. La terrible maladie s'annonçait par des éternuements. Depuis lors, on continue de demander la bénédiction divine sur celui ou celle qui éternue.
- ✓ La chélidoine ou herbe aux verrues était employée pour faire disparaître ces disgracieuses excroissances. On cassait la tige de la plante et le jus qui en sortait était appliqué sur la verrue avec le tronçon de la tige.
- ✓ Si on vous agace, c'est que vous êtes irritable... Laissez donc infuser 50 g de fleurs de lavande dans un litre d'eau pendant cinq minutes. Buvez trois à quatre tasses de cette tisane par jour et vous retrouverez un calme... olympien.

Et encore...

Tout ce qui précède est bien léger en regard du large éventail de croyances auquel la population se référait... ou se réfère encore ! On pourrait s'arrêter aux secrets transmis de génération en génération pour guérir les brûlures, pour arrêter les hémorragies, pour faire disparaître les verrues, l'herpès... On pourrait évoquer aussi le magnétisme utilisant le fluide magnétique à des fins de soulagement et de guérison par des recours à des passes, à l'imposition des mains ou au pendule. Un chapitre pourrait encore décrire les manipulations des rebouteux.

Si des croyances s'estompent, mais ne disparaissent pas, rien de commun néanmoins avec les siècles passés. Les éclairages à la bougie de suif - entraînant des ombres vacillantes dans une semi-obscurité - favorisaient la croyance aux apparitions, aux fantômes, aux *péchyèdres*. La chasse aux *sorcières* et à leurs prétendus maléfices a disparu grâce aux progrès de la civilisation. Dans notre seul canton, il y eut plus de mille personnes torturées, emprisonnées et la plupart mises à mort pour sorcellerie durant les XVI^e et XVII^e siècles. L'historien Père Apollinaire Dellion relève même vingt à trente exécutions par année. Constatons enfin que ceux qui usent de toutes les stratégies parallèles à la médecine finissent par recourir au médecin quand ça va vraiment mal...

Guerre 1939-1945 : « Fête de la Mob » à Avry



Cette manifestation s'est déroulée le 25 novembre 1945. Elle a débuté par une messe célébrée à la chapelle d'Avry par le capitaine aumônier Paul Von der Weid, curé de Saint-Nicolas à Fribourg. Morceaux de la fanfare et productions du chœur mixte dirigé par l'instituteur René Goumaz ont animé la cérémonie. À l'issue de la messe a été rendu un émouvant hommage aux soldats décédés. La mémoire du mitrailleur Fernand Roulin fut tout spécialement évoquée.

Un cortège a conduit ensuite les participants à l'Hôtel de la Gare de Rosé. Sur le char décoré représentant la Suisse, on pouvait admirer Helvetia, figure allégorique féminine personnifiant la Confédération. Autorités communales avec le Syndic Alphonse Gumy, Conseil paroissial et délégués officiels avaient pris place sur des calèches. Les écoliers costumés représentaient la ronde des métiers. Le train d'artillerie escortait un authentique canon monté de toutes pièces par le mitrailleur Pierre Zumwald.

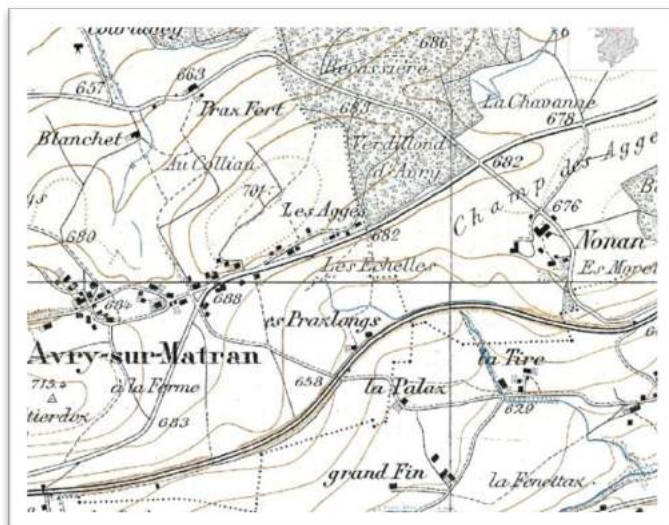
À l'Hôtel de la Gare, 120 convives ont fait honneur au menu et ont apprécié le savoir-faire du major de table, le sergent-major Armand Gumy. Divers discours ont été prononcés. Les participants ont applaudi tour à tour l'abbé François Porchel, curé de la paroisse, le capitaine aumônier Paul Von der Weid, le député Ernest Gumy, le capitaine Maurice Zosso, représentant la Direction militaire, René Goumaz, instituteur.



Helvetia, Dame Helvétie...

Au temps du Plan Wahlen : un vaste chantier à Avry

On peut qualifier le chantier de Verdilloud, ouvert vers le milieu de la guerre 1939-1945 de chantier du siècle. En étendue en tous cas : 80 000 m², soit plus de 22 poses fribourgeoises. De quoi s'agissait-il ? Du défrichement d'une partie de la forêt, à la sortie d'Avry, à gauche lorsque l'on se rend à Fribourg. Avant ces importants travaux, la forêt bordait la route cantonale.



Commune d'Avry-sur-Matran : la forêt se situait à proximité des Agges

Mais, revenons à ces années de guerre et situons le contexte de ce déboisement.

Les raisons de ce défrichement

L'Europe est en guerre. Les frontières sont fermées. La Suisse doit faire d'importants efforts pour subvenir à ses besoins.

En 1939, un ingénieur agronome bernois, Friedrich-Traugott Wahlen, est nommé Directeur du plan des cultures. (Il sera conseiller fédéral de 1958 à 1965.) Il lance ce que l'on appellera le Plan Wahlen, de célèbre mémoire. Le programme d'extension des cultures s'accompagne de vastes campagnes de propagande. Affiches pour célébrer le paysan-soldat, éternel garant de la liberté suisse, exaltation des temps anciens et préindustriels.

Le Plan Wahlen comporte aussi un but idéologique : en invitant les citadins et les ouvriers à participer aux travaux des champs, on contribue à combler - un peu ! - le fossé ville-campagne. Le résultat le plus évident du Plan Wahlen sera le doublement des surfaces cultivées : de 187 478 hectares avant la guerre, elles atteindront 355 000 hectares en 1945. Cet effort ne sera tout de même de loin pas suffisant pour assurer l'indépendance alimentaire de notre pays. De 52% en 1939, le degré d'autosubsistance alimentaire atteint seulement 59% en 1944.

Dans le canton de Fribourg, les surfaces cultivées passeront de 18 000 à près de 30 000 hectares. On cultive même des pommes de terre dans les jardins de l'Université de Fribourg... Parmi les matières premières qui font défaut, le combustible. Dès 1940, seule l'Allemagne continue ses livraisons de charbon à la Suisse, du moins tant que ses armées seront conquérantes. Près de Saint-Martin (Veveyse), les mines de charbon, fermées depuis 1920, sont rouvertes de 1942 à 1946. En maints endroits, des tourbières sont exploitées. Dans la région, il y en a une à Rosé, une à Onnens, une dans la plaine de Seedorf, une dans les marais de Cottens- Lentigny.

Fribourg envoie ses chômeurs à Verdilloud

C'est dans ce contexte que la Bourgeoisie de Fribourg, propriétaire de la forêt de Verdilloud, décide le défrichement de 80 000 m². Le bois servira au chauffage et à la construction. Et les terres défrichées augmenteront la surface cultivable. Le Conseil communal de Fribourg décide de collaborer. La ville enverra ses chômeurs à Verdilloud. Il y en a 224 à occuper. Les agriculteurs d'Avry s'impliqueront eux aussi. Leurs attelages seront utiles dans l'extraction des troncs et autres nombreux travaux que comporte un défrichement de cette envergure. Le chantier est impressionnant. Le souvenir que gardent ceux qui étaient enfants à cette époque est bien vivant, avec tous ces arbres abattus, ces ouvriers qui s'affairent, les grues, les scies, les machines de chantier, le bruit... Seul rescapé de cette forêt disparue, le minuscule bosquet qui entoure le réservoir de Nonan, à la sortie du village, à gauche de la route Avry-Fribourg.

Ils ont participé au défrichement

Charles et Marie-Thérèse Chenaux, les maraîchers de Chésopelloz, ont des souvenirs précis du défrichement. Charles, né en 1924, y a travaillé en qualité de bûcheron avant son école de recrues qui s'est passée en 1944. Et son épouse Marie-Thérèse aidait son papa Louis Rossier - qui tenait la ferme de l'Essert au Covy - sur le chantier de Verdilloud. Elle se souvient notamment des troncs chargés de terre qu'il fallait taper pour les nettoyer.

Charles Chenaux évoque ses souvenirs :

« Les chômeurs arrivaient de Fribourg en train. Armés de pelles, pioches et haches, ils

s'affairaient à creuser autour des arbres, à couper les racines pour préparer les abattages. Eltschinger de Chésopelloz grimpait ensuite sur l'arbre et y fixait un câble sur lequel plusieurs hommes allaient tirer jusqu'à la chute du résineux. Le contremaître Thurlingue, d'Avry, surveillait le chantier dont le responsable était le forestier cantonal Pierre Von der Weid. Thurlingue bénéficiait d'un salaire plus élevé que les bûcherons : 1,30 fr. à l'heure au lieu de 80 ct. Les journées comptaient 10 heures de travail et les semaines commençaient le lundi matin pour se terminer le samedi soir. Le dimanche était le seul jour de congé. Tous les travaux étaient exécutés manuellement. Les tronçonneuses n'existaient pas. Les bûcherons utilisaient la grande scie à deux. La nouvelle scie à rabot apporta un net progrès. Les paysans sortaient le bois avec des chevaux. Il était ensuite chargé sur le camion à gaz de bois de l'entreprise Duriaux, de Fribourg. Charger les billons n'était pas une sinécure ! Il fallait les rouler sur des perches. Lorsque le chargement montait, les efforts s'intensifiaient ! Tous les déchets de bois s'en allaient à l'usine à gaz de Fribourg. Les repas ? On chauffait la gamelle (militaire) au feu allumé sur le chantier. Le menu le plus courant consistait en soupe, pommes de terre et salé. »

Les habitants de l'Impasse du Bois, en jetant un regard sur les prés et champs qui jouxtent leur quartier, auront une pensée pour ce chantier du siècle aux conditions de travail bien rudimentaires.

Occupations au temps jadis

Bien précaire était la situation des domestiques de campagne entre 1850 et 1950. Les bras s'offraient nombreux à l'agriculture, l'éventail des emplois possibles étant des plus restreints. Le *patron* paysan avait le choix. Ses domestiques engagés, il les gardait souvent à vie.

Briqueteries, tourbières, chemin de fer

Autrefois, les jeunes paysans qui manquaient de terres ne trouvaient que peu d'emplois dans les fabriques, parce que celles-ci étaient fort rares. Dans notre région, à part les tourbières de la plaine de Seedorf et les briqueteries de Rosé et Lentigny, il n'existait guère de possibilités d'emploi. Bien des campagnards ont été engagés lors de la construction de la voie de chemin de fer Fribourg-Lausanne. L'entretien des voies, le travail dans les trains et les gares ont été ensuite des occupations fort prisées à une époque où l'industrie occupait bien peu de bras dans le canton de Fribourg. Une parenthèse au sujet de l'ouverture de la ligne CFF Fribourg-Lausanne, relatée sur internet : « Le mercredi 3 septembre 1862, vers 8 h 45 du matin, sous un ciel maussade, toute la population de Matran se pressait au-dessus du village pour saluer le premier train de la ligne Fribourg-Lausanne inaugurée ce jour-là. Le convoi passa au milieu des hourras et des drapeaux agités frénétiquement, tandis que le premier chef de gare, Joseph Studmann, saluait, étranglé d'émotion et de fierté. Nombre de spectateurs s'essuyaient les yeux, non à cause des larmes mais pour en extirper les escarbilles que la cheminée de la locomotive, vomissant une fumée noire, leur avait généreusement prodiguées. La gare de Rosé ne fut inaugurée que dix-huit ans plus tard. »

La grande partie des jeunes campagnards n'avait d'autre débouché que de rester au service de la terre. Avant la suppression du service mercenaire dans les pays étrangers (1848), quelques jeunes gars solides s'enrôlaient. Beaucoup ne revoyaient jamais leur pays...

Salaire, trousseau et foires

Le salaire annuel moyen d'un domestique tournait autour de 30 *pièces*, soit 150 fr., complété, selon les capacités du salarié, par une paire de souliers, une ou deux paires de bas, deux chemises, une paire de pantalons de toile écrue. Ce *trousseau*, à part les souliers fabriqués souvent par le cordonnier du village, était confectionné à la ferme où on cultivait le chanvre et le lin et où on élevait des moutons. Lorsque les premières chemises du commerce ont été mises en vente, les vieux paysans les appelaient *chemises de rôdeurs* ! Ils ne voulaient pas en porter.

Souvent, les patrons engageaient le domestique en posant une condition : ne jamais demander un acompte sur le salaire pendant l'année. Les employés étaient payés le jour de Noël, après dîner. L'année de travail commençait le 26 décembre et se terminait le 25 du même mois de l'année suivante. En ce temps, on ne parlait pas de congé.

Cependant, les domestiques et les servantes pouvaient aller à la foire de mai et de novembre, faire leurs emplettes de saison et, surtout, danser ! Il arrivait aussi que le domestique s'accordât quelques jours de congé sans l'assentiment du patron. Il partait vagabonder ; il quémandait la goutte, dormait dans les écuries... On disait qu'il était *en bok*.

Au temps où le « demi » coûtait 60 centimes

Vers 1900, le litre de lait coûtait 15 centimes à *la fruiterie* (laiterie) ; un pain, 35 centimes, et l'aubergiste vendait *le demi* 60 centimes. La petite épicerie, unique au village, offrait pour 10 centimes la pipe en terre cuite blanche, et 15 centimes la fine appelée *cambier*. Le cornet de tabac *Portorico* coûtait 10 centimes. Si *le maître* voulait s'offrir un bon cigare, il le payait 5 centimes. Seul le jeune *grand monsieur* de la ville fumait la cigarette. Le chocolat était encore inconnu.

De durs travaux

Les domestiques d'alors peinaient bien davantage qu'aujourd'hui. À part les travaux de l'écurie - la traite à la main, sortir *les fumiers*, abreuver le bétail à l'extérieur, *faire la paille* (nettoyer la litière et étendre de la paille propre) - les nombreuses occupations extérieures, toutes manuelles, accaparaient la plus grande partie du temps. Toutes les céréales étaient battues sur l'aire de la grange avec un fléau, de très bonne heure le matin jusqu'au soir. Les producteurs de blé les plus importants ont installé dans leur grange une batteuse mécanique avec un manège actionné par quatre, six ou huit animaux de trait.



Attelage de quatre chevaux à Avry ; ferme Favre du château

Il y avait à Onnens une machine à battre mue par l'eau de la Bagne. À la Maison Rouge, une batteuse était également actionnée par la force hydraulique. On vannait le grain au moyen d'un tarare, qui est un moulin à vanner.

Deux patrons et un domestique

Avant les fenaisons, on s'adonnait pendant les jours chauds au broyage du chanvre, opéré en plein soleil, devant la maison. Les lieux-dits Chenevière, Chenevire ou autres mots approchants rappellent les cultures de chanvre qui existaient dans nos régions. La filasse de ce chanvre donnait, avec la laine des moutons nourris à la ferme, tous les tissus nécessaires à la maisonnée. Les fenaisons duraient de quatre à six semaines. Les faucheurs sortaient vers trois heures du matin, si ce n'est déjà avant, pour se mettre à l'œuvre, jusque vers onze heures. Il s'agissait de savoir aiguiser sa faux - préalablement *tapée* - avec une grande dextérité. À la fin du XIX^e siècle sont arrivées les premières faucheuses. Quel soulagement, d'abord pour les fils de la maison et, seulement après, pour les domestiques ! Il fut un temps où la vidange à purin n'existait pas. Puiser dans la fosse avec un puisoir (le *kavouè*) incombait habituellement au domestique.

Sois soumis et tais-toi

Les domestiques servaient le *patron* sans trop se plaindre. Ils n'entrevoient aucune lueur d'espoir pour gagner plus facilement leur vie ailleurs. Si certains étaient considérés presque comme des membres de la famille, d'autres avaient affaire à des maîtres particulièrement exigeants et durs. Un domestique passant devant la croix située au centre d'un village proche

d'Avry confiait au Seigneur les difficultés de sa vie. En patois, il disait au Christ : « Tu as eu bien du mal, mais tu n'as jamais été domestique chez Chofflon » (Nom d'emprunt). Enfin, ajoutons que dans ce *bon* vieux temps, on ignorait tout des assurances, celles-ci n'étant pas encore nées. On évitait le médecin dans la mesure du possible. On appelait beaucoup plus le vétérinaire pour le bétail que le médecin pour les êtres humains. Et, parfois, le vétérinaire soignait aussi les humains. On ignorait jusqu'à l'existence du dentiste. L'AVS n'est apparue qu'en 1948 et l'assurance-maladie obligatoire que dans les années 1960.

Occupation des habitants en 1913, en 1929 et en 1949

1913	1929	1949
Avry	Avry	Avry
40 paysans	40 paysans	40 paysans
Élie Gobet aubergiste	Joseph Eltschinger aubergiste	Armand Gumy aubergiste
Briqueterie SA Paul Berger,	Briqueterie Fritz Zahnd	Plus de briqueterie
Pas de chapelain	Abbé Emmanuel Dupraz, chapelain	Plus de chapelain
Alphonse Bossy instituteur	Henri Ballif instituteur	René Goumaz instituteur
Jacques Sauterel charron	Lucie Ruffieux maîtresse d'ouvrage	Boulangerie, épicerie et bicyclettes Hermann Zahnd
Épiceries Ernest Gumy et Fritz Zahnd	Épiceries Ernest Gumy, Fritz Zahnd	Ernest Gumy épicerie
Étienne Egger charpentier	Étienne Egger et fils charpentiers	Pierre Zumwald charpentier
Fritz Jakob laitier	Oscar Fragnière laitier	Luc Baeriswyl laitier
J.B. Klaus maréchal	Alexandre Biemann maréchal	Aloys Biemann maréchal
Céline Nicolet repasseuse	Julia Burgi, repasseuse	Julien Grosset, fripier
Nathalie Egger, Pauline Gumy, Lina Neuenschwander, Marie Noth, tailleuses	Marie Buhlmann, E. Sartori, tailleuses	Fabrique de vêtements Hort à Rosé
<i>Corjolens 1913</i>	Jean Gumy, Pierre Page, Antonin Zumwald bouchers ambulants	Joseph Gumy, Antonin Zumwald bouchers ambulants
<i>9 paysans</i>	Jules Dormond chef de gare	P. Humbert combustibles
<i>Paul Majunke distillerie Maison Rouge</i>	Henri Humbert buraliste postal	Henri Humbert buraliste postal
<i>Fritz Hirsig meunier Maison Rouge</i>	Alexis Monney facteur	Olivier Dévaud marchand de bétail (porcs)

Corjolens 1929 : 8 paysans ; M.W. Forster, instituteur à l'école protestante ; Maxime Longchamp et Ernest Scheidegger, charrons ; Adolphe Scheidegger, tonnelier

Corjolens 1949 : 10 paysans ; Hans Kühni instituteur à l'école protestante ; fabrique de caoutchouc, vulcanisation : Rubber et Cie et Arthur Häfeli, à la Maison Rouge

Renseignements tirés du *Livre d'adresses du canton de Fribourg*. Pour 1949, de l'*Annuaire du canton de Fribourg*. Ces informations - parfois lacunaires - sont publiées sous toutes réserves. Elles sont reproduites telles qu'elles figurent dans les ouvrages mentionnés.

Premiers pas de la fanfare L'Avenir



*L'Avenir en 1945, en uniformes militaires, lors de la fête des mobilisés.
La fanfare est conduite par le trompette militaire Albert Gummy, directeur.
À ses côtés le sergent-major Armand Gummy et Victor Baeriswyl, ancien directeur.*

Elle est presque née avec le siècle, la fanfare *L'Avenir*. En effet, c'est en 1913 déjà qu'elle a vu le jour. En parcourant le libretto d'une récente fête cantonale des musiques fribourgeoises, on constate que de nombreuses fanfares de notre canton sont nées bien plus tard. Mais il est vrai que, dans le proche voisinage - Écuvillens-Posieux, Belfaux, Prez-vers-Noréaz - des mordus avaient déjà embouché leur instrument quelques années plus tôt.

D'un vieux cahier dans lequel sont notés quelques moments de la vie de la jeune fanfare d'Avry, quelques anecdotes ont échappé aux souris.

Les expressions tirées textuellement du cahier figurent entre guillemets.

Le règlement était sévère. Les amendes pleuvaient : 50 centimes pour celui qui n'aura pas collé le *Ranz des vaches* sur un carton, 1 fr. en cas d'absence à l'assemblée, 1 fr. de cotisation mensuelle... Des répétitions partielles ont lieu pour les cornets, les barytons, les basses et

accompagnements. On organise des lotos, des tombolas, des kermesses. Une première balade a lieu aux Avants et à Montreux. 1915 est la première date que les souris n'ont pas grignotée. La présentation du loto de cette année de guerre est bien détaillée. Le prix du carton est fixé à 1 fr. pour toute la durée du jeu. Entre la troisième et la quatrième série, la fanfare joue quelques morceaux. Léon Page et Raymond Papaux « crient les numéros ». Florian Rossier assume la charge de secrétaire du loto. Hermann Zahnd est rapporteur à la salle et Louis Humbert sur le seuil de la porte. Tous les musiciens qui ne seraient pas présents au Café de Rosé dès 19 h 30 paieront 1 fr. d'amende.

En 1916, Raymond Papaux accepte de continuer à diriger l'Avenir. Les musiciens lui promettent de prendre leur tâche au sérieux. Chaque membre qui désobéira au règlement de la société paiera une amende. Aucune démission ne sera admise, sauf en cas « extra sérieux. » Le 5 avril 1916, le directeur meurt accidentellement « par suite d'une collision avec la voiture de Fidèle Berger de Prez. » Le 8 avril, ce sont les obsèques de Raymond Papaux, « notre inoubliable instructeur très regretté. »

La Liberté du 7 avril 1916 apporte quelques éclaircissements sur la fin tragique du directeur Raymond Papaux. Âgé de 25 ans lors de son décès, il était le fils du cafetier de Rosé. Il s'était rendu à Prez avec le facteur de Rosé. Ils circulaient tous deux à moto. Au retour, au carrefour de la route Rosé-Onnens, Raymond Papaux - qui était paraît-il myope - n'a pas vu la voiture de Fidèle Berger, de Prez. Il ne s'agissait pas d'une auto, mais d'une voiture tirée par un cheval. Papaux est allé buter violemment de la tête contre le collier du cheval. La moto est venue s'écraser sous la voiture. Le blessé s'est relevé, s'est assis sur le talus tout proche mais n'a pas prononcé un mot. Transporté à son domicile de Rosé, il est mort le même jour. Il a été enterré à Prez-vers-Noréaz.

Quelques jours plus tard, Hugo Hafner était nommé directeur, pour le prix de 2 fr. à l'heure.

Le 25 janvier 1920, *L'Avenir* fait une sortie à la pinte de Matran. Une soirée « des mieux réussies avec souper offert par deux membres les plus généreux de notre fanfare. » La rentrée depuis Matran a été « assez mouvementée. Un musicien en porta le souvenir sur le nez pendant 5 à 6 jours. » En 1920, le régent demande son admission dans la fanfare. Pour « diverses raisons, elle est refusée. » La même année, *L'Avenir* va jouer à Onnens, à la demande de l'aubergiste de la localité. La réception y est « assez maigre »...

En 1920 encore, la société se rend en promenade à Thoune et Interlaken. Comme l'auto-camion des tourbières n'est pas disponible, il est fait appel à un M. Fasel, camionneur à Fribourg, pour le prix de 240 fr. Le 25 juillet, 35 personnes se serrent sur le pont du camion. La moitié des promeneurs ne font pas partie de la fanfare. Une halte a lieu à *Schwasbourg* (sic : il s'agit sûrement de Schwarzenbourg). Une partie de la course a eu lieu en bateau. Tous sont rentrés enchantés à une heure et demie du matin. À la fin de l'année 1920, un grand loto s'est tenu « au vieux et nouveaux, avec reproduction de la musique grâce à notre bienveillant directeur. »

Du séchoir à la déchetterie : Jean Rossier a témoigné

Dans nos villages, la déchetterie s'est imposée comme lieu de rencontres. Elle a remplacé le traditionnel magasin, la laiterie, et même l'église. À Rosé, l'un des habitués ne souhaitait-il pas, récemment, que la déchetterie soit dotée d'une buvette où la causette serait plus aisée ? À méditer ! Mais, pourquoi donc la déchetterie communale se trouve-t-elle en cet endroit ?

Avant la déchetterie

L'emplacement de l'actuelle déchetterie fut occupé pour la première fois il y a exactement 50 ans. Le 18 mai 1958 s'y déroulait l'inauguration officielle du *Séchoir*, né de la concertation des paysans de la région. Le principal initiateur était M. Stern, des Arbognes. Léonard Corpataux, de Noréaz, puis Raymond Dorand, de Corjolens, se sont succédé à l'éphémère présidence. Éphémère car, quatre ans après son inauguration et une existence chaotique, l'établissement était racheté par la FSA, la Fédération des syndicats agricoles du canton de Fribourg.

Un séchoir ultramoderne



Et pourtant ! Les expressions d'« exceptionnelle utilité » et de « construction ultra-moderne » figurent dans la presse relatant l'inauguration de 1958. On lit par exemple dans *Fribourg Illustré* que les installations permettaient de sécher l'herbe, le colza, toutes les céréales, les fruits coupés, et que les appareils à déclenchements automatiques s'avéraient d'une grande précision. Conclusion de l'article du mensuel : « Cette entreprise, regardée avec scepticisme à ses débuts, se révèle rentable et rend déjà les plus grands services. »

Jean Rossier a été le témoin du fiasco du séchoir. Dès 1960, on le prie d'assumer la fonction de gérant adjoint. Il se souvient de l'organisation peu cohérente, du scepticisme de certains, du manque de rigueur des responsables.

La « Fédè »

Un peu d'histoire pour situer le bâtiment qui a succédé au séchoir.

Depuis les années 1890 existait à Rosé la Société d'agriculture de la Rive gauche. Le premier gérant - qui fut aussi le premier chef de gare de Rosé dès 1880 - s'appelait Émilien Humbert, grand-père de Jean Rossier. En 1910 fut construit non loin de la gare, côté auberge, le dépôt de la Société d'agriculture. Agrandi en 1948, il fut démoli en 2000, avant la construction du parking de l'auberge de Rosé.

En 1907, c'était la création de la FSA, la Fédération des syndicats agricoles du canton de Fribourg, qui allait englober toutes les Sociétés d'agriculture, dont celle de Rosé. D'où le nom de « Fédè » utilisé par beaucoup. Lors de l'assemblée du 23 mars 1933, de nouveaux statuts furent approuvés et le nom de « Société d'agriculture de la rive gauche de la Sarine » fut confirmé.

En 1962, cette institution s'établit donc en lieu et place du séchoir, le transforma et le mit aux normes. Jean Rossier, gérant depuis 1957, put offrir aux agriculteurs de la région le séchage du blé, la mouture et le mélange de fourrages, et aussi la fourniture d'articles de première nécessité. Parallèlement au bâtiment situé à l'emplacement du séchoir, Jean Rossier utilisait le dépôt de Rosé.

De la Fenaco et ses Landi à la déchetterie

Dans les années 1990, la Fédération des syndicats agricoles du canton de Fribourg fut englobée dans l'importante coopérative suisse Fenaco. Celle-ci a pour tâches la transformation des produits agricoles, le commerce d'intrants (produits apportés aux terres et aux cultures), la vente de carburants et le commerce de détail. Les 350 commerces suisses dépendant de la Fenaco portent le nom de Landi. En 1997, ce fut la fin du Landi de Rosé - successeur de la « Fédè » - puis sa démolition. Le dépôt voisin fut maintenu. Jean Rossier prit sa retraite après 40 ans d'une activité très appréciée dans toute la région, et son Landi ne forma dès lors plus qu'un avec ceux de Belfaux, Fribourg et Grolley choisi comme siège principal. Le *dépôt de la Fédè*, acheté par la commune à la Fenaco, devint le bâtiment principal de la déchetterie communale (sans buvette !).

Jean Rossier aura donc vécu toute l'histoire de cet emplacement : le séchoir, puis la « Fédè » et enfin la déchetterie où la commune l'a prié de s'engager pour quelques heures.

Construction de la grande salle à l'auberge de Rosé

Deux priorités préoccupaient le Conseil communal et les citoyens d'Avry dans les années 1950 : la restauration de l'auberge communale avec adjonction d'une grande salle et la recherche d'une solution aux problèmes posés par de graves difficultés d'approvisionnement en eau. Les deux projets, auberge et adduction d'eau, ont été conduits de front.

À cette époque, la commune comptait quelque 400 habitants et figurait en 5^e classe : elle devait faire face à des difficultés financières importantes. Mais, il fallait tout de même aller de l'avant... Disposer d'eau n'est-il pas essentiel ? Et voir mises à exécution les menaces du Service cantonal d'hygiène de fermer l'auberge communale était impensable !



Lors de l'assemblée communale du 28 février 1955 présidée par le Syndic Léon Page, une commission a été désignée pour étudier la transformation de l'auberge. À côté du Conseil communal in corpore ont été nommés Pierre Page, président, Olivier Dévaud, Joseph Gumy, Gérard Burgy et Gabriel Sciboz. Le 11 mai, l'architecte Jean Borgognon, de Domdidier, a assisté à une séance de la commission. Principales

innovations présentées : suppression de la grange pour faire place à la grande salle,

transformation des caves, de la cuisine et du *vendage*, adjonction de chambres, de toilettes... Mes honoraires ne dépasseront pas 5000 fr., a assuré l'architecte Borgognon. Trois jours plus tard, Pierre Page a pu annoncer à l'assemblée communale que le coût s'élèverait à environ 130 000 fr. Vote du principe de la transformation : 43 oui, 5 non, 3 bulletins blancs.

En novembre 1956, les travaux au Buffet de Rosé sont sur le point d'être terminés. Ils auront duré une année et demie. Le Conseil communal décide que le nouveau prix de location s'élèvera à 8500 fr. Lors de la présentation des comptes à l'assemblée communale, le 18 mai 1957, le coût réel de l'ensemble des travaux a fait sursauter les citoyens : 250 000 fr. et non pas les 130 000 annoncés par l'architecte ! Causes : la conjoncture défavorable, les imprévus, le Conseil communal tenu dans l'ignorance de l'évolution des coûts... Après récriminations, questions et explications, le secrétaire communal François Burgy est parvenu à convaincre l'assemblée de voter le crédit supplémentaire de 100 000 fr. Il a été suivi à l'unanimité !

De gauche à droite : la grange, le café, le poids public

Le crime du Café de Rosé

Le 13 mars 1910, l'auberge de Rosé est le théâtre d'un crime qui provoquera la mort d'un jeune homme.

Trois jeunes domestiques bernois engagés comme vachers par M. Tschannen, fermier à Seedorf, viennent pour la première fois au Café de Rosé. Ils boivent et jouent aux cartes jusqu'à la fermeture. Leurs noms sont publiés dans *La Liberté* du 14 mars 1910. Ils sont respectivement âgés 29 ans, 22 ans, 30 ans. Leur façon de jouer et de parler bruyamment attirent l'attention des autres consommateurs. Mais personne ne leur adresse la parole. Vers 23 h 15, il ne reste au Café que les trois Bernois ainsi que Auguste Klaus, maréchal à Avry, et Alphonse Rossier, agriculteur à Rosé et futur Syndic. Tous deux sortent du restaurant et discutent sur la route. Les trois domestiques répondent grossièrement à la patronne du Café qui les prie de sortir. Sans être ivres, ils sont passablement excités.

En sortant, ils se trouvent sur la route avec les deux habitants d'Avry-Rosé qui sont en discussion. L'un des domestiques interpelle Auguste Klaus et prétend qu'il se moque des Bernois. Le maréchal assure que ce n'est pas vrai, que leur discussion porte sur la foire du lendemain. Cette réponse exaspère celui qui a interpellé le maréchal. Les trois Bernois s'en prennent à Auguste Klaus et à Alphonse Rossier. Ils les frappent. Klaus est atteint de quatre coups à la tête avec un couteau fermé et Rossier est aussi blessé. Le maréchal appelle au secours.

Le jeune Raymond Gumy, 21 ans, le fils aîné de la tenancière, répond à l'appel et sort avec sa mère après avoir allumé la lampe électrique qui se trouve devant l'établissement. À peine a-t-il fait deux pas que quatre coups de feu l'atteignent au ventre et il s'effondre. Sa mère et ses sœurs se précipitent pour le relever et le transportent à l'intérieur. Son état est alarmant. Un médecin et la gendarmerie sont appelés par téléphone. Klaus et Rossier, la tête en sang, se réfugient dans le restaurant.

Le Dr Édouard de Buman (grand-père de Dominique de Buman) arrive peu après minuit. Il effectue les premiers pansements puis il fait conduire le jeune homme à la clinique du Dr Gustave Clément, à Fribourg, où il arrive vers 3 h. L'opération prend un temps considérable. L'intestin du jeune Gummy est perforé en neuf endroits. On désespère de le sauver.

Les trois Bernois se sont enfuis en direction de Seedorf. Deux gendarmes se mettent à leur poursuite. Ils en arrêtent deux dans leur chambre vers 2 h. L'un a sur lui son couteau militaire plein de sang. En regagnant Rosé avec leurs prisonniers, les gendarmes trouvent le troisième individu couché au bord de la route, paraissant dormir. Un revolver est à terre près de lui. Comme il résiste, il est menotté. Les trois malandrins sont écroués aux Augustins. Un seul manifeste de l'abattement. Les deux autres font preuve d'une totale indifférence. *D'après La Liberté du 14 mars 1910*

La chapelle d'Avry-sur-Matran

1897. Avry est un village presque essentiellement agricole. Il compte 400 habitants. Comme dans la plupart des communes rurales fribourgeoises, des moyens financiers limités génèrent des mœurs d'une grande simplicité. On vit une période où la religion occupe une large place. La fin du XIX^e siècle et le début du XX^e sont en effet marqués par la résistance de l'Église aux attaques du modernisme. Attaques qui risquent de la mettre en danger, voire de faire trébucher des vérités qu'elle juge aussi éternelles qu'indiscutables. C'est une époque d'intense pratique religieuse et de constructions d'églises. Simplement dans notre région, citons la transformation de l'église de Matran en 1893, la construction de celle de Farvagny en 1892, de Corserey en 1895, d'Onnens en 1912, de Villars-sur-Glâne en 1915.

Décision de construire une chapelle

Le 6 juin 1897, une assemblée communale extraordinaire est convoquée à Avry. Vingt-quatre contribuables sont présents. L'abbé Étienne Descloux, curé de Matran depuis 1888 - il deviendra doyen du décanat en 1919 - est présent aux côtés de Marie Favre, la donatrice. Marie Favre, ancienne religieuse des Filles de la Charité, est d'une piété qui est zébrée d'illuminations... Elle a séjourné dans un couvent à Paris, puis en Espagne, à Lorca, dans la province de Murcie. Ayant repris la vie laïque, elle a retrouvé son domicile d'Avry, auprès de son frère Valentin. Sa maison est celle qu'habite aujourd'hui la famille de Bernard Mettraux. Incendiée, puis reconstruite au tournant du siècle, elle a servi de domicile au chapelain dès 1914. Marie Favre avait décidé non seulement de payer la construction de la chapelle, mais de donner en plus un capital de 10 000 fr. dont les intérêts serviraient, avec le revenu des messes, au casuel du chapelain. (On appelle casuel le revenu des prêtres.) Par testament daté du 15 mai 1911 - Marie Favre est décédée le 5 juillet 1914 - elle ajoutera 10 000 fr. à son premier don. Elle offre en plus, « si le chapelain n'a pas de fortune, le mobilier nécessaire pour lui et sa servante. »

Mais, revenons à notre assemblée du 6 juin 1897. Marie Favre demande aux citoyens d'Avry d'assurer les charrois lors de la construction de la chapelle. Réponses : 22 oui et 2 bulletins blancs. La reconnaissance de tout le village lui est exprimée. L'assemblée accepte également

l'emplacement proposé.

Le 15 octobre 1897, c'est la fête de *la levure*, la levée de la charpente. Le charpentier est Berger de Prez-vers-Noréaz. Pour la circonstance, la commune offre 50 litres de vin. Une année plus tard, le 7 décembre 1898, Mgr Pellerin, vicaire général, présidera la cérémonie de bénédiction de la chapelle.

L'architecture de la chapelle

L'architecte est l'abbé Ambroise Villard, curé de Farvagny de 1869 à 1903. Le canton de Fribourg lui doit plusieurs églises, dont celles de Farvagny, de Rossens, de Pont-la-Ville, de Le Crêt, de Courtion. Ajoutons la petite chapelle de Pellevoisin, à la sortie de Lentigny, côté Onnens. Les styles qui ont la préférence à cette époque sont le néo-gothique et le néo-roman. Quelques années plus tard, Fernand Dumas, architecte à Romont, renouvellera l'art religieux et fera appel à des peintres, sculpteurs et verriers de renom. L'intérieur de la chapelle d'Avry, comme celui de la plupart des églises du tournant du siècle, privilégie le plâtre pour les statues et chemin de croix. Les vitraux, d'aspect saint-sulpicien, ne sont pas signés d'artistes ; ils portent les noms des

donateurs. Mais l'aspect extérieur de la chapelle est élégant et plaisant. Et les fidèles trouvent à l'intérieur de quoi soutenir leur piété.

Les chapelains et leur « chapellenie »

Le premier chapelain, nommé le 20 octobre 1914, s'appelle Achille Schneuwly. Une année plus tard, il quitte déjà Avry ayant été appelé au poste d'aumônier de la maison de correction pour



jeunes gens à Drognens. En 1915, Avry est sans chapelain. Or, Marie Favre avait précisé qu'elle donnait 10 000 fr. par testament à condition que, dans les deux années qui suivraient son décès, il y ait un chapelain. Le Conseil communal rappelle cette clause à l'évêché par lettre du 10 mai 1916. Le 27 mai, l'abbé Pierre Jonneret est désigné en qualité de chapelain d'Avry. Son souvenir ne brille pas d'un éclat particulier dans les annales de l'évêché et dans celles des divers postes qu'il a occupés. Sans doute a-t-il dû affronter de difficiles problèmes personnels. L'abbé Jonneret était logé, comme son prédécesseur, chez Valentin Favre. La question du domicile du chapelain préoccupait l'évêché. En date du 25 octobre 1918, Mgr Placide Colliard, évêque, s'est adressé à la commune. « Je vous propose d'acheter le château. Le prix n'est pas exagéré. Le château pourrait servir à loger le chapelain en attendant la construction d'une chapellenie. Puis, plus tard,

lorsque les classes seront dédoublées, il deviendrait maison d'école. Je vous serais reconnaissant, ajoute l'évêque, d'étudier sérieusement cette affaire et de ne pas trop tarder à prendre une décision. » Le Conseil communal a accusé réception. En 1919, il a averti l'évêché qu'un logement allait être aménagé à l'école (l'actuelle maison de la famille de M. Francis Gillard).

L'abbé Pierre Jonneret a desservi la chapellenie d'Avry de 1916 à 1921. Son successeur, l'abbé Emmanuel Dupraz, n'est arrivé que quatre ans plus tard. Un prêtre qui sortait de l'ordinaire ! Précédemment curé d'Ouchy, il alliait sens de la pastorale et culture personnelle. Avry a bénéficié de son ministère de 1925 à 1927. L'évêque l'a nommé ensuite à Corserey où il est resté pendant dix ans, avant de gagner Poliez-Pittet où il est décédé en 1962 avec le cimetière de chanoine de Saint-Nicolas. Parallèlement à son ministère à Avry, l'abbé Dupraz a poursuivi des études à l'Université. Il a effectué des recherches historiques et musicales. À noter l'intense pratique religieuse à Avry au temps de l'abbé Dupraz, qui multipliait les cérémonies à la chapelle ! On a compté 15 à 20 communions quotidiennes, et jusqu'à 35 les mercredis et vendredis. Dans une lettre, l'abbé Dupraz a signalé qu'il y a eu 9000 communions en 1926. Il a décrit Avry comme un village très pauvre et a fait remarquer que Matran souffrait de la boisson.

Renseignements pris auprès de M. Georges Mettraux, le chapelain n'a habité l'ancienne école qu'un certain temps. Ce bâtiment manquant de place, le prêtre a retrouvé la maison Favre, devenue maison Mettraux en 1932. Après le départ de l'abbé Dupraz, les Pères Rédemptoristes de Bertigny - collège qui se situait à l'entrée de Fribourg côté Avry - ont assuré régulièrement le ministère à Avry. Les plus âgés se souviennent des Pères Robert Scherrer et André Dünzler. En 1952, les Pères Rédemptoristes ont ouvert une institution à Matran et ont continué la desservance occasionnelle de la chapelle d'Avry. Un savant botaniste, le Père Aloys Schmid, est venu souvent dire la messe à Avry. C'est lui qui a planté, à proximité de la chapelle, l'un des rejetons du tilleul de Morat qu'il avait patiemment réussi à cultiver. C'était le jour de la Trinité, le 2 juin 1985.

1975 - 1976 : la restauration intérieure de la chapelle

La fin des années 60 marque un tournant dans la vie de l'Eglise. Le concile Vatican II a entraîné des turbulences et suscité un nouveau souffle dans l'art religieux. La tendance est à davantage de simplicité. Les décennies ont encombré certaines églises et chapelles d'une multitude d'ajouts les plus divers. En plus, à Avry, les murs, les bancs, les installations électriques et le chauffage de la chapelle ont subi l'outrage des ans. Le Conseil communal - connaissant l'attachement de nombreux fidèles à leur lieu de culte - a organisé une séance d'information à la chapelle. Y ont été invités le chanoine Gérard Pfulg, spécialiste de l'art religieux, et Antoine Claraz, sculpteur. Tous deux ont attiré l'attention, d'abord à l'appui, sur ce qui fait l'authenticité d'une œuvre d'art : matériaux nobles tels que le métal, la pierre, le bois auxquels le talent d'un artiste confère beauté et originalité. Le 30 mai 1975, l'assemblée communale a décidé, à une majorité évidente, une restauration intérieure estimée à 66 000 fr. M. l'abbé Alphonse Buchs, curé de Matran, a donné lors de cette assemblée diverses explications sur la transformation de l'agencement intérieur nécessaire par le renouveau liturgique.

Bien qu'aucune objection n'ait été soulevée lors de l'assemblée sur le principe même de la restauration, une opposition s'est fait jour dans la population durant les semaines qui ont suivi l'assemblée. Beaucoup regrettaient de voir disparaître tout ce qui avait soutenu la piété des fidèles au cours des décennies écoulées. Comme rien n'entachait la validité de l'assemblée et qu'aucun recours n'était parvenu à l'autorité communale dans le délai légal de vingt jours, le Conseil est allé de l'avant, en accord avec les autorités ecclésiastiques. Dans *l'Information communale* de juillet 1975, il a justifié sa position : « ... Il n'a jamais été question de paganiser la chapelle. Le Conseil communal entend respecter la volonté de la donatrice qui tenait à ce que ce sanctuaire soit toujours digne et accueillant. »

Par lettre du 11 août 1975, Mgr Théophile Perroud, vicaire général et président de la Commission diocésaine d'art sacré, a maintenu le point de vue de cette Commission exprimé trois ans plus tôt au sujet du maître-autel. Après une nouvelle vision locale, Mgr Perroud répétait dans sa lettre que « le maître-autel néo-gothique, sans valeur artistique, constitue un obstacle à l'aménagement judicieux du chœur et doit être enlevé. »



La bénédiction du nouvel autel : Mgr Pierre Mamie, Mgr Jacques Richoz, Vicaire général, Charles Biemann, Syndic d'Avry, Claude Pillonel, maître carrier à Estavayer-le-Lac

L'aménagement du chœur, avec son nouvel autel et son mobilier très sobre, comme les socles destinés à recevoir la statue de la Vierge et le tabernacle ont été dessinés par l'artiste Yoki. C'est encore grâce à lui que la commune a pu acheter à Wohlen (Argovie) un grand christ du début du XVIII^e siècle. S'en tenir à des matériaux nobles - la pierre naturelle de la Molière pour l'autel, les

stèles et le revêtement du sol, le bois pour le christ et la vierge à l'enfant, le cuivre pour le chemin de croix néo-gothique découvert par le chanoine Pfulg - a été la préoccupation de tous ceux qui se sont occupés de cette restauration.

Le nouvel autel a été consacré par Mgr Pierre Mamie le dimanche 13 juin 1976. La restauration extérieure et l'assainissement du bâtiment ont parachevé la restauration complète de la chapelle.

Il convient de citer Fernand Gummy, le sacristain qui s'est occupé de la chapelle de 1926 à 1980, soit durant 54 ans. En 1973, il a reçu la médaille Bene Merenti pour son fidèle dévouement. En 1980, la paroisse lui a exprimé sa gratitude pour les longs services rendus.

La suite...

Deux mots sur le tabernacle et l'ambon (où se font les lectures). Pressé par le temps, le Conseil communal de 1975 n'a pas pu confier leur exécution à un artiste chevronné. Ce qu'a regretté vivement le Conservateur des monuments historiques, qui a émis en 1976 le vœu que deux œuvres d'art authentiques viennent remplacer ce *provisoire* dans les meilleurs délais. Yoki a conseillé que l'on fasse appel à un authentique artiste. Celui-ci - ou celle-ci - aurait réalisé l'ambon et le tabernacle en bronze, métal qui s'impose pour préserver l'unité artistique de la chapelle. Les édiles en ont décidé autrement !

L'oratoire dédié à Saint-Jacques



À partir de 1945, un nouvel intérêt des fidèles s'est manifesté pour Saint-Jacques-de-Compostelle, notamment avec la résurgence du jubilé ou *année sainte* organisée depuis le XI^e siècle chaque fois que le 25 juillet, fête du saint apôtre Jacques, tombe un dimanche. En 1999, dernière année sainte du deuxième millénaire, Compostelle et ses chemins ont connu un regain d'intérêt.

À Avry-sur-Matran, le 17 juin 2000, a été inauguré un oratoire sur l'ancien chemin de Saint-Jacques. C'est un bloc de tuf, avec une statue de saint Jacques le Majeur créée par Bernard Morel, ancien professeur de dessin

à l'École normale, domicilié à Lossy. L'initiateur de cet oratoire est Jacques-Édouard Meyer, d'Avry, un fervent des chemins que suivaient les pèlerins d'autrefois jusqu'en Galice espagnole.

La maison communale

Les bâtiments édifiés en 1968 et en 1978 se sont bientôt révélés insuffisants pour répondre à tous les besoins. Et la commune tenait à présenter pour son administration, pour les réceptions et les divers cours extrascolaires, une carte de visite digne de sa situation devenue enviable. Les discussions et les tergiversations ont précédé l'achat puis la transformation de la villa de M. Sergio Sévère, idéalement située à proximité des écoles et de la chapelle. En mai et en décembre 1991, l'assemblée communale a voté successivement les crédits pour l'achat de la villa puis pour sa transformation. L'ordonnancement et l'agrandissement ont été confiés à un jeune architecte local, Yvan Baechler. L'inauguration de la Maison communale a donné lieu, le samedi 4 décembre 1993, à une journée portes ouvertes réservée à la population. Le coût élevé de la réalisation n'a pas rencontré une approbation unanime. Malgré une répartition fonctionnelle des locaux, destinés tant à l'administration communale qu'à diverses activités artistiques ou pédagogiques, l'exiguïté des salles de réunion a posé problème jusqu'à la construction de la troisième école inaugurée en 2015. Mais le talentueux architecte Yvan Baechler ne pouvait mieux faire vu le volume restreint de la construction.



La gare de Rosé du 1^{er} août 1880 au 11 juillet 2005

Progrès et rationalisation : deux raisons invoquées pour démolir la gare de Rosé le 11 juillet 2005. Elle a été remplacée par diverses installations : un imposant mât destiné à la télécommunication interne des CFF ; sur le quai, un automate à billets - avec un écran bien malmené - ; sur la place de la gare, un automate à boissons et une cabine téléphonique.

Plus de chef de gare, plus de personnel pour les marchandises. Plus d'aiguilleur non plus, dont les plus anciens se souviennent et dont la profession s'est éteinte. La gare d'antan a vécu. On vit

dans le monde de l'électronique et de la haute technologie.

Les *cloches* qui sonnaient l'arrivée des omnibus se sont envolées dans le jardin des souvenirs... Comme les jours lointains où l'on mettait le vélo sur le train en *bagage accompagné*, avant de prendre place en troisième classe sur un siège en bois. Comme aussi les nombreux allers et retours à partir de la gare de Rosé - où l'on arrivait de toute la région à pied, à vélo, ou avec l'unique bus en provenance de Sédeilles - pour *faire des commissions* à Fribourg. Disparues aussi certaines scènes d'antan, comme celle où les jeunes mariés des villages avoisinants, accompagnés des invités à la noce, venaient à Rosé prendre le train qui les emmenait en tour de noces aux Ermites ou même - c'était le Pérou helvétique ! - à Lugano. Aux Ermites (Einsiedeln), on logeait de préférence au *Rotu*. Ainsi prononçait-on le nom de l'hôtel *Rot Hut* avant qu'il n'y ait des cours d'allemand à l'école primaire...

Il faut une gare à Rosé !

On s'est bien battu dans toute la région pour l'avoir, cette gare ! À l'ouverture de la ligne Fribourg-Lausanne en 1862, les trains passaient à Rosé sans s'arrêter, faute de gare. Par exemple, les gens de Prez qui voulaient prendre le train se rendaient à Neyruz... Un comité d'initiative en vue de doter Rosé d'une gare s'est bientôt mis au travail, lancé et appuyé par des pétitionnaires. Le 15 septembre 1879, une convention très détaillée était signée entre ce comité et la Compagnie des chemins de fer de la Suisse occidentale. (Les CFF n'ont été créés qu'en 1902, à la suite de la nationalisation de lignes de chemin de fer.) Cinq personnalités formaient ce comité. Dans le document découvert à Berne aux archives des CFF, le premier nommé est Isidore Berger, député et propriétaire à Prez, communément appelé *le capitaine*, grand-papa de Noël Berger. Viennent ensuite Limat, major à Cormagens, Jules Chollet ancien Syndic et propriétaire à Prez, J. Klening, propriétaire au Rothaus (Maison Rouge) près de Prez, Gottlieb Berger-Delley, député à Berne et propriétaire à Prez, l'un des plus influents dans ce comité.

Gottlieb Berger-Delley, personnalité marquante du comité

Gottlieb Berger - prononcez Berger à la façon alémanique - est une personnalité bernoise hors du commun, et qui a marqué la vie de notre région. Il est né le 29 décembre 1826 à Walkringen et il est décédé le 3 juillet 1903 à Langnau, dans l'Emmental. Son père est épicier-boulangier et petit paysan. Gottlieb accomplit son apprentissage de boulangier chez son père. Puis, il poursuit ses études à l'École normale de Münchenbuchsee dès 1848. Après avoir exercé sa profession d'instituteur à Langnau, il entreprend des études de droit à l'université de Berne de 1852 à 1856. Berger, devenu avocat, ouvre une étude et un bureau de recouvrement à Langnau. Rédacteur de l'*Emmentaler Blatt*, il en devient propriétaire. Par son mariage avec Louise Christine Delley, fille de Louis, de Delley, il acquiert d'importantes propriétés dans le canton de Fribourg. Il se lance dans une intense activité industrielle : exploitation de la tourbe à Prez, briqueterie à Lentigny, laiterie à Prez. Très actif en politique, il est à la tête des radicaux de l'Emmental, président du tribunal à Langnau de 1872 à 1876, chancelier de l'État de Berne de 1882 à 1891, député au Grand Conseil bernois à trois reprises, conseiller national radical de 1881 à 1902. Et promoteur de la gare de Rosé.

Inauguration, améliorations, et vive « La Flèche » !

La gare de Rosé peut être inaugurée le 1^{er} août 1880, à la grande satisfaction de la population d'une région qui s'étend jusqu'à des villages glânois et broyards. Émilien Humbert est désigné, en 1880, premier chef de gare de Rosé. Il assume en plus la responsabilité du bureau de poste de Rosé et il devient gérant de la Société d'agriculture. Les premiers chefs de gare de Rosé avaient le temps - assurait naguère ma maman - de monter se désaltérer entre deux trains à la pinte d'Onnens établie jadis à la maison Chatagny (domicile de ma maman dans sa jeunesse), appelée alors *château d'en bas*.

La station s'améliore en 1890 par l'agrandissement de la gare et la construction de quais. En 1908, un projet d'éclairage électrique est approuvé. Les locomotives cracheront encore leur fumée durant près de 20 ans. Car le projet d'électrification de la ligne Romont-Berne ne s'est concrétisé qu'en 1927. Mais, les bonnes vieilles locomotives à vapeur ont mis plusieurs années à céder complètement la place au *charbon blanc*.

Un mot de la *Flèche Rouge*. Cette automotrice d'un rouge vif, aux formes aérodynamiques, a rencontré un énorme succès populaire dès son introduction en 1935. *La Flèche* était le véhicule ferroviaire le plus rapide du pays. L'un des plus confortables aussi. Il était équipé de portes extérieures automatiques et d'un chauffage à air chaud. Quelle aubaine pour les voyageurs lorsqu'ils pouvaient *prendre la Flèche*, symbole de la modernité !



Les sociétés avaient aussi la possibilité de *louer la Flèche* pour leur sortie annuelle. Le collectionneur de locos miniatures Guy Mossu a évoqué avec nostalgie, dans un article publié dans *La Gruyère*, cette légendaire *Flèche rouge* des CFF, qui l'emmenait de Fribourg à Rosé lorsqu'il n'était guère plus haut que trois pommes. Hélas ! cette merveille a bien vite quitté les rails. Avec ses 60 places, elle est rapidement devenue trop petite.

Nouvelle gare et double voie



L'insuffisance de la halle aux marchandises, l'exiguïté et le piètre état des locaux et de l'appartement du chef de gare vont entraîner des études qui aboutiront à un projet de nouvelle construction. Un rapport daté du 15 mai 1941, signé Chenaux, directeur du 1^{er} arrondissement des CFF, décrit sur trois pages les travaux indispensables à réaliser. Voici la première phrase de ce rapport : « Le bâtiment aux voyageurs de la station de Rosé est, de tous ceux de l'arrondissement, celui qui devrait être reconstruit le premier. » Le devis de reconstruction s'élève à 131 000 fr. La gare de 1880 est

démolie et la nouvelle est inaugurée en 1943. Les gravats accumulés lors de la démolition sont transportés avec un char tiré par un bœuf jusqu'au Chemin creux. Celui-ci offrait alors la seule possibilité de se rendre à Rosé en rejoignant la route cantonale en ligne presque droite depuis la chapelle. C'était avant la construction de la route des Fontanettes qui date des années 60.

Depuis le début du siècle, la direction des CFF étudiait la création d'une double voie. Ce n'est qu'en 1955 que le tronçon Cottens-Rosé a pu être ouvert à la double circulation des trains. Les rails ont connu eux aussi d'importantes améliorations. La suppression des cahots et du martèlement continu dû au passage des wagons sur les joints de rail - comme la disparition des bancs de bois - a sensiblement amélioré le confort des voyageurs.

Le Progrès a apporté ou infligé tellement de changements dans tous les domaines que la disparition de la gare de Rosé en 2005 n'a suscité en général qu'indifférence dans l'opinion publique. L'important pour notre région n'est-il pas que les transports en commun, autant par le rail que par la route, aient connu ces dernières années un développement aussi considérable que bienvenu ?

Sofraver SA, une des premières entreprises d'Avry

Origine et développement

C'est en 1964 que la Maison Importverres SA est fondée et qu'elle construit ses propres locaux à Rosé. L'entreprise se lance dans le négoce de verre. Elle reçoit, grâce à sa propre voie de chemin de fer, de divers pays européens, des wagons de verre emballé dans les caisses, revendu à la pièce ou découpé selon les souhaits des clients. Les débuts sont modestes : on ne compte que 4 salariés la première année. L'évolution du marché et l'arrivée de revendeurs étrangers décident le directeur, Charles Biemann, à une reconversion. L'entreprise se lance, dès 1970, dans la production de vitrages isolants. L'entreprise de Rosé s'appellera désormais SOFRAVER SA, la SOciété FRibourgeoise d'Application du VERre.

L'entreprise a grandi au cours des années pour atteindre une septantaine de collaborateurs de nos jours. Durant ces dernières décennies, divers agrandissements se sont succédé. Le flambeau a été repris jadis des mains de Charles Biemann par son fils Pierre-Yves.

Nécessité de s'adapter

Une visite de Sofraver permet de suivre les diverses étapes de la transformation du verre, depuis le débitage des impressionnants panneaux de verre jusqu'à la réalisation du produit fini. Différents secteurs de l'entreprise font découvrir un large éventail d'activités adaptées aux demandes de la clientèle. Citons les travaux de miroiterie (verres structurés, miroir), toutes les exécutions spécifiques en relation avec le verre tels que les coupe-vent, les portes tout-verre, les marches d'escaliers, les séparations en verre, les entre-meubles de cuisine, les portes de douche, etc. Sofraver assure également la pose chez le client et la réalisation de tout type de rénovation en verre.

Un important carnet de commandes n'empêche pas Sofraver de rendre service à la clientèle locale et régionale et d'effectuer de modestes travaux tels que changer une vitre de fenêtre ou de porte, découper une chatière dans une porte-fenêtre ou refaire les tablards d'une étagère en verre.

Digitalisation et numérisation

La digitalisation et la numérisation des processus industriels permettent la gestion de l'activité industrielle de manière particulièrement compétitive sur un marché local fortement soumis à la concurrence des pays européens. C'est ainsi que les activités des différents secteurs de l'entreprise se gèrent uniquement par instructions numériques, de l'offre à la facturation finale, en passant par la production des différentes pièces de verres dans de grands systèmes automatisés liés et communicants entre eux.

Management

À Sofraver, les machines et les outils ne sont pas les seuls à être à la pointe du progrès. Le



management impressionne. La direction, représentée par 6 collaborateurs réunis en Cercle de direction, sait combien une marche harmonieuse de l'entreprise est liée à l'esprit du personnel de la Maison et à sa conscience des impératifs à respecter. La « Gouvernance Participative » est implémentée autant au niveau de la direction qu'à celui des collaborateurs. Ce style de management est un mode d'organisation horizontale dans laquelle chacun est responsable d'un rôle clairement défini qui est harmonisé avec l'ensemble des

fonctions de l'entreprise.

D'autre part, les différents certificats acquis au fil des années et l'intégration des normes européennes au sein des activités contribuent aussi à associer performances et renommée.

Tous ces éléments font que l'avenir de Sofraver se montre rempli de perspectives ; d'autant plus qu'un projet d'agrandissement fait partie actuellement du plan quinquennal prévu par la Direction. Ce virage sera déterminant pour la continuité de la croissance ainsi que pour la pérennité et la durabilité durant les prochaines décennies.

La Maison Rouge : une longue histoire

Le domaine

Le domaine de la Maison Rouge appartient au XIX^e siècle à une famille aristocratique, propriétaire



aussi des châteaux de Prez et de Seedorf, ainsi que des terres qui les entourent. C'est la famille de Féguely. Les chroniques parlent ensuite de la famille Klening : en 1864, dans une correspondance de la commune de Prez avec la préfecture, il est question du moulin de M. Klening sis à la Maison Rouge. Le 20 janvier 1882, l'assemblée communale de Prez vote le tracé de la route Prez-Rosé dans le secteur de la Maison Rouge et un subside de 500 fr., à la condition que

M. Klening, propriétaire du domaine de la Maison Rouge, accorde la moitié de son terrain gratuitement.

Au début du XX^e siècle, la Maison Rouge est acquise par Guillaume Egloff. À la même époque, on retrouve les noms des familles bernoises Klening et Hirsig. En 1925, Fritz Wenger - grand- père de Frédéric Wenger, récent propriétaire - acquiert le grand domaine de la Maison Rouge. Son fils, qui s'appelle aussi Fritz, rappelle le temps où son oncle, un travailleur infatigable, s'efforçait d'améliorer les terrains marécageux situés entre la Maison Rouge et le lac de Seedorf en les drainant. Avant les drains en terre cuite, il en existait en bois. Fritz Wenger explique aussi l'origine des grottes taillées dans le roc derrière le central téléphonique bordant la route, à gauche en direction de Prez. Dans les années 30, les ouvriers de la ferme, pendant la mauvaise saison, creusaient la roche pour construire des caves destinées à la conservation des pommes de terre et des fruits. Les enfants de l'école de Corjolens ont même joué Blanche Neige et les sept nains dans cette imposante grotte à l'occasion d'une fête-kermesse organisée en faveur de leur école. J'ai assisté à cette représentation vers 1940-1942. Un souvenir merveilleux tant les spectacles pour enfants étaient rarissimes à cette époque !

Le domaine de la Maison Rouge est en partie sur Prez et en partie sur Avry (Corjolens). La limite, qui passait dans la demeure de la famille Wenger, a été corrigée. Cette maison d'habitation a été entièrement attribuée à Prez. La grange, l'ancienne *fabrique* et les autres bâtiments dépendent d'Avry.

La poste ; le service de transport

Lors de la création du bureau de poste de Rosé, en 1881, Noréaz lui est rattaché. La ligne de chemin de fer est récente, et la gare de Rosé toute neuve. Pierre-Émilien Humbert, premier chef de gare à Rosé, assume la responsabilité du bureau postal dont dépendent Rosé, Avry-sur-Matran, Noréaz, Corjolens, la Maison Rouge et Seedorf. Le courrier, dans les premières années,

est distribué par Benoît Dorand. Lorsque Henri Humbert, fils de Pierre-Émilien, rentre d'un séjour en Suisse allemande, il assure la distribution à Rosé et Avry, tandis que Joséphine Dorand s'occupe des autres villages et hameaux. En 1891, le Conseil communal de Noréaz insiste pour que la distribution du courrier ait bien lieu deux fois par jour, et non seulement l'après-midi.

Le bureau postal de Noréaz est ouvert en 1906. Joséphine Dorand, qui épouse Gustave Burgy, est nommée dépositaire et messagère. Seedorf reste rattaché à Rosé.

Pour les habitants de Noréaz et de la Maison Rouge, comme pour ceux d'un vaste rayon, la gare de Rosé est la plus proche. Pour y amener les gens en provenance des villages s'échelonnant jusqu'à Sédeilles, il faut un moyen de transport. Il est organisé peu après la construction de la gare. En 1890, une course postale journalière, aller et retour par diligence et cheval, assure le trajet Rosé-Sédeilles. Au tournant du siècle, le Dr Nicolet, de Prez, lance une pétition tendant à obtenir deux courses par jour, avec deux chevaux. On donne droit à cette requête. Le 16 novembre 1925, la diligence à chevaux est remplacée par une automobile à 12 places. Dès 1931, l'autobus de Léon Modoux assure ce service. En 1958, année de la rédaction du document relatant l'histoire de ce transport, Léon Modoux effectuait sa 27^e année de service.

De l'eau en abondance à la Maison Rouge

Les environs de la Maison Rouge sont très riches en sources. Celles-ci ont intéressé la commune d'Onnens lorsque, dans les années 20, elle voulait résoudre ses problèmes d'approvisionnement en eau. Lors de l'assemblée communale du 2 janvier 1922 à Onnens, il est question de la propriété des sources de la Maison Rouge. La commune de Corjolens, propriétaire, craint qu'un procès soit intenté par M. Egloff, qui estime ses droits monnayables pour 5000 fr. Pierre Aeby, professeur de droit, est chargé d'étudier le problème. Le 21 juillet 1922, l'assemblée présidée par le nouveau Syndic, Louis Berger, décide le paiement des sources et fixe les modalités de la mise en chantier de l'adduction d'eau. Une commission ad hoc, présidée par le Syndic Louis Berger, supervisera les travaux.

En 1923, ce sera la réalisation. Le 8 janvier, la commission s'entretient avec Pierre Rossier, draineur, chargé des travaux de captage. Le 22 janvier, en assemblée des preneurs d'eau, l'on se pose des questions au sujet de la deuxième source. Faut-il s'en passer ? La source principale, dont le débit est de 280 litres-minute, ne suffirait-elle pas ? Le captage des deux sources est maintenu. Le 2 février, les travaux sont adjugés à Alexandre Biemann, d'Avry-sur-Matran, et Irénée Codourey, de Cottens, qui formeront un consortium. Le secrétaire communal, Auguste Grossrieder, est chargé de la surveillance des travaux. Au cours de la même séance, on chipote sur le prix du mètre carré demandé par la commune de Lovens pour la construction du réservoir. Le 23 avril, la réalisation du réservoir de charge est adjugée à la Maison Martinella d'Allaman, et celle de la station de pompage à l'entreprise Macchi de Prez-vers-Noréaz.

Le réservoir de charge domine le village d'Onnens, en bordure de la forêt de la Buchille. Il comprend deux bassins, l'un destiné à la distribution, et l'autre à la réserve contre les incendies. La station de pompage a été bâtie à droite de la route Rosé - Prez, dans la forêt qui avoisine la Maison Rouge. Les captages sont situés dans les environs immédiats, à gauche de la route. Les

sources jaillissent de la molasse et l'eau est d'excellente qualité.

De l'artisanat à la fabrique

La *fabrique* comprend trois bâtiments : la maison d'habitation, la fabrique proprement dite et l'espèce de tour prismatique ajoutée à l'époque de la fabrique de cercueils pour recueillir les débris de bois.

Déjà au temps des Romains

Les *Nouvelles Étrennes fribourgeoises* de 1869 donnent une description détaillée des restes d'une villa romaine située à 150 pas de la Maison Rouge, en direction de Prez. On y a trouvé des murs témoins d'appartements de toutes les dimensions, des bains, des canaux, de la poterie, de la mosaïque, des débris de colonnes, des tuiles, etc. Les murs d'enceinte avaient une épaisseur de 1,20 m. L'objet le plus intéressant est le fût d'une colonne en pierre jaune de Soleure, d'une hauteur de près de 1,50 m. Vestiges d'un établissement de bains romains, huit baignoires avec un fond en mosaïque ont été mises au jour. Le site dissimulait une quantité considérable de tuiles. Une quarantaine de chariots ont été déversés sur les chemins environnants.

Des notes lues à la Société d'histoire du canton de Fribourg par M. Techtermann en 1882, il ressort qu'on a découvert d'abondants fers à cheval de diverses époques dans la région de Corjolens-Maison Rouge-Noréaz. Certains de ces fers, assure Techtermann, remontent aux invasions barbares qui se sont déroulées au début du Haut Moyen Âge. En mars 1978, M. Hans Pawelzik, de Villars-sur-Glâne, signale la présence de vestiges d'une fortification au-dessus du château de Seedorf. Ont été recueillies entre autres des petites boucles de ceinture et des pointes de flèches en fer, datant du Moyen Âge.

La fin tragique d'Étienne Chatton, bourgeois d'Avry

Dimanche 1^{er} décembre 1901. Les cloches de l'église de Neyruz appellent les paroissiens à la grand-messe. Étienne Mettraux, buraliste postal, se rend avec sa famille à l'Office célébré par le curé Jean-Louis Marmier. Seule Louise, âgée de 17 ans, est restée pour *garder la maison*. Celle-ci abrite non seulement la poste, mais encore une épicerie appelée *le magasin*. Personne, en ce paisible dimanche matin, n' imagine qu'un drame s'y prépare.

Le cousin meurtrier

Et pourtant ! Étienne Chatton, le neveu d'Étienne Mettraux, caché depuis la veille dans la grange contiguë à la poste, va commettre l'irréparable. Il se présente à sa cousine Louise, seule à la cuisine. Elle lui offre une collation. La jeune fille ne pense pas un instant que son cousin est venu pour commettre un vol. Les deux jeunes gens bavardent, puis Étienne dit qu'il va s'en aller à Orsonnens chez son oncle Chappuis. Louise s'apprête à lui ouvrir la porte lorsqu'il la frappe violemment à plusieurs reprises au moyen d'une hache trouvée dans le *cache-colliers*. Il lui assène un dernier coup en pleine figure, laissant la hache plantée dans le front. Il s'empare ensuite des 309 fr. contenus dans la caisse de la poste. Puis, terrorisé par le meurtre qu'il a

commis, il s'en va à la grange, où il se cache dans le foin jusqu'au mardi matin. Lorsqu'il quitte sa cachette, son cousin, qui l'aperçoit en larmes, ne se doute pas encore qu'Étienne est l'assassin de sa sœur Louise.

Les parents horrifiés

En revenant de l'église, la famille est étonnée de trouver porte close. On appelle Louise. Pas de réponse ! Un membre de la famille se rend alors dans le jardin et pénètre dans la maison par la porte du corridor restée ouverte. C'est là que gît la jeune fille, dans une mare de sang. Lorsque ses parents affolés s'approchent, la victime tente péniblement de se retourner et la hache tombe de son front. Son calvaire durera jusqu'au lendemain matin à trois heures, malgré l'assistance des docteurs Nicolet, de Prez, Clément et Comte de Fribourg.

Ce meurtre terrorise et écœure l'opinion publique. La peur d'une récidive envahit la région, tout spécialement les fermes isolées. L'arrestation du meurtrier est impatientement attendue... En premier lieu par les proches de Louise dont les noms apparaissent dans les chroniques de *La Liberté* qui évoquent le meurtre : ses frères Fernand, Paul et Urbain, sa sœur Mathilde, Honoré et Françoise Ruffieux, le domestique et la servante.

L'arrestation

Vers huit heures, le mardi soir, un agent de police lausannois interpelle Étienne Chatton au Café du Chemin de fer situé près de la gare de Lausanne. Il est arrêté non pas pour meurtre, mais pour un vol de 400 fr. signalé par la préfecture de Fribourg. Mais, divers indices contribuent peu à peu à faire peser sur Chatton de graves soupçons au sujet du forfait de Neyruz : il a déjà tenté de dévaliser son oncle le buraliste ; son cousin signale qu'il l'a vu le mardi matin ; un bouton de manchette que des témoins assurent lui appartenir a été trouvé dans la flaque de sang.

Quand le meurtrier est ramené à Fribourg, le 5 décembre, il passe tout près d'un lynchage. Une foule menaçante a envahi les abords de la gare. L'accusé, entouré d'un peloton de gendarmes, doit traverser cette foule qui vocifère des cris de mort. Chatton est suivi par des centaines de personnes jusqu'à la préfecture ; il est frappé à coups de pied jusqu'à son entrée dans le bâtiment. Interrogé par le préfet Charles Wuilleret, il finit par tout avouer. En achevant des aveux fréquemment interrompus par les larmes, Chatton déclare qu'il demande pardon à Dieu et aux hommes, qu'il mérite la mort et qu'il se soumet à la justice humaine.

Étienne et son milieu

Étienne Chatton, âgé de 27 ans, d'Avry-sur-Matran, a été jugé et condamné à mort par la Cour d'assises présidée par Émile Bise en janvier 1902. Les recours présentés par l'avocat du condamné, M^e Joseph Cosandey, ont été rejetés par la Cour de cassation le 12 février 1902, par le Tribunal fédéral le 29 mai. Et, le 31 juillet, c'est le Grand Conseil qui rejetait le recours en grâce par 76 voix contre 23. Le député Édouard Biemann a lancé avant ce rejet un vibrant appel à la clémence. Ses propos sont reproduits dans *La Liberté* du 1^{er} août 1902.

À la lecture des articles de *La Liberté* qui relatent toutes ces péripéties, la personnalité d'Étienne Chatton se dessine peu à peu. Il est victime d'une hérédité chargée. Abandonné par son père Isidore, alcoolique et multirécidiviste, il a une maman, Brigitte, qui est une brave femme. Mais celle-ci passe trop facilement l'éponge sur les frasques de son fils. La grand-mère d'Étienne dans la ligne paternelle - surnommée la Mortaudaz - elle aussi alcoolique, avait été condamnée à la prison pour avoir émasculé son amant...

Placé tout jeune chez son oncle Étienne Mettraux à Neyruz, il y commet divers larcins qui exaspèrent sa famille d'accueil. Chassé de Neyruz, Étienne Chatton ne pourra pardonner la sévérité de son oncle. À l'âge de 16 ans, à Villarsel, Étienne tombe d'un cerisier et il reste dix jours sans connaissance. À la suite de cet accident, il serait devenu fragile et très émotif. Sa vie, dans les années qui ont suivi, est celle d'un domestique pérégrinant de Zoug à Marseille et d'Orsonnens à Paris, avec des escales dans les bobinards. On peut constater en lisant les textes consacrés au crime de Neyruz que l'assassin de la jeune Mettraux était en réalité *un pauvre diable*, abandonné à son sort de domestique-vagabond-chapardeur. Dans les années 1900, il n'existe aucun Service officiel pour s'occuper des délinquants, aucun suivi ni aucun soutien à des jeunes hors normes, aucune thérapie psychologique, mais des coups de pied au cul et des baffes pour redresser les torts et remettre dans le droit chemin. Des méthodes qui peuvent conduire au mépris des lois et des autorités... Une très grande rigueur provoque l'inverse de ce qu'elle recherche.

Le crime commis par Étienne Chatton est horrible, inqualifiable. On peut néanmoins se demander si une éducation appropriée n'aurait pas préservé Étienne d'être l'auteur de gestes si atroces.

Derniers instants du dernier Fribourgeois guillotiné...

À 4 heures et demie du matin, dans la nuit du 1^{er} au 2 août 1902, Étienne Chatton vit ses dernières heures à la prison des Augustins. Le curé-recteur de la paroisse de Saint-Maurice, Louis-Gustave



Brasey, l'assiste avec autant de compassion que d'émotion. Il l'avertit de l'heure de l'exécution. Chatton fait preuve de courage et d'une impressionnante résignation. À plusieurs reprises, il demande pardon à sa victime et à la famille de celle-ci. À trois heures du matin, le curé Brasey célèbre la messe du condamné dans la chapelle de la prison. À la communion, Chatton récite les actes d'une voix ferme. Le prêtre pleure et le condamné lui dit : « Pourquoi pleurez-vous ? Ne suis-je pas heureux de mourir ainsi ? »

L'heure de l'exécution s'approche. Chatton, les yeux bandés, avec à ses côtés des ecclésiastiques, prend place au centre d'un petit cortège qui descend les escaliers conduisant à la cour de la prison en récitant les litanies de la Ste Vierge. Arrivé à la hauteur des témoins, le condamné est dirigé vers l'échafaud. Mais, au moment où le bourreau Theodor Mengis, de Rheinfelden, se saisit de lui pour le fixer sur la terrible planche, il cherche à se dégager et demande de pouvoir parler.

Il dit distinctement : « Je demande pardon à Dieu et aux hommes ; je me repens de mon crime ». Le bourreau et ses aides fixent le corps. Dans l'ultime seconde, Chatton dit encore : « Mon Dieu, ayez pitié de moi ! » On perçoit le bruit produit par la chute du couperet. La tête roule dans un panier de sciure, placé derrière la guillotine. Quelques secondes après, les ecclésiastiques présents récitent le *De Profundis*.

L'abolition de la peine de mort

Lorsqu'on prétend qu'Étienne Chatton a été le dernier condamné à mort exécuté en Suisse, c'est inexact. Il fut le dernier criminel guillotiné dans le canton de Fribourg. Mais il y a eu d'autres condamnations à mort au XX^e siècle, des civils et des militaires. Pendant la dernière guerre mondiale de 1939 à 1945, dix-sept hommes ont été passés par les armes, tous militaires de 22 à 47 ans, dont un major (employé de banque), un premier-lieutenant (étudiant en philosophie) et deux fourriers (employés de commerce), exécutés pour avoir livré quelques renseignements, à l'Allemagne principalement. Les verdicts ont été annoncés, avec noms et motifs, dans une presse sans pitié qui approuvait ouvertement, en les justifiant, ces exécutions qu'elle qualifiait d'*actes de défense nationale*.

Ce n'est qu'en 1992 que la peine capitale a été définitivement abolie en Suisse, y compris dans le code pénal militaire.

La présence du prince Max de Saxe

Les rapports sur l'exécution d'Étienne Chatton signalent les noms de deux prêtres qui l'ont assisté, le curé-prieur Brasey et le Père Hubert, capucin. À en croire *La Liberté* du 23 janvier 1951, un autre prêtre, illustre celui-ci, est demeuré auprès d'Étienne Chatton tout au long de sa dernière nuit. C'est le prince Max de Saxe, prêtre, décédé à Fribourg en 1951. Au pied de l'échafaud, lit-on dans le journal, « son Altesse de Saxe donna au condamné une suprême



absolution et l'accolade du pardon. » Peut-être que, dans sa grande modestie, le prince a-t-il refusé que son nom soit cité dans les journaux ? Lorsqu'on rencontrait à Fribourg ce prêtre âgé tout courbé, avec une soutane élimée, chaussé d'espadrilles, on ne pensait pas que l'on était en présence d'un savant, de son vrai nom Maximilien Wilhelm Albert de Saxe, fils du roi Georges 1^{er} de Saxe et frère du dernier roi de Saxe Frédéric-Auguste III, dont le royaume, supprimé en 1918, est devenu le land de Saxe situé à l'ouest de

l'Allemagne.

Documents consultés :

- Jean-François Rouiller, *La peine de mort*, Éditions À la carte, 2005
- Articles divers de *La Liberté* en 1901, 1902, 1951
- Dictionnaire historique de la Suisse

En marge du Morat-Fribourg : le tilleul d'Avry

Alors qu'il dirigeait l'Institut de botanique de l'Université de Fribourg, le Père Aloïs Schmid, un éminent botaniste, est parvenu à reproduire par bouture un descendant de sève du vénérable Tilleul de Morat, aujourd'hui disparu. Dès lors, le jeune tilleul a prospéré sur la place de l'Hôtel de Ville de Fribourg, à quelques mètres de l'emplacement où l'arbre séculaire avait été percuté en 1983 par le véhicule d'un conducteur ivre.

Le 2 juin 1985, le jour de la fête patronale à Avry, un autre descendant direct du tilleul de Morat était planté à proximité de la chapelle. Le Père Schmid, de la Communauté des Pères Rédemptoristes de Matran, tenait ainsi à témoigner son amitié à la commune d'Avry. À l'époque où le Conseil communal organisait un *Concours des maisons fleuries d'Avry*, c'est le Père Schmid qui présidait le jury.



Le Tilleul de Morat rappelle la victoire des Suisses sur Charles le Téméraire, remportée le 22 juin 1476. D'après la légende, un messager a couru apporter la nouvelle à Fribourg, agitant dans sa main un rameau trouvé sur le champ de bataille. Épuisé, il s'est effondré à son arrivée. La branche a pris racine à cet endroit précis et elle est devenue *Le Tilleul*.

La célèbre course Morat-Fribourg évoque cet événement qui a 530 ans d'âge. Rappelons tout de même que la victoire de Morat ne concernait pas les régions du canton de Fribourg qui seront conquises ou annexées après 1476. Les Broyards, les Veveysans, les Glânois et les Gruériens étaient du côté de Charles le Téméraire ! Et Fribourg n'était pas encore suisse au temps des guerres de Bourgogne, mais simplement allié de Berne.

Quand les paysans osaient marcher sur Fribourg...

Le régime radical instauré en 1848 est en butte à la sourde opposition des conservateurs. Nicolas Carrard, de Mézières, ancien instituteur d'origine vaudoise, par trois fois, marche sur Fribourg avec des troupes de paysans armés de fourches, de piques, de bâtons et de quelques armes, dans le but de renverser les radicaux.

Louis de Weck - le plus important propriétaire d'Onnens - et les paysans de ce village sont mêlés de près à la troisième insurrection de Carrard, le 21 avril 1853. Dans la nuit, les gens d'Onnens - tous conservateurs - envahissent le château où habite Louis de Weck. « On va renverser le gouvernement radical de Fribourg. Les insurgés sont là, avec à leur tête Carrard et le colonel Perrier, et ils nous disent de les suivre. Venez avec nous. Si vous ne venez pas, nous restons. »

Louis de Weck n'écoute que son courage. Son épouse Françoise, que l'on appelle Fanchette, est en larmes. Elle recommande tout spécialement son mari à Pierre Dorand, leur domestique de Corjolens. En route pour Fribourg.

Le récit de Jean Grosset, de Corjolens

Les *Annales fribourgeoises* de 1916 nous donnent de la suite des opérations divers récits de témoins oculaires, dont celui de Tobie de Raemy. Voici les faits d'après Jean Grosset, de Corjolens, qui a participé à la troisième insurrection de Carrard aux côtés de Louis de Weck :

« Lors de l'insurrection, j'avais à peine 20 ans. Je quittai ma ferme de Corjolens avec mon frère Pierre et trois domestiques. Arrivés à Fribourg de bonne heure le matin par la porte des Étangs, nous nous sommes dirigés vers le collège. Je me vois encore derrière Carrard lorsque celui-ci dit : " Laissez-moi sortir. Nous sommes trahis. Nous allons être tués. " Carrard fit une prière en portant à ses lèvres un crucifix. À peine eut-il fait quelques pas qu'il reçut un coup de baïonnette dans le ventre, puis un coup de feu dans la poitrine. On l'a ensuite horriblement défiguré en lui fendant la mâchoire d'un coup d'épée.

Louis de Weck était parmi nous. Je ne suis pas sorti avec Carrard, mais je suis entré dans le corridor du collège - où je vis tomber mon ami Antoine Gumy, d'Onnens, un très bon chantre avec lequel je chantais les offices - et je montai à la tribune de l'église avec une douzaine d'hommes de Corjolens. Des balles perçaient la rosace. Notre domestique Bays, du Pays d'En-Haut, n'avait peur de rien. Il dit à ses camarades, en patois : " Vous n'êtes que des peureux. " J'eus un moment l'idée de m'enfuir par le toit de l'église. Trop tard ! Je vis trois carabines braquées sur moi. Je me rendis et servis de parlementaire aux douze camarades qui se trouvaient derrière moi. On nous désarma avec une grande brutalité. Puis on nous conduisit jusqu'à l'église Notre-Dame, par la ruelle du Collège et la rue de Lausanne. Il y avait avec nous le frère du chef de l'insurrection, Daniel-Joseph Carrard, curé de Lentigny. Il ne portait pas de soutane. On l'a reconnu et on lui a fait subir toutes sortes de mauvais traitements. On lui a labouré les joues avec des clés, des couteaux et des chiens de fusil.

De l'église Notre-Dame, on nous conduisit à la prison des Augustins. L'un des geôliers était particulièrement grossier. Un jour, il m'interpelle et me reproche d'avoir été l'un des chefs de la bande. Il me présente un bol de soupe et crache dedans. Je lui jette immédiatement le bol en pleine figure. Ma punition : une nuit dans un cachot qui ressemblait à un trou noir. Mon emprisonnement dura sept semaines. Ma maman faisait deux à trois fois par semaine le voyage de Corjolens à Fribourg et nous apportait des provisions. Ce régime de faveur était dû au fait que la sœur de ma mère était en service chez M. Xavier de Fégely, père du préfet. Ces relations avaient incité le juge Mauron à accorder des droits de visite. »

Libération des prisonniers

Le 22 mai 1853, Louis de Weck a été condamné à 18 mois de réclusion par une cour martiale. Son domestique Louis Dorand, de Corjolens, avait été tué durant le combat. À la suite d'un recours,

les insurgés ont été rejugés le 27 juillet 1853. Ainsi que la plupart des accusés, Louis de Weck a été libéré. Il a pu regagner Onnens où il a retrouvé une vie paisible, nous dit Tobie de Raemy. Il a repris ses fonctions de conseiller communal et paroissial. Parmi ses passe-temps, on peut signaler la chasse et la peinture. L'une de ses aquarelles de belle qualité, *Onnens dans les années 1850*, est la propriété de son descendant, M. Jean-Paul de Weck, domicilié à Avry-sur-Matran.

Au temps des tourbières

Les aînés se rappellent l'époque où les emplois, en dehors de l'agriculture, étaient fort rares dans nos régions. L'ère industrielle, dans le canton de Fribourg, n'a vraiment pris son essor que dans la seconde moitié du XX^e siècle. La nécessaire ouverture des tourbières pour remédier à la pénurie de charbon, dans les années de guerre, a offert du travail à une main-d'œuvre qui en cherchait. La tourbe a été un palliatif nécessaire, malgré son pouvoir calorifique mineur. Et ses effets sur l'économie régionale ont été appréciables.

Mais, qu'est-ce donc que la tourbe ?

La formation de la tourbe nécessite des milliers d'années. Lors de la dernière ère glaciaire, notre région a été recouverte par des glaciers. Lorsqu'ils se sont retirés, ils ont laissé des dépôts appelés moraines au fond des vallées. Ces déchets constituent une sorte de marne imperméable, une couche qui ne laisse pas passer l'eau. Les dépressions, les creux, se sont remplis d'eau provenant des précipitations et ils ont été envahis par la végétation. Celle-ci, en pourrissant, s'est imbibée d'eau et a formé un fond sur lequel se sont installés des végétaux aquatiques. Peu à peu cet entrelacement de végétaux forme une masse compacte qui comble la mare. Les sphaignes, plantes caractéristiques des marais tourbières, continuent à se développer. Les racines se décomposent et forment de la tourbe tout en continuant à pousser. Un millimètre de tourbe environ se développe par année.



Autrefois, on surnommait la tourbe *le charbon du pauvre*. Car le charbon et le pétrole coûtaient cher et la tourbe pouvait les remplacer. Dans l'ancien temps, et pendant les guerres où l'importation du charbon est très difficile, on utilisait la tourbe comme chauffage et comme isolation. On l'a aussi beaucoup employée pour le jardinage, mais il existe aujourd'hui des produits de substitution. Vu

leur importance écologique - les tourbières hébergent une grande variété de faune et de flore typiques - marais et sites marécageux d'importance nationale sont maintenant protégés par la

Confédération depuis 1987. L'improductivité des tourbières a incité jadis de nombreux propriétaires fonciers à les assécher pour les rendre cultivables, au détriment de la faune et de la flore variée présente dans les tourbières.

Marais de Seedorf : dès le XIX^e siècle

Notre région a exploité des tourbières à diverses époques. Les premiers témoignages remontent à la fin du XIX^e siècle. Les communes de Corjolens, Prez et Noréaz, qui se partagent la plaine de Seedorf, possédaient le terrain favorable à l'exploitation de tourbières. Un grand nombre d'ouvriers y ont travaillé. La tourbe était destinée essentiellement à l'industrie. Au nombre des exploitants, on trouve d'abord la *Kronenunion* de Bâle, puis l'institution *Gazwerk und Wasserversorgung der Stadt Bern*, dont le droit d'exploiter a été valable jusqu'au 28 février 1930.

Philippe Monney, de Noréaz, appelé tourbier, était contremaître à la fin du XIX^e siècle déjà. Il logeait près du lac, dans une maison aujourd'hui disparue. Avant, pendant et après la guerre de 1914-1918, entre la Maison Rouge et Noréaz, des bâtiments étaient réservés à la tourbe et aux tourbiers. Près du bosquet de Seedorf, un hangar est l'un des derniers vestiges de l'époque des tourbières.

Durant la guerre de 1939-1945, dans la région des marais de Seedorf, c'est en Sensuy - à la Goillette - qu'a été exploitée une tourbière.

Les tourbières de Rosé

Notre concitoyen Armand Burgy est l'un des derniers habitants du village à avoir *travaillé à la tourbe* à Rosé, lorsqu'il était adolescent. Il a revu avec émotion les photos, propriété de Michel Page. Il a évoqué des souvenirs vieux de 60 ans. C'était en effet dans les années 1940 que les tourbières de Rosé ont été réouvertes, l'une près de la ciblerie et l'autre à proximité de l'étang de Rosé.

Armand Burgy rappelle les noms de Pierre Page d'Avry et de Pierre Bongard de Senèdes, principaux responsables de la production. Le terrain de la première tourbière était la propriété de la famille Page et celui de la seconde de Hermann Zahnd, boulanger, propriétaire de l'épicerie-boulangerie de Rosé et premier taximan de la région. Armand Burgy se rappelle les opérations successives



nécessitées par l'exploitation de la tourbe : creuser le sol ; malaxer la tourbe au moyen d'une malaxeuse qui se déplaçait ; couper la tourbe au sabre à sa sortie de la malaxeuse pour former des briques ; mettre ces briques sur des planches qui seront placées sur un wagonnet ; les wagonnets suivent des rails jusqu'au terrain de séchage où ils sont déchargés ; des ouvriers (hommes, femmes, adolescents) disposent ces briques en croisillons pour le séchage qui va durer plusieurs jours.

À Rosé, on extrayait 100 à 120 wagons annuellement. La tourbe était acheminée par le train dans diverses régions de Suisse. Salaires moyens des *tourbiers* : 1,80 fr. à 2 fr. de l'heure pour les ouvriers ; 80 ct. pour les adolescents. Dans les villages proches de Fribourg où étaient exploitées des tourbières, des étudiants du Collège ou de l'Université venaient *travailler à la tourbe* durant les vacances. Un pécule bienvenu ! Pendant la guerre, il s'est agi de lutter contre la tendance trop marquée chez les jeunes de succomber à l'attrait du salaire immédiat versé par certaines entreprises et par les tourbières en particulier, au lieu de faire des études ou un apprentissage. Le Conseil d'État, s'inquiétant de cette situation, a créé en date du 21 juillet 1942 un Office cantonal d'orientation professionnelle.

Durant la dernière guerre, les tourbières de Rosé ont été, paraît-il, totalement exploitées. Une page de l'histoire du village qui est probablement tournée définitivement.

Lieux-dits d'Avry-sur-Matran

La graphie des lieux-dits est celle figurant sur le *Plan d'ensemble d'Avry-sur-Matran, Mensuration cadastrale suisse, commissariat général, Fribourg*, carte éditée en 1938.

1. Agges (Ès¹) : endroit planté de haies vives ; en patois, haie se dit *adze*.
2. Avry : extrait de la thèse de Jean Stadelmann : on trouve la localité mentionnée sous le nom *Aprilis, Auril, Auriel, Auri et Avrye*. Ce sont les produits réguliers d'un nom primitif en *acus*. De *Auri* on a rapproché le nom du mois *avril* et, séduit par la ressemblance des deux vocables, on a écrit notre nom de lieu *Auril, Abril* et on l'a latinisé *Aprilis*. La forme primitive de *Avry* paraît être *Apriacus*. Le gentilice² *Aprius* se rencontre fréquemment dans les inscriptions latines et même dans les inscriptions grecques.
3. Banquet (Au) : c'est un hapax³. Peut-être s'agit-il de la transformation d'un mot patois, comme à Vuisternens-en-Ogoz où on trouve le lieu-dit *L'Opéra*, qui est vraisemblablement la transformation du mot patois *lou pèrê*, le poirier ?
4. Biolles (Ès) : lieu planté de bouleaux ; bouleau, en patois, se dit *byola*.
5. Blanchet (Au) : peut-être sobriquet dérivé de blanc ; ou en rapport avec quelque chose de blanc (terre, végétal...).
6. Bodevin (Au) : du nom de famille *Bodevin*, d'origine germanique.
7. Bois des Ruz : ruz vient d'un mot latin signifiant ruisseau.
8. Bois des Tailles : bois, taillis, bois taillé régulièrement pour en exploiter les repousses ; pour Bossard, *Tailles* signifie *une coupe importante en forêt*, qui devient une clairière. L'expression en ancien français *bois de taille* signifie bois de coupe.
9. Caudra (À la) : endroit planté de coudriers ; les coudriers sont des noisetiers ; en patois de notre région, noisetier se dit *kâdra*. (Le â patois se prononce comme le o de sort, mort ; cf. *Dictionnaire du patois gruérien et des alentours*, 1992, p. 27).
10. Champ Clos (Au) : Clos signifie fermé, réservé au propriétaire ou à quelques personnes. *Explication historique* : Le libre parcours concernait le bétail qui pouvait jadis circuler et brouter partout, une fois les foin ou la moisson coupés, jusqu'aux labours d'automne. Les droits du tenancier sont alors en sommeil et les terres du village deviennent *vaines*, ouvertes à tous ; le second *surpoil*, ou regain, appartient à la communauté. À moins que le champ soit *clos*, fermé,

- réservé. Le libre-parcours est une espèce de communisme agraire qui a pris fin après 1809. À Prez, le mot *Clous* - dans les lieux-dits le Champ des Clous, le Praz des Clous - a le sens de *Clos*.
11. Chasse (En la) : territoire utilisé lors de la chasse.
 12. Chavagny (Au) : Chavagny, ancienne localité disparue mentionnée par Stadelmann ; le professeur Ernst Tremp, auteur d'une thèse intitulée *Liber Donationum Altaeripae* (recueil des donations faites à l'abbaye d'Hauterive) écrit au sujet de Chavagny : (...) Les débuts de cette petite agglomération sont assez bien visibles à travers le *Liber donationum Altaeripae*. Le toponyme vient du gaulois *capanna*. Cela signifie qu'il y avait, lors de la première mention, déjà des cabanes, donc une certaine exploitation agricole.
 13. Cheneveyres (Ès) : lieu où l'on cultivait du chanvre ; dérivé de *chenève*, ancienne forme du mot *chanvre*.
 14. Chéseau (En) : du latin *casale* : limites de la ferme, de la propriété ; le sens le plus courant est *terrain sur lequel est construit un bâtiment, ou place d'une maison démolie*.
 15. Colliau (Au) : endroit où l'eau filtre ; dérivé de *couler*.
 16. Courtaney : on trouve parfois l'explication *pourrait provenir d'un Romain dont le gentilice² est Curtinius* ; selon M. Chevalley, la graphie *Courtaney* infirme cette explication ; Courtaney est un hapax³, de la famille de *cour*, endroit clos ; le mot latin à l'origine de cour est devenu, aux 6^e et 7^e siècles, synonyme de *villa*, domaine agricole.
 17. Couta (La) : la côte.
 18. Covy (Au) : endroit aux abords d'un chemin creux ; endroit creux par métaphore (image) du latin *cupa*, grand vase en bois ; le mot patois *kôvê*, prononcé à Avry kova, le récipient où se rangeait la molette (pierre à aiguiser) a la même origine de Covy ; le kova est creux.
 19. Cretta (En la) : monticule, endroit faisant une saillie plus ou moins marquée.
 20. Cuva (À la) : *Cuva* signifie *queue* en patois ; terrain de forme allongée, comme une queue.
 21. Derrey le Bou : derrière le bois.
 22. Échelles (Ès) : désigne un endroit en pente.
 23. Épeney (L') : Lieu où pousse des épineux, par exemple l'épine noire (prunellier) ou l'aubépine ; du latin *spina*, épine.
 24. Essert (À l') : endroit qui a été essarté, c'est-à-dire défriché.
 25. Ferme (En la) : sens évident.
 26. Fin du Tilleul (À la) : En ancien français *fin* signifie frontière, limite et, par extension, territoire ; Fin du Tilleul : territoire où il y avait un tilleul.
 27. Fontanettes (Ès) : dérivé du latin *fontana*, fontaine, source. Endroit riche en eau.
 28. Grand Clos (Au) : Voir ci-dessus l'explication de *Clos* donnée pour expliquer le lieu-dit *Champ-Clos*.
 29. Grandes Chintres (Ès) : terme patois : *tsintre*, bordure d'un terrain ou mauvais pré ; bout de terrain utilisé pour faire tourner les attelages.
 30. Grands Craux : Craux se dit d'un endroit creux.
 31. Marais dessus (Au) : sens évident.
 32. Mivis (Ès, ou plutôt *In Mivis*) : du latin *media via*, signifie la voie du milieu.
 33. Motta (La) : tertre, petite élévation.
 34. Murailles (Ès) : Des murs anciens ont-ils été découverts en cet endroit ? Étaient-ils les vestiges d'un ancien château ? Aucun document ne permet actuellement de l'affirmer.
 35. Otierdo (À l') : *tyerdzo*, en patois, a le sens de tertre, de monticule, de butte ; le O a une explication : en plusieurs endroits du canton de Fribourg existe un lieu-dit *Haut-Tierdoz* ; haut est devenu O.

36. Petits Craux : Cf. ci-dessus *Grands Craux*.
37. Petits Schiaux (Ès) : en relation avec le sureau ; en patois, sureau se dit *chyà*.
38. Planche aux Bœufs : une planche est un terrain plat ou de faible pente ; la Planche aux Bœufs est l'endroit où paissaient les bœufs.
39. Planchetta(z) (À la) : Diminutif de *planche*, très fréquent au sens d'espace de terrain, de pré, de terrain bien cultivé attenant à la ferme, de *carreaux* de jardin potager, appelés aussi planches ; on disait jadis : une planche de haricots.
40. Platy (Au) : terrain plat.
41. Poney : ce lieu-dit a été victime d'une erreur de transcription ; au répertoire du cadastre d'Avry se trouve le nom exact, *Poncey*, de *ponticellum*, petit pont.
42. Pra-Fert (En) : fert a subi une apocoque⁴ ; en réalité c'est *Pra-Ferme*, ferme ayant le sens de dur ; un pré dur.
43. Pra-longes (Ès) : le long pré.
44. Praly (À la) : origine latine, petit pré.
45. Prays (Au) : même origine que Praly (voir ci-dessus).
46. Pré de la Maison : sens évident ; pré situé près de la maison.
47. Pré du Château : propriété rattachée au château.
48. Revillaula (À la) : graphies et prononciations différentes selon les époques : Révillaoula, Revillaula, Riviala, Réviala. M. Chevalley pense qu'il s'agit d'une déformation du toponyme *revenaulaz*, signifiant ravines.
49. Riombochon : forêt arrondie, *Rond-bois* ou *Rond-bosquet*.
50. Roches (Ès) : indique la présence de roches.
51. Rosé (En) : Plaine marécageuse ; du collectif *rosetum*, signifiant *lieu planté de roseaux*.
52. Scheiry (Sur) : même origine que le nom du village *Cheiry* ; du gentilice² *Carius*
53. Sonna (À la) : origine mystérieuse ; pourrait dériver selon Aebischer de *Sumina*, comme le fleuve français *La Somme*.
54. Tailles (Ès) : voir Bois des Tailles.
55. Trois Poses (Ès) : champ ou pré comptant trois poses.
56. Verdilloud (En) : en moyen français⁵, *verdillon* dignifie couche de bois vert.
57. Villard (En) : Bossard donne comme signification *groupe de maisons* : ce qui n'est pas le cas pour le lieu-dit d'Avry *En Villard* ; Aebischer rapproche *En Villard* du latin *villaris* signifiant *qui appartient au domaine*.

Notes :

¹ Ès signifie en les, aux

² Gentilice : nom de famille romain

³ Hapax : nom qui n'apparaît qu'à un seul endroit

⁴ Apocoque : chute d'une syllabe : Sarko pour Sarkosy (!) ; dans le cas qui nous occupe, fert pour ferme.

⁵ Moyen français : français du 15^e siècle

Sources :

- Jean Stadelmann : *Études de toponymie romande. Pays fribourgeois et districts vaudois d'Avenches et de Payerne*. Fribourg, Archives de la société d'histoire du canton de Fribourg, vol. VII, 1902.
- Bossard Maurice et al., *Nos lieux-dits, toponymie romande*, Payot, Lausanne, 1990

- Aebischer Paul, *Les noms de lieux du canton de Fribourg*, Impr. Fragnière, Fribourg, 1976 Paul Aebischer est un philologue fribourgeois de renom international. Il est né en 1897 à Hauterive où son père était professeur et il est décédé à Florence en 1977. Il fut professeur aux Universités de Fribourg et de Lausanne. En 1929, le philologue Paul Aebischer a interrogé à Avry M. Ernest Gumy, âgé de 50 ans, sur la prononciation patoise des lieux-dits du village. Cette prononciation qu'a transcrite Paul Aebischer est conservée à Neuchâtel, au Glossaire des patois de la Suisse romande. Elle aide à reconsidérer la prononciation actuelle et à déterminer l'étymologie. Il s'est rendu à Corjolens en 1929, où il a interrogé Maurice Dorand, né en 1870, sur la prononciation patoise des lieux-dits du village.
- Glossaire des patois de la Suisse romande, entretien avec M. Hervé Chevalley, rédacteur
- Maillard Armand, *Avry-sur-Matran et son passé*, Éditions « 1754 », 1995
- DHBS (dictionnaire historique et biographique de la Suisse) tome 1, 1921, famille d'Affry

Les lieux-dits de Corjolens

Corjolens fait partie d'Avry depuis 2001

1. Brigo : Brigo signifie boue.
2. Cenoisières (Ès) : en patois, prononciation *tsenojyèr* ; hypothèse : viendrait du nom de famille Chenaux, *tseno* en patois ; sur la carte de 1908, le lieu-dit apparaît trois fois, deux fois comme prairie et une fois comme forêt. Sur la carte de 1938, il n'apparaît plus qu'une fois.
3. Champ Montet : Montet peut indiquer un monticule, ou se rapporter à un nom de famille.
4. Champ Thomas : du nom Thomas ; champ qui appartenait à un dénommé Thomas.
5. Chanavarou : Le nom a été déformé. Au XVIII^e siècle, le champ s'appelait *Plan de Chavaneroux* ; sens de chavane : cabane, petite habitation ; roux pourrait évoquer un nom de famille ; la cabane à Roux ? Une hypothèse défendable...
6. Chaneyes (Ès) (Ès : en les, aux) : lieu qui est ou qui a été planté de chênes.
7. Chenevière : lieu où était cultivé du chanvre, utilisé pour la confection de tissus.
8. Corjolens : *Cor* vient de l'ancien français *cort*, *cour*, ferme, exploitation agricole, et *jolens* de l'anthroponyme (nom de personne) *Jolinus*, fréquent au moyen âge en Suisse romande.
9. Dessous Favaules : Favaules signifie lieu où poussent les fèves (fâva en patois).
10. Esserpa (L') : lieu défriché ; le verbe patois *esserpâ* (*le â se prononce comme dans le mot français mort*) signifie défricher ; *essert* a le même sens.
11. Favaules : voir Dessous Favaules ci-dessus.
12. Fin Dessous, Fin Dessus, la Grande Fin, la Petite Fin : Fin signifie territoire, étendue de terre arable ; le mot désigne souvent un terrain proche d'une limite communale.
13. Fontanneta : diminutif de *fontaine* qui, à l'origine, signifiait source.
14. Grand Marais : sens évident ; des endroits ayant été marécageux sont aujourd'hui drainés.
15. Gros Pra : gros pré.
16. Lecca (La) : ruisseau de La Lecca. En patois, *leka* signifie piste sur la neige ; *chè lekâ*, c'est se glisser, patiner ; on s'adonnait à la glisse dans le vallon de La Lecca...
17. Maraichon : lieu marécageux, marécage.
18. Marais aux Bœufs : sens évident.
19. Perchu (Au) : C'est un apax (mot qui apparaît de façon isolée) ; sans explication...

20. Planchette : petit terrain plat ou de faible pente ; le mot *planche* était utilisé autrefois pour désigner un *carreau* de jardin.
21. Pra d'Amont : pré d'en haut.
22. Pra du Borny : À l'origine, *Borny* désigne en patois une canalisation ; terme en rapport avec l'eau.
23. Pra Magnin : pré dont le propriétaire s'appelait Magnin.
24. Pra Perches : Perches n'a rien à voir avec la mesure de surface, la perche, qui mesurait 9 m². Explications de Henry Suter (internet) : du latin *pertica* : *surgeon, rejeton*, terrain entier affecté à une culture par une ou plusieurs familles ; ou parc à bestiaux, du prélatin *parra* : *perche*.
25. Pra Vionnet : Vionnet signifie à l'origine petit sentier ; le pré peut avoir appartenu à un dénommé Vionnet.
26. Praly (La) : petit pré ; praly est un dérivé de *pratellum*, petit pré, prairie.
27. Pré de Guerre : Le rendement de ce pré était employé pour payer l'impôt de guerre encaissé annuellement par l'État jusqu'en 1798. L'argent de guerre (Reisgeld, Kriegsgel) permettait de couvrir les dépenses militaires, y compris l'achat et l'entretien des armes, le matériel de campement, l'acquisition de munitions, la solde des militaires, etc.
28. Pré du Château : pré qui se trouvait non loin du château de Corjolens, démoli au milieu du XIX^e siècle.
29. Pré Neuf : endroit nouvellement défriché, mis en culture ou en pâture.
30. Ruisseau de Pra Perches : voir perches ci-dessus.
31. Ruisseau du Moulin : ruisseau qui actionnait le moulin de la Maison Rouge.
32. Ruz (Es), Marais des Ruz : ruz signifie ruisseau(x).
33. Souvy : Vy signifie route ; Souvy : sous la route. La route de Souvy reliant Onnens à Rosé a été construite en 1882. Jusqu'alors, pour se rendre à Rosé, les gens d'Onnens empruntaient le sentier reliant la Fin d'Avaud (Onnens) à Rosé, soit les fermes en dessus de la zone industrielle actuelle. Souvy signifie *sous cette ancienne route*. La route actuelle de Souvy est située, dès avant la croix de la mission, sur Corjolens.

Sources :

Cf. les sources indiquées à la suite des lieux-dits d'Avry.

Le dernier chapelain d'Avry, l'abbé Dupraz

Les chapelains d'Avry n'ont pas été nombreux. Les archives nous livrent trois noms : Achille Schneuwly de 1914 à 1915, Pierre Jonneret de 1916 à 1921, Emmanuel-Stanislas Dupraz, de 1925 à 1927. Après l'abbé Dupraz, les Rédemptoristes du pensionnat de Bertigny, aujourd'hui démoli, ont assuré les cultes dominicaux, puis ceux du collège de Matran dès 1955.

Biographie de l'abbé Dupraz

- 17 avril 1884, naissance au Grand-Lancy (Genève)
- Jeunesse à Bottens, son village d'origine. Études à Saint-Maurice, Einsiedeln, puis Grand Séminaire à Fribourg
- 25 juillet 1907, ordination sacerdotale
- 1907, vicaire à Notre-Dame à Lausanne
- 1909, vicaire à Échallens ; le curé est son oncle, Mgr Emmanuel-Émile Dupraz
- 1912, recteur à Ouchy ; puis premier curé d'Ouchy à la fondation de la paroisse en 1916

- 1925-1927, chapelain d'Avry-sur-Matran
- 1927-1937, curé de Corserey
- 1937-1962, curé de Poliez-Pittet (chanoine honoraire dès 1950 et curé-doyen dès 1956)
- 3 novembre 1962, décès à Poliez-Pittet

Une activité intellectuelle intense

L'abbé Dupraz exerce, parallèlement à son ministère, des activités autres que celles de certains de ses confrères, limitées à la gérance de la Raiffeisen ou à l'apiculture. À sa prédilection pour la musique, il faut ajouter sa passion de l'histoire et des traditions romandes. Les revues d'histoire des cantons romands ont bénéficié de sa collaboration. Il confie aussi fréquemment des



articles à la *Semaine catholique*, dont il est membre du comité directeur durant 40 ans. Cofondateur de *L'Écho Illustré* - le premier numéro paraît à Genève le samedi 18 janvier 1930 - il fait aussi bénéficier de ses connaissances *La Liberté* et le *Courrier de Genève*.

Emmanuel-Stanislas Dupraz est aussi connu pour son livre de 312 pages intitulé *La Cathédrale de Lausanne*, Éditions Notre-Dame, 1958. Cette étude fouillée est dédiée à une amie fort distinguée de l'ancien chapelain d'Avry : Sa Majesté la reine Marie-José de Savoie. L'auteur précise : « en souvenir de son amabilité au château de Merlinge et au presbytère de Poliez-Pittet. » Sans doute l'abbé

Dupraz a-t-il connu la reine au temps où il exerçait son ministère à Ouchy, une paroisse fréquentée à l'époque par des têtes couronnées... et autres VIP.

Ami de l'abbé Joseph Bovet

L'abbé Dupraz a bien connu l'abbé Bovet avec lequel il a entretenu des relations amicales et musicales très suivies durant de nombreuses années. Il a fait sa connaissance à son entrée au Séminaire de Fribourg, en 1903. Le séminariste Joseph Bovet se trouvait alors en troisième année. Dans un article qu'il a publié dans *La Liberté* le 3 mars 1951, peu de temps après le décès de l'abbé Bovet survenu le 10 février 1951, E.-S. Dupraz - c'est ainsi qu'il signait - retrace notamment le combat épique mené par Bovet pour améliorer le plain-chant. Il décrit ainsi la façon qu'avaient nos chantres de massacrer le chant d'église au tournant des XIX^e et XX^e siècles : « L'édition de Lambillotte était utilisée aux lutrins de nos églises. Groupés devant d'authentiques lutrins chargés de leurs gros in-folio, nos chantres martelaient et criaient à qui mieux mieux les notes longues (carrées) et les brèves (losangées), se succédant sans groupement rythmique, du Père Lambillotte. » Dans cet article, l'abbé Dupraz rappelle aussi le premier camouflet dont a été victime l'abbé Bovet dans sa tentative d'améliorer l'interprétation du plain-chant. Un dimanche, aux Vêpres dans sa paroisse de Sâles, il a eu l'audace de chanter autrement que les vieux routiniers de la tribune. Il s'est fait gifler en sortant de l'église. Premier affront ! Bovet en a connu bien d'autres, tant il est difficile d'être novateur dans un canton engoncé dans la tradition et l'immobilisme.

À Avry, à Corserey et à Poliez-Pittet

Quelle est l'influence de l'abbé Dupraz à Avry, puis à Corserey, entre 1925 et 1937 ? Dans le domaine musical, il se préoccupe beaucoup du chant, de son répertoire et de son interprétation, tant à l'école qu'à l'église. À son décès en 1962, une annonce mortuaire publiée dans *La Liberté* par les autorités paroissiales de Matran relève que l'ancien chapelain d'Avry a dirigé la chorale paroissiale. Curé de Corserey, il exerce la fonction de directeur musical du décanat, preuve que ses talents musicaux sont connus et appréciés.

Parallèlement à son ministère à Avry et à Corserey, l'abbé Dupraz poursuit des études à l'Université. Il se livre à des recherches historiques et musicales. Les archives de l'évêché relèvent en outre l'intense pratique religieuse éveillée à Avry par l'abbé Dupraz, grâce notamment aux multiples cérémonies qui ont lieu à la chapelle ! On compte 15 à 20 communions quotidiennes, et jusqu'à 35 les mercredis et vendredis. Dans une lettre à l'évêché, l'abbé Dupraz signale le nombre de 9000 communions en 1926. Il décrit Avry comme un village très pauvre et il fait remarquer que Matran souffre de la boisson... En 1927, l'abbé Dupraz est à la veille d'une nomination à l'École normale d'Hauterive. L'abbé Eugène Dévaud, directeur, souhaite en effet que le chapelain d'Avry devienne aumônier et professeur à Hauterive. Mgr Besson en décide autrement. Il lui confie la petite paroisse de Corserey. Celle-ci lui offre la possibilité de poursuivre ses recherches et ses nombreuses collaborations journalistiques.



L'abbé Dupraz, devenu chanoine, puis doyen du décanat d'Échallens, poursuit sa longue carrière ecclésiastique à Poliez-Pittet. Un long chapitre serait nécessaire pour décrire son activité d'un quart de siècle dans ce district d'Échallens. Il y est non seulement un curé-doyen craint et respecté, mais l'historien incontesté de cet îlot catholique en pays protestant.

Néanmoins, pour compléter le tableau, on ne saurait faire abstraction d'une attitude inflexible des curés de l'époque - et même au-delà chez certains rigoristes - au sujet de la pratique religieuse. Un témoignage recueilli dans le canton de Vaud évoque la rigueur toute ultramontaine du chanoine Dupraz vouant aux gémonies « ceux qui n'allaient pas à la messe ».

Sources :

- articles nécrologiques dans *La Liberté* et *La Semaine catholique*
- archives de l'État et de l'évêché
- article cité dans le texte
- témoignages oraux

Jean Humbert (1911-2003)

Jean Humbert est né à Rosé le 25 juin 1911. Fils d'Henri Humbert, buraliste postal, il est le petit-fils d'Émilien Humbert, premier chef de gare de Rosé dès 1880. Après son école primaire à Avry et ses études au Collège Saint-Michel, il fréquente l'Université de Fribourg. Auteur d'une thèse remarquable évoquée ci-après, il obtient le titre de docteur. Dans l'ouvrage intitulé *Post-scriptum*, Éditions Panorama 1992, Jean Humbert écrit sur son parcours dans l'enseignement :



« ... j'enseignai durant plus de 40 ans aux élèves non francophones. À l'Institut Stavia, à Estavayer-le-Lac où je fis mes premières armes et qui orienta mon cheminement ; à l'École Bénédict de Fribourg dont je fus le directeur-fondateur ; au Collège cantonal Saint-Michel, section littéraire et section commerciale ; et finalement - last but not least - brochant sur le tout, à l'Institut pratique de français à l'Université en qualité de lecteur. » Son activité professorale était dominée par une règle d'or : aimer ses élèves. Il écrit : « Tout maître devrait avoir le don de séduire. Tout pédagogue - quelque discipline qu'il enseignât - devrait être un éveilleur. Et tenter de rendre aimables et attrayantes toutes les matières. » Citant Proust, il estime primordial d'échapper à « l'influence

anesthésiante de l'habitude ». Avoir le souci de se renouveler...

Le linguiste

Parallèlement à son activité professorale, Jean Humbert est devenu un éminent linguiste, passionné par l'histoire de la langue, par l'étymologie, le style, la grammaire. Après une remarquable thèse de doctorat sur *Louis Bornet et le patois de la Gruyère* (1941), qui fait encore autorité aujourd'hui, Jean Humbert a publié plus de trente livres et brochures. Il a reçu le Prix Vaugelas et le Prix Claude Blancpain. Il a été nommé Chevalier des Palmes académiques pour les services rendus à la culture française. Il mérite sa réputation de linguiste hors pair, de « *peseur de mots puisés dans le grand océan de la langue française* ».

En 1987, à l'occasion de la cérémonie de remise du prix Claude Blancpain à Jean Humbert, Casimir Reynaud, professeur au Collège St-Michel, a prononcé un discours remarqué. Un court extrait : *Assurément, Jean Humbert a défendu la langue française avec toute la ferveur et l'intelligence que nous lui connaissons toutes et tous, contre le galimatias, le baragoin, le petit-nègre, le jargon et le charabia, assurément, Jean Humbert a été un sensible et avisé illustrateur de la langue et de la littérature françaises, en se référant sans trêve à « l'impérieuse autorité des grands écrivains », parce qu'il a voulu maintenir intelligemment la tradition, prolonger le passé prestigieux, exploiter un patrimoine inaliénable.*

Principales œuvres de Jean Humbert :

- Louis Bornet (1818-1880) et le patois de la Gruyère, Éditions du Comté, Bulle, 1943 (Thèse de doctorat).
- Le français, source de joie et de beauté, Éd. du Chandelier, Bienne, 2e édition, 1947.
- La Poésie au pays de Gruyère, ibid., 1947.
- L'Orthographe par les textes, Éd. Jean Marguerat, Lausanne, 1949.
- Le français idiomatique, Éd. H. Messeiller, Neuchâtel, 1954.
- Le français au pays de Fribourg, Éd. de la Baconnière, Neuchâtel, 1955.
- À la Recherche du mot perdu, É. Suzerenne, Genève, 1955.
- Cours d'Orthographe, É. Jean Marguerat, Lausanne, 3e édition, 1958

Aux Éditions Pro Schola, Lausanne

- Guerre aux germanismes, 1951.
- Lexicologie vivante : 3 opuscules, 1951-1953.
- L'Orthographe en zigzag : 2 opuscules, 1956-1957.
- À la Recherche du verbe propre, 1957.
- Participons, 1957.
- Traduire sans trahir, 1964.
- Getreu und richtig übersetzen, 1964.

Aux Éditions du Panorama, Bienne

- Au Service de notre langue, 1954.
- Les Gaîtés du français, 3e édition (7e mille), 1955.
- Cultivons notre langue, 1955.
- Le français vivant, 2 tomes, 1955.
- Améliorez votre français, 1957.
- L'Interprète, 1959.
- Le français en éventail, 1961.
- Vous avez la parole, 1963.

Aux Éditions de la Rose, Estavayer-le-Lac

- En Vrac, 1951.
- Enrichissez votre vocabulaire, 1954.
- Problèmes et écueils orthographiques, 1954.

Aux Éditions Canisiennes, Fribourg

- Lisez et racontez, 1958.
- En marge des dictionnaires, 1958.
- Le verbe par les textes, 1958.
- Dites-nous quelque chose, 1958.

Aux Éditions universitaires, Fribourg

- Des mots à la phrase, 1965.

Jean Monney pédagogue

Pédagogue. C'est le vocable qui sied le mieux à Jean Monney. Il a passé sa vie à aimer les enfants et les jeunes, soucieux de leur avenir et de leur bonheur, toujours prêt à les aider.

Né le 4 janvier 1916, il est entré dans sa centième année à la Résidence *Les Martinets* à Villars-sur-Glâne, où il a été fêté le 12 janvier 2015. La conseillère d'État Anne-Claude Demierre et le Syndic de Fribourg Pierre-Alain Clément représentaient les autorités. Hélas, Jean Monney mourait le mois suivant. Ses obsèques ont eu lieu à l'église St-Pierre de Fribourg le 20 février.

Jean Monney avait trois ans lorsque ses parents ont déménagé de Lovens à Rosé, à La Grangette, maison habitée aujourd'hui par la famille de Meinrad Bourqui. Son papa était facteur. Jean Monney connaît tous les coins et recoins de la commune d'Avry et de ses environs. Il *faisait la tournée de facteur* à Corjolens, Seedorf, Piamont, Courtaney...

Souvenirs

Son grand-père maternel, Émilien Humbert, fut dès 1880 le premier chef de gare de Rosé. (Jean Monney est le cousin germain de Jean Humbert). La gare avait été construite 18 ans après l'inauguration de la voie de chemin de fer Fribourg-Lausanne. Émilien Humbert était en plus buraliste postal et gérant de la Société d'agriculture. Jean Monney se souvient de la diligence postale tirée par des chevaux, qui reliait Rosé à Sèdeilles. Parmi les souvenirs des années 20, il évoque aussi la briqueterie de Rosé avec sa grande cheminée et ses fours, la vie simple de l'époque, la précarité des finances communales. Son regard s'illumine à l'évocation de sa tante Lucie, maîtresse d'*ouvrage* comme on a appelé longtemps l'institutrice chargée d'enseigner les travaux à l'aiguille. Lucie collaborait également à la poste. Sans enfants, Lucie était la confidente et l'amie de tous ses neveux et nièces. Lorsque l'instituteur Henri Ballif demandait à ses élèves une rédaction *libre*, Jean racontait une histoire lue dans l'un des petits livres prêtés par tante Lucie.

Henri Ballif n'a pas été étranger à la vocation pédagogique de Jean Monney. Celui qui fut le régent d'Avry de 1915 à 1930 sortait des sentiers battus. Il initiait ses élèves à l'arboriculture, avait le souci d'une école vivante, pratiquait déjà le texte libre comme on l'a vu ci-dessus. Au début de l'après-midi, il tirait un mot nouveau de *La Liberté*, l'écrivait au tableau noir, et demandait à ses élèves de le réutiliser durant la semaine. La baguette restait le symbole de la toute-puissance magistrale. Jean Monney se souvient que M. Ballif la fixait dans sa botte d'officier, mais il en faisait un usage modéré. Il se rappelle aussi le fameux loto des enfants, qui avait lieu dans la salle de classe pleine à craquer. Les élèves fournissaient eux-mêmes les lots. Jean apportait un lapin de son élevage. Le régent Ballif organisait de mémorables promenades. L'une a duré deux jours, dans le val de Travers célèbre pour ses mines d'asphalte. Ajoutée plus tard à ses propres souvenirs, l'influence des pédagogues Robert Dottrens, Samuel Roller, Célestin Freinet - pour ne citer qu'eux - a confirmé Jean Monney dans sa conception d'une école proche de la vie et des besoins des enfants.

La carrière de Jean Monney

Après son école primaire à Avry, Jean Monney a fréquenté durant 5 ans le collège de Saint-Maurice. L'un de ses camarades de classe n'était autre que le poète et écrivain Maurice Chappaz. Après un passage au collège St-Michel, il a été admis à l'École normale d'Hauterive, directement en deuxième année. À sa sortie, en 1937, il a dû s'expatrier, comme plusieurs de ses jeunes collègues, les postes d'instituteur étant des plus rares. Il s'en est allé à Angoulême, au collège St-Paul, qu'avait quitté peu auparavant l'élève François Mitterrand. De 1938 à 1940, de retour au pays, se sont succédé des remplacements - entrecoupés par une période de préceptorat - en divers endroits de Suisse romande... et dans son village d'Avry-sur-Matran. Jean Monney a tenu la classe au premier étage de l'ancienne forge d'Avry. Durant tous ces mois passés dans son village, il a suivi assidûment à l'Université les cours de psychologie, de pédagogie, d'allemand, d'histoire. Il a entretenu des relations privilégiées et suivies avec Mgr Eugène Dévaud, professeur de pédagogie et pédagogue renommé.



Première nomination à Mannens, en 1940, où il a succédé à Jules Barbey, le futur Père Stanislas Barbey, moine à Hauterive. En 1947, Jean Monney est parti pour 4 ans en Gruyère, à Vaulruz. Classe très chargée, curé pénible, période d'école fort longue et ininterrompue, à la mode gruérienne de l'époque, du 15 septembre au 15 juin. En 1951, c'est l'arrivée à Fribourg. Il a enseigné durant dix ans à l'école de la Vignettaz.

La conscience professionnelle de Jean Monney, ses qualités pédagogiques et sa chaleur humaine ont été remarquées. Dès 1959, il a été chargé de l'enseignement de la méthodologie à l'École normale. De 1961 à 1970, il a assumé en plus la fonction de *régent des régents* de Fribourg. Il a aimé cette activité d'inspecteur des écoles, riche de contacts avec les enfants, les maîtres, les autorités et les parents. Dès 1970, l'École normale l'a occupé à plein temps.

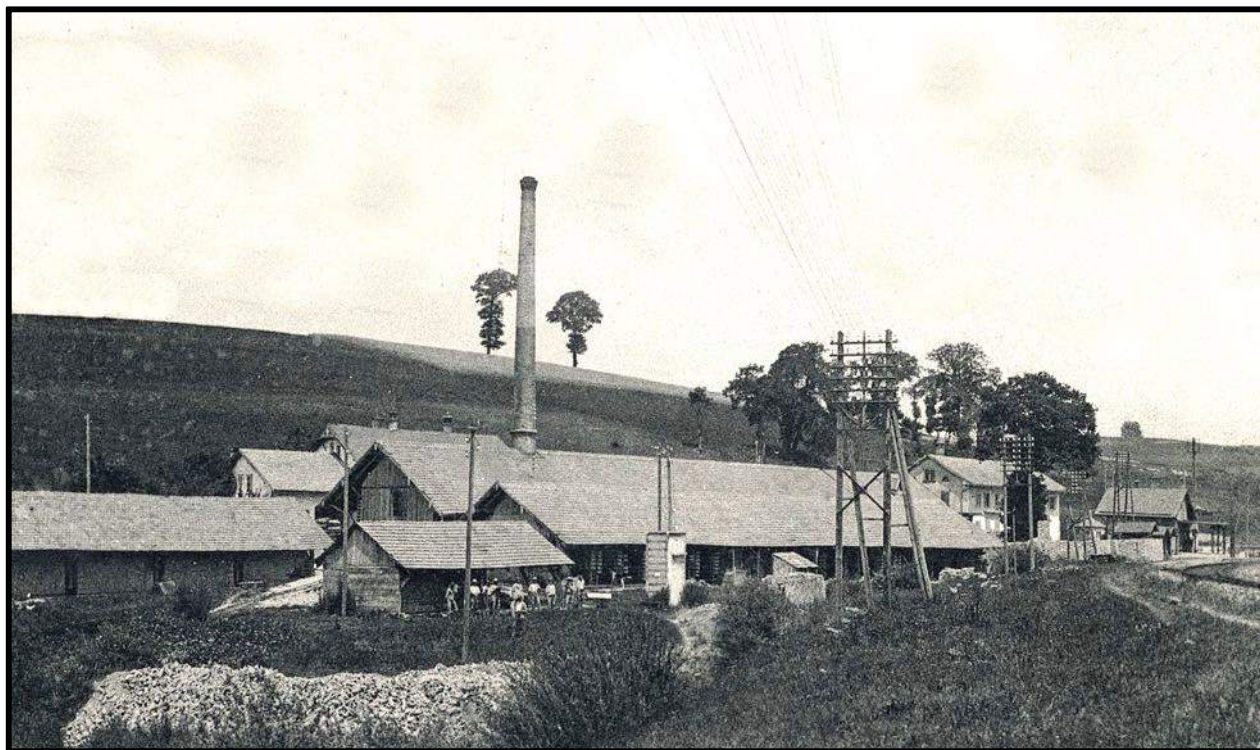
Diverses commissions cantonales et romandes ont bénéficié des connaissances et de l'expérience de Jean Monney. Il est l'un des principaux auteurs du *Guide et plan d'études des écoles primaires* paru en 1967. Dans les années suivantes, il a participé à la longue gestation de l'École romande, en qualité de membre de la commission faîtière qui supervisait les travaux des nombreuses sous-commissions. Il a joué un rôle de premier plan dans l'élaboration d'une nouvelle méthodologie pour l'apprentissage de la lecture. Il a entretenu des contacts suivis, professionnels et amicaux, avec le chanoine Léon Barbey, un autre pédagogue fribourgeois réputé, qui fut professeur aux Facultés catholiques de Lyon, professeur et directeur de l'École normale de Fribourg, professeur de pédagogie à l'Université.

Le bon maître

Si on demande à Jean Monney quelles sont les qualités d'un bon maître d'école, il réfléchit. Et, posément, il vous répond que « c'est celui - ou celle - qui se soucie de tous les enfants, de ce qu'ils

vont devenir, avec une prédilection pour les plus démunis. Il ne s'agit pas seulement de les armer de savoirs. Il s'agit pour le maître d'être un éveilleur, qui rend les enfants curieux et leur donne le goût d'aller plus loin. » Et Jean Monney de citer deux noms. « Deux collègues : Oscar Moret, le maître ordonné, précis, qui exigeait des travaux soignés, tout en étant l'homme ouvert et l'excellent musicien que l'on sait. Et François Hemmer, l'instituteur qui savait dépasser les programmes, rendre curieux, ouvrir les enfants à la vie et aux arts. »

Jean Monney a continué à s'intéresser aux plus démunis. Il a été longtemps fidèle à la fonction de président et de caissier de la Conférence de Saint Vincent de Paul à la paroisse de St-Jean, en vieille ville. Il a toujours suivi de près, de très près, ce qui se passe à tous les niveaux scolaires, de l'école enfantine à l'Université, apportant à ses petits-enfants - et à d'autres - un précieux soutien.



*Au temps de la jeunesse de Jean Monney : la briqueterie, l'auberge,
l'ancienne gare qui fut démolie au début des années 1940*

Mgr Justin Gumy évêque des Seychelles

Louis Gumy est né à Avry, son village d'origine, le 12 novembre 1869. Dans une famille que les épreuves n'ont pas épargnée ! Les parents du futur évêque ont quitté Avry pour habiter Prez-vers-Noréaz. Le père, Christophe Gumy, a eu le malheur de perdre un bras dans un accident. Il abandonne alors sa famille et s'en va au couvent de La Valsainte en qualité de commissionnaire. Son épouse Élisabeth, née Clément, prend alors domicile à Fribourg. Des neuf enfants nés dans la famille Gumy, cinq meurent en bas âge.

Les études

Le destin de Louis Gumy est tout différent de celui de ses congénères. À cette époque - qui s'est prolongée durant plusieurs décennies au XX^e siècle - même les plus doués de nos écoles



villageoises ne peuvent accéder aux études, sauf s'ils ont *la vocation*. C'est le cas pour Louis Gumy qui peut fréquenter le scolasticat des capucins à Saint-Maurice, où il manifeste d'emblée de remarquables dispositions pour l'étude, la peinture et la musique. À l'âge de dix-huit ans déjà, il entre au noviciat à Lucerne où il devient Frère Justin. Ses études terminées, il ne peut être ordonné prêtre en même temps que ses condisciples, en raison de son trop jeune âge. Grâce à une dispense, il n'attendra qu'une année. Il est prêtre à vingt-trois ans, en 1892. En 1893, il exerce son ministère au couvent des capucins du Landeron, puis il vient à Bulle, avant de rejoindre le couvent de Fribourg où il enseigne la théologie durant sept ans. Parallèlement à cet enseignement, il poursuit ses études à l'Université et rédige un ouvrage sur le Bienheureux Père Apollinaire Morel, né à Seedorf, tout

près de son village d'origine. Il effectue aussi ses premiers travaux sur les documents relatifs à l'abbaye d'Hauterive au Moyen Âge.

Missionnaire

En 1903, une page importante se tourne. Le Père Justin devient missionnaire. Le 25 décembre, il embarque à Marseille à destination des îles Seychelles où il arrive le 29 janvier 1904. Plus d'un mois de voyage ! À côté de son ministère à la cathédrale de Port-Victoria, il enseigne au collège Saint-Louis qu'il réorganise et où il fonde et dirige une fanfare. Celle-ci conquerra un grand renom dans l'île. Au nombre de ses diverses réalisations dans le domaine des constructions et rénovations, on peut citer l'édification d'une église dans la paroisse de Cascade.

Retour en Suisse, musique et histoire

De 1913 à 1920, il est de retour en Suisse. C'est l'époque de la Grande Guerre. Parallèlement à son ministère, il enseigne l'anglais et la géographie au collège St-Michel, où il remplace des professeurs mobilisés. Des élèves ont témoigné des digressions auxquelles ils amenaient le Père Justin grâce à leur ruse. Il suffisait d'apporter en classe n'importe quel instrument de musique : bonjour les commentaires et adieu la géographie ! Remarquable érudit, le Père Justin poursuit sa traduction du *Regeste d'Hauterive* qui sera publié à Fribourg en 1923. Une vraie somme qui contient les analyses exactes et le plus souvent fort détaillées de 2258 chartes ou notices concernant l'abbaye d'Hauterive de 1139 à 1449.

Il regagne l'Afrique où il devient évêque

Après ces années passées dans l'enseignement et la recherche, le Père Justin retourne aux Seychelles en 1920. Le 10 mars 1921, le pape Benoît XV le choisit comme évêque de Port Victoria. Il est consacré par le cardinal von Rossum le 18 septembre 1921, à Ingenbohl, en présence des

autorités d'Avry, de Prez et de Noréaz. Évêque, il visite ses treize paroisses et y multiplie les améliorations tant matérielles que spirituelles dans les écoles et les églises.

Lorsque son activité épiscopale devient trop lourde, il est secondé par un coadjuteur, M^{gr} Ernest Joye, de Montagny-la-Ville. En 1934, l'état de santé de M^{gr} Gumy le contraint à démissionner. La fin de sa vie se passera au couvent de Fribourg. Tant que ses forces le lui ont permis, il a rendu service à ses confrères dans l'épiscopat, notamment pour des confirmations et des ordinations. La maladie l'a emporté le 27 août 1941. Il avait 72 ans.

Un citoyen hors du commun : Ernest Gumy

En 1956 est décédé un citoyen d'Avry dont les multiples activités au service de la communauté ont été exceptionnelles, tant par leur nombre que par leur qualité. Ce citoyen s'appelait Ernest Gumy. À la question « A-t-il encore de la parenté à Avry ? », on peut répondre par l'affirmative. Mmes Jacqueline Cuanillon et Chantal Mooser sont ses petites-filles.

À la suite de son décès survenu à l'âge de 76 ans, le 5 juin 1956, *La Liberté* lui a rendu un long hommage. Nous présentons ci-après quelques-unes des caractéristiques de cette vie au service de la communauté.

Ernest Gumy n'avait suivi que son école primaire dans une classe comptant plus de 70 élèves. Mais il savait écrire, s'exprimer et s'adapter aux multiples situations rencontrées dans la vie. Jeune encore, il devient conseiller communal dans son village d'Avry, fonction qu'il occupera durant plus de 50 ans, conjuguée avec celles de secrétaire communal, boursier, percepteur d'impôts, membre puis président de la Commission scolaire. En 1921, il ajoute à ces fonctions celle de conseiller paroissial, puis de président de paroisse. Dix ans plus tard, il est nommé député au Grand Conseil et le restera de longues années.

Voilà pour la commune, la paroisse et le canton. Reste la région où ses responsabilités sont variées, que ce soit dans l'Association du Moulin-Neuf, à la présidence de la Société d'agriculture de la rive gauche de la Sarine, en qualité de secrétaire du syndicat d'élevage appelé à l'époque de Nonan - où il obtiendra une médaille d'or, la plus haute distinction -, dans sa fonction de commissaire civil chargé de taxer les dégâts occasionnés par la troupe, enfin comme greffier, puis juge de paix du cercle de Prez-vers-Noréaz. *La Liberté* rappelle que « cet homme a contribué à mettre en ordre près de deux cents partages et successions. » Il a éclairci bien des situations en prodiguant ses conseils lors d'attributions de propriétés agricoles, d'évaluation de terres, de forêts, de bétail, d'avances d'hoiries...

Durant la guerre de 1914-1918, le sous-officier Ernest Gumy est devenu adjudant porte-drapeau de son bataillon. Fondateur de Société cantonale des chefs de section, il en a été le premier



président. Son fils Armand a suivi son exemple : il fut chef de section et président de la Société des artilleurs du district de la Sarine.

Aujourd'hui, tout est devenu administrativement beaucoup trop complexe pour qu'une seule personne puisse mener à bien parallèlement autant de tâches. La vie d'Ernest Gumy a été si pleine et si diversifiée qu'elle valait d'être évoquée.

Pierre Chenaux, de Corjolens

Pierre Chenaux a été une personnalité marquante de sa commune de Corjolens, rattachée à Avry en 2001. En témoignent ses mandats et leur durée : conseiller communal dans son village, 36 ans ; Syndic, 16 ans ; conseiller paroissial à Onnens, 12 ans ; président de la paroisse d'Onnens, 8 ans ; forestier communal, 50 ans ; agent AVS , 40 ans ; inspecteur du bétail, 25 ans...

Pierre Chenaux est né à Avry le 30 juillet 1916. Son papa, Étienne Chenaux, tout en s'occupant d'un petit train de campagne, a travaillé à Bois-Murat dès le début de la construction du château, en 1909. Le *patron* de cette magnifique propriété de 17 ha était un Français, le comte Abel Armand. En 1909, Étienne Chenaux a connu celui que l'on a appelé *le pape de la préhistoire*, l'abbé Henri Breuil, venu diriger des fouilles archéologiques à Bois-Murat. L'abbé Breuil est le premier préhistorien entré dans les célèbres grottes de Lascaux, au Périgord, en 1940.

L'enfance et ses contraintes

En 1920 déjà, la famille de Pierre Chenaux s'établit à Corjolens. Évoquant des souvenirs d'enfance, Pierre rappelle son école primaire à Onnens chez un seul maître, Jean Barras, instituteur dans cette localité de 1916 à 1954. (C'était mon papa. JMB) La rigueur de l'abbé Louis Chanex, curé d'Onnens de 1925 à 1949, est restée gravée dans sa mémoire, comme d'ailleurs dans toutes celles des paroissiens qui l'ont connu. Les enfants de Corjolens - à part la fréquentation quotidienne de l'école à Onnens - devaient accomplir jusqu'à quatre fois par dimanche le trajet Corjolens-Onnens et retour : pour la communion matinale dès 5 h du matin - autrefois, on ne pouvait pas communier pendant la messe - la grand-messe, les Vêpres l'après-midi et, parfois le soir, les Complies. Le jeudi, jour de congé, il fallait remonter à Onnens pour le catéchisme du curé. Celui-ci contrôlait le *par cœur* seriné à l'école à raison d'une demi-heure chaque matin.

Et il fallait galoper le dimanche après le dîner pour assister au catéchisme général qui avait lieu pour tous les enfants de la paroisse à 13 h, avant les Vêpres ! Une dame d'Onnens octogénaire a confirmé les souvenirs de Pierre Chenaux. Le dimanche à 13 h, a-t-elle rappelé, il ne s'agissait en fait pas de catéchisme, mais du rabâchage de cantiques tel que : *Adorons l'hosti-i-e, très dévotement...* Les distraits et les bavards étaient victimes de la main leste du curé et d'un agenouillement aussi prolongé qu'humiliant dans la grande allée...

La famille

Pierre Chenaux a épousé Rosa Zumwald, d'Avry, décédée en 1997. Une épouse admirable, confie Pierre Chenaux. Excellente éducatrice, elle ne frappait pas ; l'expression de son regard suffisait. Le couple Chenaux a élevé cinq enfants : Marceline, Francis, Raymond, Jean-Pierre et André. Raymond a fait carrière aux CFF. Ses trois frères - dont l'un est maintenant décédé - exploitent le



Pierre Chenaux fête ses 90 ans. A droite, sa fille Marceline et, à gauche, son petit-fils le Dr Pierre Carron

domaine de Corjolens. D'une vingtaine de poses, l'exploitation a passé au fil des années - évolution de l'agriculture oblige ! - à plus de 100.

La fille unique, Marceline, malgré une paralysie due, à l'adolescence, à une malencontreuse piqûre contre la poliomyélite, a montré une force de caractère rare. Diplômée de l'Institut du Sacré-Cœur à Estavayer-le-Lac, elle n'a cessé de se perfectionner. Elle a fait carrière en qualité de secrétaire de direction à l'Hôpital cantonal de

Genève. Son fils, le Dr Pierre Carron, est médecin et sa fille, M^e Geneviève Carron, avocate à Genève.

Pierre est un cousin germain de Bernard Chenaux, l'un des musiciens fribourgeois les plus complets : remarquable chef de chœur et de fanfare, organiste, compositeur, professeur de musique à l'École normale cantonale. C'est Bernard Chenaux qui a promu la Concordia de Fribourg reine des fanfares suisses. Louis Chenaux (1891- 1940), le père du musicien, était le frère d'Étienne, le papa de Pierre. Mon grand-père, fait remarquer Pierre, tenait déjà un domaine à Corjolens. Mon oncle Louis fréquentait l'école d'Onnens où il se rendait dans les années 1900 avec Fritz Kindler, un protestant bernois, l'école alémanique et protestante de Corjolens n'ayant été bâtie qu'en 1909. Louis Chenaux fut pendant longtemps le seul ressortissant de la paroisse d'Onnens à devenir instituteur.

On peut passer des heures avec Pierre Chenaux à faire revivre le temps passé. Une mémoire remarquable ! Il évoque tour à tour ses 1150 jours de service militaire, le château de Corjolens proche de sa maison démolie au XIX^e siècle, la distillerie de la Maison Rouge qui existait encore au temps de son enfance, son plaisir à présider les assemblées paroissiales à Onnens, et maintes anecdotes. Pierre Chenaux est décédé le 10 mai 2011, dans sa 95^e année.

Au temps d'Henri Ballif et d'Élisabeth Staremborg

De 1915 à 1930, l'école d'Avry était confiée au régent Henri Ballif, un Broyard. Au temps de son École normale à Hauterive, de 1910 à 1914, il habitait Dompierre mais il était originaire de Villeneuve. (On rencontre aussi la prononciation Baillif.) Dès 1915, il dirige la classe unique d'Avry, fréquentée par plus de quarante élèves, garçons et filles, de sept à seize ans. L'école était alors la maison qu'occupe actuellement la famille Gillard, en dessous de la chapelle. Le régent aimait la chasse. Mal lui en prit. En 1930, une maladie contractée par temps froid en forêt l'oblige à démissionner. Il meurt à la fleur de l'âge le 6 mars 1931. Son inhumation a lieu à Matran.

Des témoignages nous sont parvenus au sujet de ce maître qui a laissé un vivant souvenir. Certains de ses procédés étaient d'avant-garde. Jean Monney, ancien inspecteur des écoles de Fribourg et professeur à l'École normale, habitait Rosé au temps de son enfance. Il évoque, dans l'article qui lui a été consacré, ses souvenirs du régent Ballif.



La petite Élisabeth

Sur la photo prise en 1928 qui représente les écoliers d'Avry et leur maître Henri Ballif, celui-ci a devant lui une petite fille - l'une des plus petites de l'école d'Avry - qui vient de commencer sa scolarité. Celle-ci s'appelle Élisabeth Staremborg et elle est née en 1921. Jusqu'en 1928, elle habite la guérite de Rosé avec ses grands-parents, Lucien Staremborg et son épouse Julie, gardes-

barrières. Le grand-papa Lucien travaille *sur la voie*. Il est le dernier à avoir conduit le véhicule à propulsion musculaire appelé draisine, utilisé pour le contrôle de la voie ferrée.

Lucien Staremborg possède une ferme au village. Disparue aujourd'hui, elle était située près de la chapelle sur l'emplacement de l'école construite en 1968. C'est là que la famille s'installe en 1928. Élisabeth est ainsi tout près de l'école. Elle se prend d'emblée d'affection pour son maître d'école qui est Henri Ballif. Et c'est réciproque. Son grand-papa et sa grand-maman s'occupent bien de cette fillette intelligente, au visage avenant et au caractère amène comme son sourire. Sa maman, Jeanne Staremborg, *en place* à Fribourg, s'occupe aussi beaucoup d'elle.



Mais, qui est le papa d'Élisabeth ? Jeanne garde héroïquement son secret. À sa fille qui pose des questions, elle répond que son papa est parti en Amérique. En l'occurrence, l'Amérique est à deux pas... Retour en arrière. Nous sommes en 1921. Jeanne a dix-huit ans lorsqu'elle est placée chez le régent Henri Ballif et son épouse - plus âgée - Marie, née Mouret. Celle-ci possède la belle maison située au début de la route du Covy, maison qui s'appellera plus tard la ferme Brunner, du nom du médecin propriétaire. C'est là qu'habite le couple, avec la jeune Jeanne Staremborg à son service. Et ce qui risquait d'arriver arriva... Jeanne est tombée enceinte. On imagine par quelles transes les amoureux occasionnels ont dû passer en attendant la naissance de l'enfant ! Autrefois, des catholiques ne divorçaient pas. Pas question non plus de ne pas garder l'enfant. Et Henri Ballif ne pouvait reconnaître sa petite Élisabeth. La rigidité des mœurs de l'époque aurait sans nul doute entraîné sa mise à pied. Il fallait donc absolument se taire...

Vers la reconnaissance

Élisabeth naît à Belfaux, au Château du Bois qui accueille en ce temps-là celles que l'on nomme les filles-mères. Les enfants y reçoivent le baptême à plusieurs, avec interdiction de sonner la cloche du baptême à l'église du village. Mais où donc te cachais-tu, charité chrétienne ? Ce qui n'empêche pas Élisabeth de grandir en sagesse et en grâce, avec des grands-parents et une maman qui l'aiment. Et un bon régent qui l'aime bien aussi ! Jusqu'à ce que la maladie retire sa classe au jeune maître. Celui qu'elle ignorait être son papa étant décédé, Élisabeth poursuit sa scolarité avec le régent Max Ducarroz et des remplaçants, pendant que le titulaire conquiert ses grades à l'armée. Une scolarité marquée pour tous les enfants d'Avry par les longs déplacements obligatoires à Matran : le jour de congé, le jeudi, pour le catéchisme donné par le curé Porchel à l'ancienne école des filles, le dimanche pour la grand-messe et les vêpres.

Revenons à Henri Ballif. En 1930, se sentant très malade et proche de la fin, il dote sa fille. Sans doute ce geste l'aide-t-il à se rasséréner un peu : le fait que la petite Élisabeth ait ignoré le nom de son papa l'a tourmenté. Il lui lègue 5000 fr. - une somme importante en 1930 ! - pour qu'elle puisse faire des études. C'est ainsi que, fait rarissime en ce temps-là, il est possible à Élisabeth de fréquenter durant cinq ans l'école secondaire puis l'École normale de Gambach. Sa directrice est

Laure Dupraz, future professeur de pédagogie à l'Université de Fribourg. En 1941, Élisabeth reçoit son brevet. Après un bref remplacement à l'école catholique de Neuchâtel, elle devient institutrice à Avry entre 1941 et 1944. Elle fait l'école à la forge, aux cours inférieurs. La salle de classe se situe à côté de l'appartement de la famille du maréchal Aloys Biemann. Dans le corridor, le téléphone communal est apposé à une paroi. Les anciens élèves d'Élisabeth se souviennent davantage de la chaleur humaine et du sourire de leur institutrice que des conditions de travail rudimentaires avec accompagnement du marteau sur l'enclume et de la sonnerie du téléphone communal.

Le mariage

La jeune institutrice est conquise par un charmant jeune homme d'Avry, Pierre Roulin, domicilié au Covy. Celui-ci est au bénéfice d'un diplôme de tailleur acquis à Fribourg. Mais il n'est pas question en ce temps-là qu'une institutrice mariée puisse encore exercer son métier ! Élisabeth Staremborg fait le choix du mariage, qui est célébré en 1944. Pierre Roulin pratique son métier notamment à la fabrique de vêtements Hort à Rosé où il est contremaître, à Romont, et aussi en qualité de tailleur indépendant de 1955 à 1963. À cette date, il entre au service de la Bibliothèque cantonale et universitaire, fonction qu'il occupe jusqu'à l'âge de la retraite, en 1986. Depuis lors, le couple Roulin-Staremborg a passé une retraite paisible au Champ-des-Fontaines à Fribourg. C'est là qu'Élisabeth a répondu à nos questions avec son grand cœur et son bon sourire, nous autorisant à parler de son papa auquel elle voue une grande affection, malgré le voile jeté entre elle et lui par le destin.

Lucette Dorthe-Humbert, un lieu de mémoire



Un lieu de mémoire n'est pas nécessairement un lieu, un endroit. Pierre Nora, un historien renommé, estime qu'il peut s'agir aussi d'un monument, d'un personnage, d'un musée, d'archives, d'un événement, d'une institution... évocateurs d'une tranche d'histoire.

En quittant Lucette Dorthe, après une entrevue agréable à son domicile de Matran, je me suis dit qu'elle est assimilable à un lieu de mémoire. Une encyclopédie sur le passé de Matran, et sur celui d'Avry où elle a passé son enfance et sa jeunesse ! Lucette Dorthe - son prénom de baptême est Lucie-Ange - est née en 1920. Ses 93 ans en 2013 font d'elle et de son cousin Jean

Monney, né en 1916 à Rosé, les témoins lucides d'une longue époque qui remonte aux années 20.

Une famille estimée à Avry et dans la région

Lucette Dorthe est - comme Jean Monney et Jean Humbert - la petite-fille d'Émilien Humbert. Lucette l'a connu car, à son décès, elle avait 9 ans. Le fils d'Émilien, Henri Humbert, papa de

Lucette, fut tout d'abord facteur à Fribourg. Il a succédé à son père à la poste de Rosé en 1924.

Lucette présente sa famille, en commençant par sa maman, née Eugénie Progin, institutrice à Matran avant son mariage. Ses frères et sœurs - Lucette se situe entre Pierre et Gérard - sont Jean, l'aîné, éminent linguiste et grammairien ; Marie-Louise, institutrice à Noréaz avant son mariage ; Pierre, paysan à Rosé ; Gérard, décédé à 20 ans alors qu'il terminait son Collège à Saint-Michel ; Anne-Marie, aide à la poste, qui a pris la relève de son père décédé en 1956 ; Louis, le facteur serviable dont beaucoup se souviennent à Avry et Rosé.

Deux mots de trois sœurs d'Henri Humbert, Lucie, Maria et Emma. Lucie enseigne les travaux à l'aiguille à l'école d'Avry. Elle est « maîtresse d'ouvrage ». Maria a épousé Louis Rossier de la ferme de l'Essert, au Covy. Maria est notamment la maman de Jean Rossier et la grand-maman de Michel, domiciliés à Avry. Quant à Jean Monney, il est le fils d'Emma.

Des occupations diversifiées

Enfant, Lucette accomplit sa scolarité à Avry, dans une classe unique et mixte. Elle commence l'école chez Henri Ballif - instituteur emporté par la maladie en 1931 à l'âge de 36 ans - et elle la termine chez un maître dont elle a garde aussi un excellent souvenir, Max Ducarroz. Un régent novateur, qui sortait des sentiers battus ! Durant toute sa scolarité, le catéchisme était confié à l'abbé François Porchel, curé de Matran de 1925 à 1970. Un souvenir : ce qu'il était sévère ! À l'âge de 15 ans, Lucette accomplit son école ménagère à la rue de Morat, dans le bâtiment où sont formées les maîtresses d'économie familiale. Une caractéristique de cette école ménagère dirigée par les Ursulines : pour les repas, il y avait deux tables, celle des plus riches et celle des « modestes », avec deux menus différents... Pas toujours très chrétiennes, les Sœurs !

Revenue à la maison, Lucette ne se croise pas les bras. Elle prête main forte à sa maman dans les nombreuses activités du ménage, de la cuisine et du jardin. La poste a aussi ses exigences. Il s'agit d'aider à la distribution du courrier ; le bureau d'Avry-Rosé comprenait aussi Corjolens, la Maison Rouge et Seedorf. Comme la poste est assortie d'un petit domaine, les enfants Humbert doivent collaborer aux travaux des champs. Lucette conduit même le motoculteur. Elle se souvient bien des exigences du plan Wahlen pendant la guerre de 1939-1945 et des sacs de petits pois qu'elle remplissait avec l'aide de la famille Aeby. Un souvenir de la mobilisation générale du samedi 2 septembre 1939 l'a marquée. La poste de Rosé a reçu des télégrammes à apporter d'urgence aux secrétariats communaux d'Avry et de Corjolens. Les secrétaires ont immédiatement placardé les affiches de la mobilisation et, de toutes les églises, s'est échappé le lugubre tocsin.

La paroisse propose heureusement quelques dérivatifs appréciés. Lucette mentionne les théâtres et les activités proposées par le mouvement d'action catholique JAC, la jeunesse agricole catholique, le scoutisme.

Le scoutisme

Le souvenir de la première troupe scoute de Matran-Avry s'est bien estompé. Lucette l'a ravivé lors de notre rencontre. C'est grâce à l'initiative d'un habitant de Matran, Paul Corpataux, que le

scoutisme naît dans la paroisse de Matran en 1935-36. Il comprend des louveteaux, des éclaireurs et des routiers. Pas de filles ! Sauf des cheftaines, responsables des louveteaux. Et Lucette évoque avec bonheur cette époque où elle est cheftaine. Elle assiste à des cours de formation - la présidente cantonale est Laure Dupraz, future professeur à l'Université - elle organise les activités



Troupe scout de Matran et Avry

de ses louveteaux, elle participe à des camps. Et... elle porte un regard plus qu'amical sur un scout de Matran, Louis Dorthe, qui deviendra son mari en 1944. Malheureusement, la troupe Saint-Julien, faute de relève, ne survivra pas.

Aide de l'abbé Emmanuel Dupraz

Lucette Humbert, à part ce vaste éventail d'occupations, exerce parfois temporairement la profession d'aide au prêtre, profession appelée jadis « servante de cure ». À moins de 20 ans, elle est appelée de temps en temps à Corserey, auprès du curé Emmanuel Dupraz. Celui-ci, chapelain à Avry de 1925 à 1927, a connu la famille Humbert et il a apprécié les qualités de la jeune Lucette.

Ce prêtre hors du commun ne se serait pas contenté de gérer la Raiffeisen ou de soigner des abeilles à côté de son ministère, comme beaucoup de ses confrères... Musicien, chef de chœur, historien, correspondant de plusieurs journaux : des talents qui impressionnent ! Lucette mentionne la bibliothèque du curé Dupraz, riche de 8000 volumes. Parfois, elle trouve impénétrables les propos de ce prêtre trop calé... Pourquoi des postes tels que la chapellenie d'Avry ou la cure de Corserey ont-ils été proposés à un prêtre de cette trempe ? Premier curé d'Ouchy dès la fondation de cette paroisse, l'abbé Dupraz s'est vu contraint de la quitter après

une dizaine d'années, à cause d'une santé défaillante.

Aide-infirmière

Jeune fille, Lucette Humbert fut très touchée par la maladie de son frère Gérard. Elle s'est faite aide-infirmière pour l'entourer et l'encourager. Elle l'a accompagné à Lourdes. En 1942, une tuberculose irrémédiable a fauché ce jeune homme promis à un bel avenir. Son frère, l'écrivain Jean Humbert, lui a consacré des lignes poignantes.

La vie d'adulte

On pourrait continuer et décrire la vie d'adulte bien remplie de Lucette Dorthe-Humbert, épouse de Louis, un scout devenu « le menuisier de Matran ». Le couple a accueilli neuf enfants, sept garçons et des jumelles décédées à la naissance. Lucette est fière à juste titre de ses sept fils : un chef de chantier, deux menuisiers ébénistes, un assistant social (ancien footballeur qui a gravi tous les échelons jusqu'à la ligue nationale A), un employé de banque, un architecte, un libraire. Sébastien Dorthe, Syndic de Matran, est son neveu. Lucette, dernière survivante de la famille d'Henri Humbert est décédée le 28 juin 2015.

Armand Maillard, pédagogue, historien, écrivain

Article de Louis Ruffieux dans « La Liberté » du 29 octobre 2010

« Lorsque, à lui seul, l'argent conduit le monde, la démocratie risque de ne plus être qu'un paravent pour cacher la nudité du peuple. La liberté devient bague, la justice simulacre. » Ainsi s'exprimait Armand Maillard l'humaniste dans sa dernière « opinion » publiée par « La Liberté ». Dans un message l'accompagnant, il nous annonçait son cancer et concluait : « Vanitas vanitatum, omnia vanitas ! Mais la vie est belle ! ». Armand Maillard s'est éteint à son domicile d'Avry-sur-Matran le mercredi 27 octobre 2010, à l'âge de 78 ans, dont 40 ans intensément voués à l'École fribourgeoise - à l'école tout court, sa dévorante passion.

Instituteur à Villariaz (tous les degrés) dès 1951, maître secondaire, inspecteur scolaire de 1965 à 1971, enfin chef du Service de l'enseignement primaire de langue française pendant vingt ans, Armand Maillard a incarné l'École fribourgeoise. Il a suscité et accompagné ses révolutions, l'a ouverte à la coordination romande, sans que jamais le fonctionnaire n'étouffe le pédagogue. « Pendant tout ce temps, je l'ai regardée vivre (réf. : l'école) et j'ai vécu de sa vie ; je l'ai écoutée et j'ai parfois tremblé pour elle ; mais j'ai aussi vibré de joie quand je la sentais heureuse », écrivait-il en prélude à ses « Constats et réflexions » sur « L'École primaire fribourgeoise durant les décennies 1970-1990 ». Auteur d'une riche littérature sur l'enseignement qu'il inscrivait toujours sur la trame de l'évolution de la société ici et ailleurs, Maillard n'aura eu de cesse de chercher et de promouvoir le meilleur au service de l'enfant, de sa « reconnaissance inconditionnelle, de sa valeur en tant qu'être unique ». Adeptes d'une philosophie personnaliste intégrale de l'éducation, il renvoyait dos à dos les nostalgiques de l'école des coups de trique et les utopistes de l'autogestion scolaire. Sa vaste connaissance des courants pédagogiques et de leurs inspirateurs nourrissait sa

propre quête d'une école « capable d'opérer des choix porteurs de vie et de bonheur », d'une école qui « doit susciter des repères et promouvoir des valeurs » bref, d'une école qui doit « apporter l'intelligence du sens ».

Le rayonnement d'Armand Maillard auprès du corps enseignant était unique. Ferme sur les principes, intransigeant sur la place centrale à accorder à l'enfant, mais chaleureux et compréhensif, il avait eu droit, à son départ, à une interminable ovation debout de la part des maîtres qui saluaient leur Maître : inoubliable frisson collectif.

Féru d'histoire, il avait lui-même conçu les moyens d'enseignement de cette branche. Armand Maillard publia, l'heure de la retraite venue, de savoureux ouvrages : « Battements de cœurs d'antan », « C'était au milieu du siècle », « Raconte encore grand-père », aux Éditions de La Sarine, ainsi qu'aux Éditions Cabédita « Les aventures de François Bagnoud, bagnard » et aux Éditions Zénobie « Noix alignées sur un bâton ». Dans ces ouvrages s'épanouissaient l'élégance de sa plume et ses talents de portraitiste. L'actualité lui inspirait aphorismes et pensées. En entomologiste de la bêtise humaine, il y épinglait sévèrement tous ceux qui s'essuient les pieds sur la dignité de l'homme.

« Il a donné une ligne »

Claude-Alain Gaillet, « La Liberté » du 29 octobre 2010



« Durant toute sa carrière, il a été un moteur », témoigne Jean-Marie Barras, ancien directeur de l'École normale qui a accompli toutes ses études, dès l'école secondaire à Romont, avec Armand Maillard. « Comme inspecteur, il a supprimé les cours complémentaires destinés aux jeunes paysans de 16 à 19 ans, des cours devenus inutiles et inorganisables », cite par exemple M. Barras. Armand Maillard fut aussi l'instigateur des regroupements scolaires. Et des cours de perfectionnement pour les enseignants. Comme chef de service, il a « donné une ligne ». Jean-Marie Barras relève encore l'esprit « très cultivé » d'un homme qui a toujours été passionné d'histoire. Durant ses 18 ans

de retraite très active, à côté de ses nombreuses publications, il a notamment mené de longues recherches généalogiques.

Charles-Henri Bovet, musicien (1943-1992)

Charles-Henri Bovet est décédé le 24 décembre 1992, à l'âge de 49 ans. Il est né en 1943 à Payerne où il a habité jusqu'à ce que sa famille s'installe à Estavayer-le-Lac. A son décès, il était domicilié à Neyruz, après avoir habité le Grand-Clos à Avry-sur-Matran. Musicien, compositeur, journaliste, homme plein d'esprit et éloquent, il était directeur de la fanfare du Collège Saint-Michel depuis un quart de siècle.

Avant de se consacrer entièrement à la musique, ses études avaient été couronnées par une licence en lettres en 1968. La même année, il succédait à Auguste Rody à la tête de la fanfare du Collège. Cette formation, sous sa direction, a vécu d'inoubliables moments. La fanfare et son directeur appréciaient le slogan « l'imagination au pouvoir » et les innovations se sont succédé : la mixité, un comité formé uniquement d'étudiants, les voyages, notamment au Vatican. Charles-Henri Bovet a mis un point final à l'étude systématique des marches ! Toutes les musiques - jazz, variété, classique – ont figuré au répertoire. Le chef aimait ses jeunes musiciens. Ceux-ci bénéficiaient de toute sa confiance. Il les a fait participer aux décisions et il tenait largement compte de leurs souhaits.

En 1974, il a pris en outre la direction de l'Harmonie la Persévérance à Estavayer-le-Lac qui a bénéficié de plusieurs de ses compositions. En 1987, année de sa démission, il a été l'auteur du texte et de la musique d'une revue staviacoise intitulée *Perséfolies* - 38 acteurs ! - qui a rencontré un franc succès.

Charles-Henri Bovet a dû aussi affronter des difficultés, comme l'éviction de la fanfare du Collège du cortège de la Fête-Dieu. L'insuffisance des honoraires versés par le Collège l'ont incité à démissionner avec fracas en 1989. Pour revenir sur sa décision, une augmentation - peu importante ! - avait été accordée par la DIP.

Le compositeur, tout en étant de valeur, ne pavoisait pas. En 1984, l'Orchestre symphonique de Bienne a créé son œuvre la plus importante parmi une vingtaine d'autres compositions. Il s'agit de « Muances », poème symphonique qui a valu le prix du public à Charles-Henri Bovet. A propos de son œuvre, il déclarait : « Il y a quelque chose de sériel dans le procédé, mais on ne le remarque pas ». La musique contemporaine attirait de sa part la remarque suivante : « Le drame d'hommes qui ont souvent perdu le contact avec leur entourage et qui expriment leur détresse morale par la musique ».

Charles-Henri Bovet a collaboré pendant cinq ans à Radio Fribourg. La *Revue des musiques suisses* tenait en lui un chroniqueur musical de premier plan. On lui doit aussi un livre de référence sur les musiques de cuivres en Romandie, édité en 1985. Corniste de formation, le musicien maîtrisait de nombreux instruments à vent. Entre autres, le taragot, sorte de hautbois hongrois.

Charles-Henri Bovet a mis tout son talent et son amour de la musique au service des jeunes du canton et de la vie musicale romande.



Ferdinand Rossier, doyen des ressortissants d'Avry

Savez-vous que la route qui conduit d'Avry à Matran avait jadis un tracé légèrement différent ? Elle passait à gauche du pont qui enjambe la voie CFF. Elle était dotée d'un passage à niveau, avec guérite et garde-barrières. Il y avait dans le secteur de la guérite un groupe de maisons. C'est dans l'une d'entre elles qu'est né, le 11 août 1915, Ferdinand Rossier, âgé de 95 ans lorsqu'il a été interviewé. Il est domicilié à Grolley depuis 1987. Il a non seulement conservé la taille qu'il avait à l'école de recrues, mais encore une mémoire sans faille, et une bonne humeur que ternissent à peine de graves difficultés visuelles. Je l'ai rencontré à la fin du mois de décembre 2009. Et les souvenirs ont jailli d'une source quasiment intarissable...

Un papa aux multiples occupations

Le papa de Ferdinand s'appelait Eugène. Comme tous les fils surnuméraires - ils étaient trois frères - il a dû trouver du travail hors de la ferme paternelle. Il fut tour à tour charpentier, ouvrier à la briqueterie de Rosé, vacher à Matran, chez Guex, ouvrier lors de l'aménagement de Bois-Murat, employé dans des vignes, soldat durant la guerre de 14-18, mobilisé à Berne avec le régiment 7 lors de la grève générale qui a éclaté immédiatement après l'armistice de novembre 1918.... Eugène souhaitait reprendre un domaine en France, mais sa femme priait pour qu'il n'en trouve pas. Prière exaucée ! Il est resté en Suisse.

Lentigny, Treytorrens

Ferdinand, en mai 1922, commence l'école à Avry chez Henri Ballif, un très bon régent décédé à la fleur de l'âge. Eugène Rossier peut enfin louer l'année suivante un domaine de dix hectares à Lentigny. Ferdinand poursuit son école primaire chez un instituteur, Fortuné Ridoux. Un bon maître aussi, se souvient Ferdinand, mais avec la main leste, comme la plupart des maîtres d'école de cette époque. Fortuné Ridoux, lieutenant, dirige une jeune troupe paramilitaire nommée les Cadets, dont fait partie Ferdinand. Équipés de longs fusils, d'une tunique bleue, d'un ceinturon, de cartouchières, d'une baïonnette, les Cadets apprennent les rudiments du métier de soldat et s'exercent au tir au stand de Lentigny, situé en direction de Villarimboud. Mais, l'école et les Cadets ne sont que des à-côtés. Ferdinand, l'aîné des enfants, est non seulement astreint aux multiples travaux de la ferme, il exécute en plus de nombreux transports de gravier et de bois destinés soit aux chemins communaux, soit aux scieries de Chénens et de Corserey.

À Lentigny, la famille s'agrandit. Et l'horizon s'obscurcit. Années de crise avec des difficultés financières qui conduisent la famille Rossier à la faillite. Il faut s'en aller. Ferdinand se souvient que le 22 février 1932 - année de ses 17 ans - il effectue plusieurs transports avec leurs deux chevaux en direction de Treytorrens, village vaudois proche de Murist où un domaine de dix-huit hectares a pu être loué.

Ferdinand fréquentera les cours complémentaires - cours destinés aux jeunes gens entre 16 et 19 ans - à Combremont-le-Grand, tandis que ses frères et sœurs iront à l'école à Treytorrens. L'un d'eux, Alexis, tombe gravement malade et, après une longue hospitalisation, il revient à la maison paralysé et presque aveugle. Il demeurera avec Ferdinand pendant une quarantaine

d'années, jusqu'à son décès survenu en 1973.

La vie est dure pour les fermiers dans les années 30, à la merci des humeurs ou des lubies de propriétaires pas toujours commodes. Le bail n'est pas renouvelé à Treytorrens. Des fermiers catholiques au centre d'un village protestant, voyons donc, ça passe mal... La famille Rossier doit dire adieu au joli village de Treytorrens décrit en ces termes par le poète Gustave Roud : « On voit ton clocher qui est fait d'un seul pan de mur troué où deux cloches sont pendues. Tes toits se touchent, bruns, orange, rouges, roses. Le dernier rai de soleil te tisonne... »

Murist

Tout près, à Murist, le domaine *La Molière*, avec ses 15 hectares, peut accueillir Eugène et les siens le 22 février 1935. Et les travaux de la ferme reprennent comme auparavant. Travaux pénibles s'il en est, car les machines agricoles sophistiquées d'aujourd'hui n'existent pas. Des chevaux, voire des vaches font office de tracteurs. Ferdinand est aussi au service du propriétaire du domaine, Antonin Bise. Celui-ci met l'attelage des Rossier à forte contribution pour divers transports et aménagements lors de la construction de sa villa. On trait la dizaine de vaches à la main - au pouce chez les Rossier - on charge, on décharge et on étend le fumier à la fourche, on désandagne, on amoncelle et on charge foin et regains à la fourche également. Le temps des moissons sans moissonneuse-lieuse laisse des souvenirs pleins de sueur et de poussière. Et pour la maman, ce sont les lessives à la fontaine, le jardinage, les repas pour toute la maisonnée dont huit enfants, sans frigo, ni congélateur, ni machine à laver la vaisselle, avec des installations sanitaires plus que sommaires.

Une parenthèse sur le service militaire de Ferdinand, service qui occupera une place privilégiée dans sa vie. En 1935, du 12 mars au 12 mai, il est à l'école de recrues. Soldat du train, il accomplira 1200 jours de service, dont une grande partie pendant la mobilisation de 1939 à 1945, à la compagnie télégraphe I, 1^{ère} division. Depuis l'automne 1935, il est un membre fidèle de la Société des artilleurs et des soldats du train. Bon chanteur, il a appartenu à la chorale de cette société.

Revenons à Murist. Antonin Bise dit un jour à Ferdinand que sa propriété pourrait être remise à ses neveux. Il s'agit pour la famille Rossier de prendre les devants et de ne pas être mise à la porte. Heureusement que les fermiers, vu les difficultés de l'époque, se sont organisés en association. Par l'intermédiaire de celle-ci, présidée par Louis Martin, fermier des Dominicaines à Estavayer-le-Lac, la famille Rossier apprend qu'un domaine est à louer à Fillistorf. Le bail n'est pas renouvelé à Murist. Départ pour la Singine !

Fillistorf

Le domaine de Fillistorf a un avantage appréciable : il est formé d'un seul mas. La famille de Georges Python en est propriétaire. Ce Fribourgeois qui occupa l'avant-scène politique pendant un demi-siècle fut notamment le fondateur de l'Université. Conseiller d'État, il a dirigé l'Instruction publique de 1886 à 1927, année de son décès, soit pendant 41 ans ! Lorsque la famille de Ferdinand arrive à Fillistorf le 22 février 1938 - sur l'un des deux domaines qui

appartiennent à la famille Python -, la reprise des terres et des bâtiments a été traitée avec l'épouse de Georges Python et ses fils Louis et José. Louis est juge fédéral et colonel EMG, tandis que José, avocat, est secrétaire des Entreprises électriques fribourgeoises. Nommé juge cantonal



en 1943, il sera élu conseiller d'État en 1951, fonction exercée jusqu'en 1966.

Le *château* des Python (photo) est tout proche de la ferme. Il s'agit en fait d'une maison de campagne d'un style original, construite en 1860 par le chef des conservateurs fribourgeois Louis de Wuilleret, beau-père de Georges Python.

Cette fois, pour Ferdinand, c'est la fin des déménagements ! La famille Python n'a

aucune raison de se séparer de fermiers sérieux. En 1950, Ferdinand succédera à son père Eugène à la tête du domaine.

En janvier 1987, le fils de Ferdinand, Francis, prendra la relève. En 2010, il y aura 72 ans que des Rossier d'Avry sont à Fillistorf. Et... autant d'années que les bâtiments sont restés quasiment dans le même état !

Nombreux sont les événements qui ont jalonné toutes ces années à Fillistorf. Laissons la parole à Ferdinand :

« Le 12 septembre 1939, c'est la mobilisation générale. Je suis mobilisé et je prête serment à Payerne. À Fillistorf, comme ailleurs, on se débrouille comme on peut pour mener à bien les travaux agricoles. Les propriétaires ? Des gens corrects, aimables, mais conscients des distances à préserver. Ils n'étaient pas toujours derrière nos talons et savaient nous faire confiance.

Pendant la mobilisation, à l'occasion d'une fête des artilleurs et des soldats du train qui a lieu à Grolley, j'ai connu Régina Jaquet, qui deviendra ma femme en 1946. Nous aurons sept enfants, quatre filles et trois garçons.

En 1948, ma maman meurt à la suite d'une longue maladie. Nos enfants ont fréquenté l'école de Schmitten, à pied et en allemand ! Ils sont bilingues. Régina et moi pas du tout ! Ma femme s'occupait du jardin, du ménage, et de mon frère Alexis handicapé, aveugle et épileptique. Il arrivait à mon papa d'utiliser la scie circulaire pour préparer du bois que la fille de Georges Python, Élisabeth Pattey-Python - dite Béton - allait utiliser pour ses sculptures. C'est elle qui a notamment sculpté les quatorze médaillons en bois formant le chemin de croix de l'église de Surpierre. En 1972, mon papa Eugène meurt à l'âge de 87 ans. L'année suivante, Alexis le suit dans la tombe. La chambre familiale, pour les deux défunts, a été transformée en chapelle mortuaire.

Des machines, peu à peu, ont facilité les travaux agricoles. En 1942 déjà, on a acquis le premier tracteur, un Hürlimann. La machine à traire est arrivée en 1952 et la moissonneuse-batteuse a

remplacé la moissonneuse-lieuse en 1969. Les domestiques qui se sont succédé dans les années 50, dès que mes frères sont partis, étaient des Italiens, engagés de mars à l'automne. Je labourais parfois jusqu'à deux heures du matin. Une source de revenus a été l'élevage de cochons. J'en avais parfois une cinquantaine.



Un souvenir de la mob ? Je sortais de la messe à Yverdon. Le colonel EMG Louis Python, remplaçant du divisionnaire, reconnaît son fermier et m'appelle : Ferdinand, prenez place dans ma voiture, venez avec nous au QG à la Prairie. L'auto était une décapotable. J'ai pris place à l'arrière, derrière le colonel et son épouse. Imaginez la tête des copains !

Et bien d'autres épisodes pourraient s'ajouter à cette énumération. Par exemple le sauvetage d'un petit-fils de Louis Python. Un matin d'hiver à 8 h, il était sur le point de se noyer dans l'étang proche du château. La glace s'était rompue. J'ai pu le tirer hors de l'eau alors qu'il s'était agrippé à la rive et allait lâcher prise. »

Le 11 août 2015, Ferdinand Rossier a célébré ses 100 ans. Il a vécu encore trois ans et il est décédé le 12 février 2018.

Décès de Jean-Daniel Corpataux après 35 ans de service



Jean-Daniel Corpataux avec deux collaborateurs : Myriam Odin-Fellay et Christian Morel

La triste nouvelle du décès de notre secrétaire communal, survenu le 11 décembre 2012, a profondément touché sa chère famille et peiné tous ceux qui l'ont connu et apprécié. Il s'en est allé bien trop tôt, âgé de 60 ans, sans avoir pu profiter d'une retraite qu'il aurait bien largement méritée. Le Conseil communal et tous ses collaborateurs ont ressenti avec une émotion toute spéciale la disparition de celui qui tenait une si large place dans le ménage communal. Émotion aussi chez ses collègues secrétaires communaux de la Sarine. En 1985 déjà, leur Association l'élisait au sein de son comité. Il en a assumé la vice-présidence pendant de nombreuses années. En 2001, après 16 ans d'activité, il a souhaité passer la main.

On savait Jean-Daniel Corpataux gravement atteint dans sa santé. Et, tout au cours des derniers mois qui ont précédé son décès, on a pu admirer sa ténacité et son attitude face à un mal implacable. Tant que ses forces le lui ont permis, il a rejoint son bureau à la Maison communale, même pour un temps restreint. Car le personnel de son bureau était sa seconde famille, et son travail une de ses raisons de vivre.

Jean-Daniel Corpataux est né à Matran. Il y a suivi les classes primaires, avant de fréquenter l'école secondaire à Fribourg où il a obtenu son certificat de fin d'études en 1968. À la fin d'un apprentissage de commerce auprès de Publicitas, il a acquis avec grand succès son certificat fédéral de capacité, le 9 juillet 1971. Après un séjour linguistique dans le canton de Saint-Gall, il est revenu à Fribourg où l'attendait à Publicitas un poste à responsabilités.

Dans sa séance du 25 février 1978, le Conseil communal d'Avry l'a choisi parmi d'autres candidats pour occuper le poste de secrétaire et agent AVS. Son entrée en fonction définitive eut lieu le 1er mai 1978. Quelque temps plus tard, il assumera aussi la responsabilité de la comptabilité communale. Il remplaçait Gabriel Gachoud, boursier démissionnaire, comme l'annonçait le bulletin communal d'information du 29 septembre 1978.

Jean-Daniel Corpataux a commencé son activité avec un nouveau Conseil communal, assermenté le 23 mars 1978. Le Syndic Charly Biemann - le promoteur des développements initiaux d'Avry - s'était retiré pour des raisons professionnelles. Il s'était rendu compte qu'un secrétariat permanent devenait nécessaire. C'est au cours de l'une des dernières séances que Charly Biemann présidait que Jean-Daniel Corpataux a été nommé. En 1978 encore, le traditionnel « piqueur » communal était remplacé par un responsable à plein temps, Jacob Schafer. La gestion de la commune était à un tournant.

Dès le début de son activité, le nouveau secrétaire communal a eu du travail « par-dessus la tête » ! Son cahier des charges, publié dans l'information communale, contenait quatre pages et demie ! À côté d'un horaire de travail fixé à 44 heures par semaine, figuraient de nombreuses prestations à assurer notamment en soirée, comme la tenue des procès-verbaux du Conseil communal et de plusieurs commissions.

Au fil des années, le développement de la commune a nécessité une répartition des charges et du personnel administratif complémentaire a été engagé. Mais celui que beaucoup appelaient « le secrétaire » gardait la haute main, avec beaucoup de tact.

Lors des obsèques à l'église de Matran, le vendredi 14 décembre 2012, Benoît Piller, Syndic, a eu des mots justes pour synthétiser l'activité remarquable de Jean-Daniel Corpataux :

« Au nom du Conseil communal, des employés communaux et de tous les citoyens, j'aimerais adresser de sincères condoléances à la famille de Jean-Daniel Corpataux. Jean-Daniel a été au service de notre commune durant 35 ans. Toujours présent, discret et efficace, il s'est dévoué sans compter par passion pour la chose publique, mais surtout avec ce fil rouge de toujours vouloir trouver une solution à un problème et de toujours aider ceux qui s'adressaient à lui. Fidèle au poste, il écrivait les budgets et bouclait les comptes année après année avec le même enthousiasme, qu'il aimait partager. Les conseillers changeaient, les nouveaux citoyens arrivaient, il était là, prêt à donner explications et conseils. Une partie de la mémoire de notre commune nous quitte aujourd'hui. Mais ton souvenir, Jean-Daniel, telle une lumière rémanente, nous guidera encore longtemps. C'est avec un grand respect pour tout le travail que tu as accompli que je te dis merci pour ce que tu nous as apporté. A ton épouse, à tes enfants, je réitère ma profonde sympathie. »

La population de la commune d'Avry s'est associée de tout cœur aux sentiments exprimés par le sixième Syndic avec lequel Jean-Daniel Corpataux a collaboré au cours de 35 ans d'activité.

Avry a « son » conseiller national : Jacques Bourgeois !

Le dimanche soir 21 octobre 2007, à 20 h, la nouvelle est tombée : Jacques Bourgeois, domicilié à Avry, est élu au Conseil national. De la joie et de l'émotion chez les nombreux amis que compte dans notre commune le directeur de l'Union suisse des paysans (USP). Jacques Bourgeois, malgré ses titres et ses fonctions, a su garder une simplicité appréciée de ceux qui l'approchent. Et son curriculum vitae n'a fait que renforcer la confiance qu'il inspire.

Jacques Bourgeois - né à Pompaples en 1958 - a voué sa vie au monde agricole. Une vocation exemplaire, qui l'a conduit en 2002 au sommet de la hiérarchie paysanne puisqu'il est devenu directeur de l'USP. Sa formation, comme ses activités précédentes, l'ont amené à cette responsabilité de première importance. Jacques Bourgeois a effectué d'abord un apprentissage agricole en Allemagne et en Suisse, avant de suivre l'école d'agriculture de Marcelin sur Morges, dans son canton d'origine, le canton de Vaud. Il a conquis ensuite les diplômes d'employé de commerce en gestion et enfin d'ingénieur agronome HES. Durant 13 ans, il a œuvré au sein de l'Union maraîchère suisse, dont sept ans en qualité de directeur. Jacques Bourgeois, en 2001, a réalisé une brillante élection au Grand Conseil fribourgeois.



On serait incomplet si on taisait l'aspect sportif de sa personnalité. VTT, vélo de route, ski de randonnée... Et pas en petit amateur ! La Patrouille des glaciers le compte parmi ses valeureux participants. Jacques Bourgeois incarne l'adage *mens sana in corpore sano*. Et son épouse connaît, elle aussi, les incontestables bienfaits du sport.

Enfin - ce n'est pas une habitude généralisée ! - Jacques Bourgeois sait remercier. Comme lors de son élection au Grand Conseil, des banderoles portant un Merci ont été collées sur ses affiches électorales. Et nous le remercions à notre tour pour tout ce qu'il fera à Berne.

Le vendredi 21 décembre 2007, la commune d'Avry a reçu officiellement le nouveau conseiller national. Chœur mixte et fanfare étaient associés à cette chaleureuse réception. Les discours du conseiller d'État Claude Lässer, du Syndic Benoît Piller et du conseiller national Jacques Bourgeois ont ponctué cette manifestation.

Compléments apportés en 2020

Jacques Bourgeois a quitté le Grand Conseil en 2007, année de son élection au Conseil national. De 2001 à 2007, ses interventions au législatif cantonal ont porté sur des thèmes aussi divers que l'économie, la santé, l'évolution de la société et l'agriculture.

Jacques Bourgeois a démissionné de son poste de directeur de l'USP en mars 2020. Le journal Le Temps lui a posé la question suivante : *Vous avez passé vingt-deux ans à l'USP, dix-sept ans à sa tête, qu'en retirez-vous ?*

Jacques Bourgeois : Il s'est passé énormément de choses. Je retiens en particulier les quatre grandes réformes de politique agricole que j'ai menées, lors desquelles nous avons toujours réussi à obtenir gain de cause contre les coupes budgétaires proposées. Cela a toujours été un combat. Sous ma direction, nous sommes également parvenus à préserver le pays des OGM, et à instaurer le label « Swissness », destiné à promouvoir les produits locaux. Je suis également fier d'avoir remporté l'initiative sur la sécurité alimentaire en 2018 avec 78,7% des suffrages, qui a renforcé dans la Constitution le rôle de la production paysanne suisse. La restructuration de l'Agroscope, avec à la clé le renforcement du site de Posieux, est également l'une de mes dernières grandes réussites.

Jacques Bourgeois entend en revanche continuer de défendre les intérêts du secteur agricole, continuer à combattre l'abandon des déchets sauvages, tout comme à représenter et défendre notre canton, sa population et son économie au Conseil national. Il est membre de la Commission de l'environnement, de l'aménagement du territoire et de l'énergie, qu'il présidera pour la 2^{ème} fois en 2022 et 2023 après 2010 et 2011, ainsi qu'à celle des finances.

Au niveau des sociétés sportives, Jacques Bourgeois est Président d'honneur de l'Union cycliste fribourgeoise. Il a présidé les étapes suivantes du tour de Romandie à Fribourg : 2007 - 2008 ; 2008 - 2009 ; 2009 - 2010. Il est en outre membre du Conseil d'administration des TPF, de celui de Grande Dixence SA ainsi que membre du Conseil de Fondation de l'hôpital Daler.

En 2016, interview du Dr Fernand Roulin, par Julien Vipret

Petite présentation

Je suis marié et père de trois enfants et sept petits-enfants. Passionné par mon travail, je suis aussi sensible à l'art en général et à la photo en particulier. J'aime voyager et découvrir d'autres cultures qui nourrissent l'imaginaire et élargissent la pensée. Partir, c'est d'abord un cheminement intérieur, un questionnement et beaucoup de réponses à la vie. Je pratique régulièrement un peu de fitness pour me maintenir en forme.

Pouvez-vous me retracer votre parcours étudiant ?

Après être passé sur les bancs du collège Saint-Michel à Fribourg, c'est toujours dans la cité de Zaehringen que j'ai commencé ma formation universitaire à la faculté des sciences, puis j'ai poursuivi mes études à la faculté de médecine de l'Université de Lausanne. Ensuite, j'ai passé plusieurs années comme médecin assistant dans les services de chirurgie générale et orthopédique, de rhumatologie et surtout de médecine à l'hôpital cantonal de Fribourg. J'ai eu la chance de pouvoir aussi me former à la polyclinique médicale de l'Inselspital à Berne où j'ai préparé mon doctorat.

Comment se sont passés vos débuts dans cette commune et comment avez-vous été accueilli ?

Avec ma femme, nous nous sommes installés à Avry-sur-Matran en 1980 et trois ans plus tard, en avril 1983, j'ai ouvert mon cabinet médical. J'avais d'ailleurs eu l'occasion de répondre à quelques questions dans le bulletin communal, à la demande du Syndic de l'époque, Roland Berset. L'accueil de la population a été d'emblée chaleureux. Un quart de ma patientèle vit dans la commune et je cultive des liens riches et étroits avec un grand nombre de personnes. Le développement de mon activité a été facilité par la faible densité médicale dans une région en plein essor.

Plus qu'un cabinet, vous avez mis sur pied un lieu symbolique au sein du village. Quelles ont été vos motivations ? J'imagine que vous n'avez pas été seul acteur dans la démarche.

Au départ, j'envisageais de m'installer comme médecin interniste en ville de Fribourg, mais c'était sans compter sur l'intervention de Jean-Marie Barras qui connaissait professionnellement mon épouse et lui avait proposé à plusieurs reprises que je vienne pratiquer dans ce village. Je n'ai jamais regretté ce choix qui m'a permis d'exercer une activité extrêmement intense et variée, m'obligeant à me maintenir informé dans les registres les plus simples de la médecine comme dans les pathologies beaucoup plus lourdes. Pratiquer la médecine aux portes de Fribourg ne m'a donné que des avantages. Cela m'a permis d'être confronté à de multiples situations que je n'aurais pas rencontrées en ville, notamment dans le domaine de l'urgence. Tout cela n'aurait pas été possible sans le soutien de ma famille et en particulier de celui de ma femme qui a bien souvent dû me laisser réchauffer de bons petits plats dans le micro-ondes et qui, en plus, a passé un temps infini au cabinet.

.

Vous vous êtes spécialisé en médecine interne. En quoi consiste ce domaine et quels sont les grands axes de votre pratique médicale ?

La médecine interne a récemment changé de nom pour s'appeler médecine interne générale. C'est essentiellement la médecine de l'adulte dans les domaines de la cardiologie, pneumologie, gastro-entérologie, urologie, neurologie, rhumatologie et j'en passe. La formation hospitalière exigeait un minimum de quatre ans dans des services de médecine reconnus, dont un an en milieu universitaire, à quoi il fallait ajouter un an dans une autre discipline et un doctorat sans quoi le titre FMH (fédération des médecins suisses) ne pouvait pas être accordé. J'ai porté un intérêt particulier à la médecine d'urgence à laquelle j'ai été beaucoup confronté. Ceci m'a permis de côtoyer de manière étroite les équipes de sauvetage, en particulier le service d'ambulance de la Sarine avec qui je collabore encore régulièrement.

Vous vous êtes occupé de générations de patients, notamment des enfants scolarisés à Avry. Pouvez-vous développer cet aspect de votre travail ?

La médecine scolaire m'a occupé durant plusieurs années avec beaucoup d'enthousiasme. Il s'agissait avant tout d'une fonction de dépistage relativement simple et rapide qui ne me prenait que quelques jours par année. Les années passant et ne voulant pas me disperser, j'ai préféré passer le flambeau.

En plus de votre rôle de médecin scolaire, avez-vous assumé d'autres fonctions associatives dans la commune ?

J'ai été intégré brièvement la commission d'urbanisme. Pour des raisons de temps, j'ai préféré me concentrer sur ma profession.

Après plus de 30 ans de bons et loyaux services, quel regard portez-vous sur la médecine actuelle ?

La médecine s'est développée de manière extraordinaire et, comme disait le Professeur Jean Bernard, éminent hématologue français et académicien, « elle a davantage évolué en 20 ans qu'en 20 siècles ». Le défi est maintenant de rester en adéquation entre la science et l'humanité. C'est un pari difficile car la science et la technique sont de plus en plus pointues et font appel à des apprentissages longs et rigoureux dans des domaines très étroits. De ce fait, le risque est de perdre la vue d'ensemble et c'est un peu notre rôle de l'éviter. Il est donc essentiel de préserver un équilibre au sein de toutes ces spécialités.

Je crois savoir que vous êtes un défenseur de la médecine factuelle. Et les médecines alternatives ?

Il ne m'appartient pas de porter un jugement sur des approches qui font partie du décor actuel. Je vois plutôt les médecines alternatives comme un accompagnement que comme une vraie médecine basée sur les preuves. Elles sont très courues et libre à chacun d'en faire usage.

Le patient d'aujourd'hui est-il le même qu'il y a 30 ans ?

Le niveau de formation et d'information de la population a bien sûr évolué en 30 ans. L'exigence vis-à-vis du médecin est plus grande. L'esprit est devenu plus critique et il faut faire preuve de davantage de pédagogie. La confiance demeure un facteur central et j'y attache une importance toute particulière. Le « Docteur Google » est bien souvent source d'anxiété et notre tâche consiste parfois à recadrer l'information dans le contexte individuel du patient. La médecine préventive doit à l'avenir prendre une place de choix avec des stratégies concernant l'hygiène de vie, la détection précoce des maladies, la génétique et la biologie moléculaire.

Trouver un successeur s'avère souvent compliqué pour un médecin, pourquoi ce phénomène ? Faute à la relève ?

En ce qui concerne ma spécialité, beaucoup d'étudiants envisagent de resserrer leur formation dans un domaine plus restreint pour toutes sortes de raisons médicales et non médicales. Le cabinet médical individuel est probablement condamné à terme. La société change, les médecins aussi. De plus en plus de professionnels de la santé désirent travailler à temps partiel. La charge devient trop lourde tant sur le plan économique que sur le plan des charges. Le temps consacré à la formation continue est une exigence qui laisse peu de temps pour soi.

Dès septembre, l'union fera la force ? Les cabinets de groupe sont un modèle à suivre de nos jours ?



DR FERNAND ROULIN
FMH Médecine Interne générale

DR MIHAELA IONESCU
FMH Médecine Interne générale

DR BASTIEN GROBÉTY
FMH Médecine Interne générale

DR JEAN-LUC BARBEY
FMH Médecine interne générale

Je pense que la nostalgie est mauvaise conseillère. L'observation de l'évolution médicale m'a convaincu de la nécessité de s'adapter à d'autres modes de fonctionnement. Le cabinet individuel n'est plus un modèle prisé. De plus en plus, les médecins désirent travailler en groupe.

J'ai eu la chance de trouver trois collègues très bien formés qui ont accepté de vivre une nouvelle aventure avec moi et de ce fait d'assumer un avenir médical à long terme pour mes patients et pour la région. Nous pourrions aisément utiliser le slogan de campagne d'Hillary Clinton : « Stronger together » (plus fort ensemble).

Que deviendra votre cabinet ?

Nous avons cherché pour notre cabinet une activité si possible proche de la médecine et nous avons eu la chance de pouvoir le transformer en un cabinet de physiothérapie dont l'activité débutera dès l'automne 2016.

Et, en plus, un cabinet dentaire

Le Conseil communal d'Avry, au début des années 1980, tenait absolument à doter Avry d'un médecin et d'un médecin dentiste. Grâce de nouveau à l'intervention de Jean-Marie Barras, le Dr Andrei Rosenwasser, dentiste, s'est installé à Rosé où il a pratiqué son art durant de longues années. Avryzoom, en 2011, se plaît à saluer l'arrivée de la Doctoresse Raquel Raïs, venue remplacer le Dr Rosenwasser parti en retraite.

Jacob Schafer : fêté pour trente ans de service



Si les Apriens - les habitants d'Avry -, en raison de leur nombre se connaissent de moins en moins, il existe par contre des citoyens connus de toute la population. Jacob Schafer, à l'œuvre depuis trente ans au service de l'Édilité, est du nombre. Le Conseil communal a eu l'occasion de lui manifester sa reconnaissance pour cette longue fidélité.

Jacob a succédé en 1979 à Hans Knuchel, le dernier « piqueur » de la commune non permanent. Le passage, en dix ans, de la population d'Avry de moins de 600 à plus de 900 habitants, comme la construction de nouveaux quartiers exigeaient en effet l'engagement d'un employé communal à plein temps. Le Conseil communal de l'époque a préparé un test que passaient les candidats au cours d'un entretien. Jacob Schafer fut choisi, en raison de sa polyvalence. Depuis son engagement, il a vu ses tâches s'amplifier proportionnellement au développement de la commune. Celle-ci compte aujourd'hui (en 2008) plus de 1600 habitants et de nouveaux quartiers. Son territoire s'est agrandi en 2001 à la suite de la fusion avec Corjolens. En

conséquence, l'équipe de l'Édilité emmenée par Jacob Schafer s'est étoffée tant en personnel qu'en matériel.

Le cheminement de Jacob

Chacun voit Jacob affairé à de multiples travaux de voirie ou à des réparations diverses. Faisons plus ample connaissance avec celui qui est à l'aise avec une large gamme d'outils, de machines et de véhicules.

Son village natal est Oberschrot, entre Plasselb et Planfayon. Fils d'un contremaître maçon, il s'est familiarisé tout jeune avec ce métier, tout en s'intéressant de près aux travaux de menuiserie et de charpente. Comme beaucoup de Singinois avant la généralisation des écoles secondaires au début des années 70, Jacob a passé deux années de sa scolarité primaire dans une famille de langue française, à Bonnefontaine. Ont suivi des années dans la maçonnerie puis, à l'âge de 18 ans, un stage dans la ferme de la famille Victor Jordan, à Lussy. C'est là qu'il a fait la connaissance de sa future épouse, Gilberte Sciboz, dont la famille tenait à l'époque un domaine dans ce village glânois. Puis Jacob a été engagé par la compagnie Swissair à Kloten, où l'a rejoint Gilberte. Durant dix ans, il a été rattaché à la logistique du chargement et du déchargement des avions. Jusqu'au jour où, saisissant l'opportunité proposée par la commune de son épouse, il est revenu « au pays ». C'est à la route du Covy qu'il a bâti sa maison. Personne, à part lui, ne peut se vanter au village d'avoir pu mettre la main à (presque) tout lors de la construction.

Un seul exemple, la charpente. Aidé de Raymond Berger, charpentier, et de Armand Burgy, il a tout réalisé, de l'abattage des arbres à la confection et au montage de la charpente.

Les bémols et les dièses de la profession

Si Jacob Schafer aime la profession exercée depuis trente ans, il espère la quitter en ayant la satisfaction de voir certains habitants de la commune plus ordonnés. Lui-même et le personnel de la voirie ne peuvent admettre certains abus flagrants : les sacs trop lourds, dépassant largement les 25 kg réglementaires, à se coltiner lors du ramassage du lundi, ou la découverte de viande grouillant de vers dans des bidons de verdure, ou aussi des réclamations intempestives, par exemple lors du déneigement des routes...

Mais les aspects positifs sont nombreux. Jacob apprécie la confiance témoignée par le Conseil communal et la liberté d'action qui lui est laissée dans l'organisation de ses nombreuses tâches. Parlant de ses préférences, il cite l'entretien des bâtiments et des routes, le service des compteurs d'eau, les travaux touchant à la maçonnerie et à la menuiserie, la construction récente d'un tronçon du sentier botanique comptant six ponts et une passerelle. Jacob relève aussi la bonne entente au sein du groupe dont il a la responsabilité.

Une vie associative exemplaire

Peu de personnes sont ou ont été autant impliquées dans la vie communale et associative que Jacob Schafer. Il chante au chœur mixte *Le Muguet* avec son épouse Gilberte, depuis plus de

trente ans. Tireur chevronné, c'est lui qui a créé, il y a une vingtaine d'années, la Société de tir au petit calibre dont sont issus des champions et dont il est l'indéfectible président. Mais le petit calibre ne lui suffit pas : il est aussi un tireur chevronné à 300 et à 50 mètres. S'il conserve un physique enviable, il le doit aussi, en partie du moins, à sa longue appartenance à la Gym Hommes. Enfin, le corps des sapeurs-pompiers, où il a gravi les échelons jusqu'au vice-commandement, a pu bénéficier de sa disponibilité et de son expérience durant trente ans.

Jacob Schafer a droit à beaucoup de reconnaissance pour cette longue fidélité au service de la commune... et aussi pour les remises au pas qui n'ont jamais visé des innocents, étant toujours dictées par un souci de travail « nickel » !

Noté en 2020 : Le successeur de Jacob Schaffer qui a pris sa retraite en 2010 est Frédéric Bühlmann. Un successeur très apprécié à la tête de l'équipe de la voirie.

Au sujet de la famille d'Affry

Les armoiries d'Avry, d'argent à trois chevrons de sable, sont les mêmes que celles de la famille d'Affry, qui occupe une place de choix dans l'histoire du pays. Dans son ouvrage intitulé *La famille d'Affry*, Benoît de Diesbach Belleruche nous apprend que les plus anciennes armoiries - communes aux d'Affry et à la commune d'Avry - figurent sur une fresque de la première moitié du XV^e siècle qui se trouve dans l'église d'Hauterive (Voir ci-après). Cette fresque présente l'Abbé Pierre d'Affry, membre de l'illustre famille qui donna à la Suisse son premier landamann en 1803, Louis d'Affry. Pourquoi d'Affry est-on passé à Avry ? Tout simplement à cause de l'alémanisation du nom...

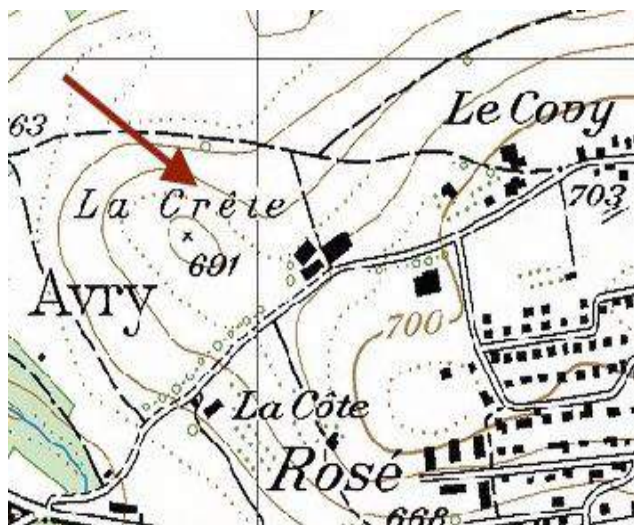


À l'origine ; première demeure

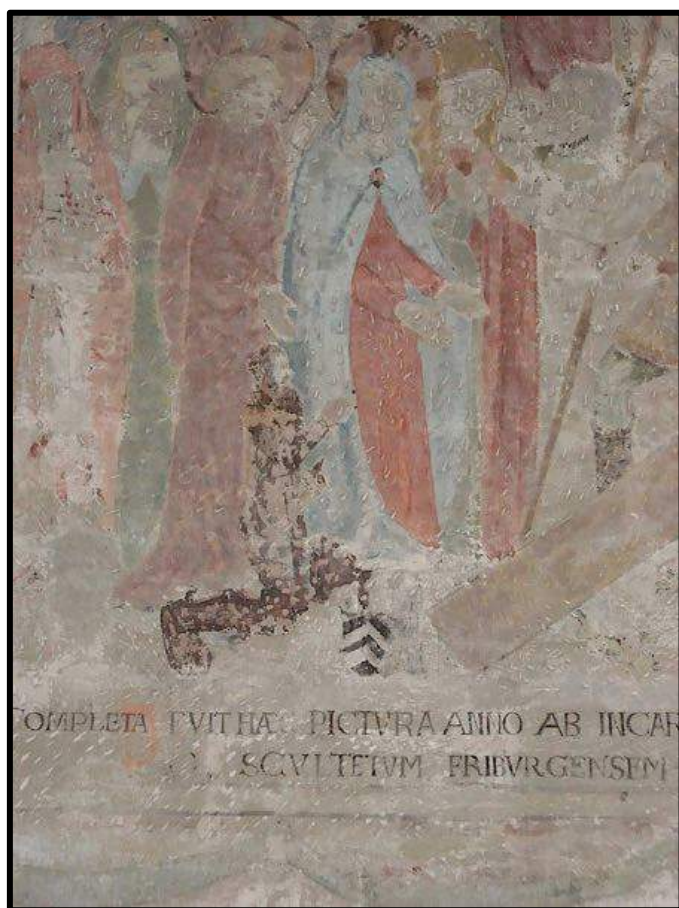
Si la famille d'Affry est originaire d'Avry, elle a acquis plus tard d'autres bourgeoisies, celles notamment de Fribourg en 1358 et de Saint-Barthélemy (Vaud) en 1858. L'historien Alain-Jacques Tornare écrit au sujet des premiers d'Affry qu'« ils s'appelaient primitivement soit *Davrie*, soit *Grand Davrie*. Nous nous trouvons probablement en présence d'une famille *Grand* surnommée *Davrie*, en raison de son village d'origine, Avry-sur-Matran. » (Cf. A. J. Tornare, 1803, *Quand Fribourg était capitale de la Suisse*, site internet de la BCU)

Au sujet de la demeure des premiers *Davrie*, la réponse nous a été donnée par Alain-Jacques

Tornare. Les *Davrie* ont eu leur première demeure entre l'Essert et le Bois des Ruz, au Bois de la Crètaz (La Crête). Dans l'ouvrage *Louis d'Affry*, de Georges Andrey et Alain-Jacques Tornare, p. 29 note 4, il est écrit que les vestiges d'un ancien château ayant appartenu à la famille d'Affry étaient encore visibles à Avry à la fin du XVIII^e siècle. Le commissaire Fisch, en 1772, donne une indication précieuse sur l'emplacement de ces vestiges, au bois de la Crètaz. Le bois n'existe plus. Seul subsiste le lieu-dit *En la Cretta*, ou *La Crête*.



Les d'Affry et le couvent d'Hauterive



La brochure *Patrimoine fribourgeois* n° 11, d'octobre 1999, est consacrée à l'abbaye cistercienne d'Hauterive. Elle présente Guillaume d'Affry, maître de l'hôpital de Fribourg, généreux fondateur de la chapelle de Saint Nicolas située à gauche du chœur de l'église d'Hauterive. Cette chapelle date du début du XIV^e siècle. Mais, la personnalité de la famille d'Affry qui retient notre attention à cause de la fresque où il figure avec les armoiries à trois chevrons représentées pour la première fois est Pierre d'Affry. Mgr Romain Pittet nous le présente dans sa thèse éditée en 1934 sur *L'abbaye d'Hauterive au Moyen Âge*. Pierre d'Affry ne fut pas un simple moine. Il fut Abbé - supérieur - du monastère de 1405 à 1449. Il fut l'objet, de la part du Pape, d'une faveur insigne. En 1418, le Pape Martin V, élu par le concile de Constance, passa à Fribourg. Il adressa à l'abbaye d'Hauterive une lettre par laquelle il conférait à Pierre d'Affry, pour lui et pour ses successeurs, le

droit de porter la mitre, l'anneau et les autres insignes pontificaux, le droit aussi de donner une bénédiction solennelle, après les offices religieux, dans le monastère, dans les prieurés qui lui sont soumis ainsi que dans les églises paroissiales dépendant du couvent. Pierre d'Affry fut l'un des plus importants dignitaires ecclésiastiques de nos contrées. Lorsque l'empereur Frédéric III

vint à Fribourg, en 1442, il se joignit au cortège envoyé à sa rencontre. Pierre d'Affry assista au concile de Bâle. Après un règne de 44 ans, il renonça à sa charge en 1449. Il mourut la même année. Son corps fut enterré dans la chapelle de St-Nicolas, fondée par son ancêtre Guillaume. Zèle et savoir-faire ont valu à Pierre d'Affry le titre de second fondateur de l'abbaye d'Hauterive.

Louis d'Affry

Plusieurs autres personnalités ont illustré la famille d'Affry. Sans doute Louis d'Affry a-t-il connu la plus grande célébrité politique. Louis-Auguste-Philippe, comte d'Affry (1743-1810), fut maréchal de camp en France (général de brigade). Il se retire en Suisse en 1792. Il est promu commandant des troupes fribourgeoises levées lors de l'invasion française du 23 janvier 1798. Il s'est opposé à la République helvétique lors de sa création en 1799. Le premier consul Bonaparte, en 1802, consulte les Suisses. C'est la *Consulta* dont fait partie Louis d'Affry. Après la proclamation de l'Acte de Médiation, il est nommé en 1803 par Bonaparte premier *landamann* de la Suisse, fonction qu'il retrouvera en 1809. Après avoir assuré la première présidence annuelle, il est chargé de missions diplomatiques auprès de l'empereur Napoléon en 1804, 1805 et 1810. L'empereur l'élève au rang de Commandeur de la Légion d'honneur, peu avant sa mort. Son arrière-petite-fille Adèle (1836-1879), duchesse Colonna, artiste connue sous le nom de Marcello, a laissé de nombreuses sculptures et peintures très célèbres.

Au temps où Avry s'appelait aussi Affry

Thomas Schöpf, auteur de cette première carte qui date de 1578, était médecin de la ville de Berne. Approximative, la carte qu'il a patiemment établie contient de nombreuses inexactitudes spatiales. Elle a été publiée dans les *Annales fribourgeoises* de 1916. Nous en reproduisons un fragment.

La langue officielle du canton de Fribourg fut l'allemand dès 1483. C'était deux ans après l'entrée de Fribourg dans une Confédération qui n'était formée - à l'époque - que de cantons alémaniques. De nombreux villages de la partie française du canton ont reçu un nom allemand. Ainsi, Saidor (du nom de famille Seydoux) est devenu Seedorf dont le nom est resté.

L'allemand est demeuré langue officielle jusqu'en 1798. Traduction de quelques noms de lieux qui figurent sur cette carte de 1578 :

Favernach, Farvagny ; Illingen, Illens ; Remond, Romont ; Montanach (ou Montenach), Montagny ; Wiflisburg, Avenches ; Cottingen, Cottens ; Lentenach, Lentigny ; Gorg, Corminboeuf (dont le patron est saint Georges) ; Affry, Avry ; Brittenach, Bertigny ; Ziffizachen, Givisiez ; Wyler, Villars ; Pigritz, Pérolles ; Alteryf (ou Altenryf), Hauterive ; Ottonachen (ou Ottenach), Autigny ; Grissach, Cressier ; Miserach, Misery...



La grotte de la Lecca à Corjolens

Dans la commune d'Avry-Corjolens, beaucoup ignorent aujourd'hui l'existence même de *La Lecca*, endroit où jadis les enfants aimaient courir et jouer.



Et la grotte de *La Lecca*, avec les légendes qui s'y rattachaient, frappant l'imagination enfantine, combien de nos lecteurs l'ont-ils vue ?

Pour pénétrer dans le vallon de La Lecca, on peut partir de la jolie place de détente de Corjolens qui est agrémentée d'une fontaine, à la sortie à droite de l'*ancien* village, en direction du nouveau quartier de Champ Thomas. C'est vrai qu'il est difficile de se frayer un passage jusqu'à la grotte, tant le vallon est encombré.

Pierre Chenaux se souvient de la porte qui protégeait l'entrée de la grotte. Un certain Waeber s'y serait caché pour échapper à un enrôlement dans les armées napoléoniennes. En 1803, la Suisse avait dû fournir quatre régiments à Napoléon, soit 16 000 hommes. Sans doute la grotte, vu son exiguïté, n'abritait-elle Waeber que la nuit.

Origine du nom Lecca : il ne figure pas dans les livres sur les lieux-dits. Mais, en patois, *leka* signifie *piste sur la neige*. Et *chè lekâ* c'est se glisser, patiner. Les générations d'enfants qui ont précédé le réchauffement de la planète ont-elles utilisé le ruisseau pour se glisser ? C'est possible...

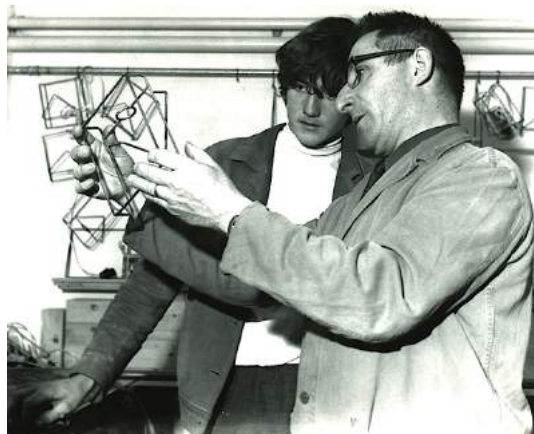
Dans les années 60, Avry à l'avant-garde pédagogique

Les années 60 - les sixties - ont marqué un tournant dans la vie politique, religieuse, sociale, scientifique, économique. Que de tentatives à cette époque pour résoudre des problèmes qui agitent tous les domaines ! La question scolaire, elle aussi, interpelle. Dans notre canton, la méfiance traditionnelle des masses populaires à l'égard des études s'effrite. Fini le temps où seuls les nantis - ou les candidats à la prêtrise ou à l'enseignement - allaient au-delà de la scolarité obligatoire.

Ainsi, en 1965, les dernières écoles régionales, trop peu nombreuses pour satisfaire l'ensemble de la population, ferment leurs portes. Elles étaient comparables aux classes primaires supérieures du canton de Vaud. On se rend aussi compte que les cours complémentaires auxquels sont astreints les jeunes gens de 16 à 19 ans touchent à leur fin. Les quatre heures hebdomadaires qui leur sont imposées de novembre à mars depuis près d'un siècle, le jeudi matin en général, sont loin de soulever le moindre enthousiasme. Il faut trouver autre chose. Les adolescents et adolescentes qui fréquentent les écoles secondaires sont bien rares dans les régions éloignées des chefs-lieux. Que faire ?

Les classes OP, classes d'orientation professionnelle

Avant qu'une décision soit prise sur le plan cantonal en 1972 pour rendre obligatoire l'enseignement secondaire, des classes appelées OP - d'orientation professionnelle - sont créées ici et là. On pourrait les qualifier de classes secondaires avant l'heure. Leur but est de donner aux élèves en fin de scolarité un enseignement mieux adapté que celui de l'école primaire, d'éveiller leur intérêt pour diverses professions et, surtout, de ne pas contribuer à gommer leur



gout pour l'étude et leur ouverture d'esprit. Ces nouvelles classes voient le jour en divers endroits du canton de Fribourg. À Avry, Charles Biemann, secrétaire communal, puis Syndic dès 1970, a compris la nécessité d'offrir cette possibilité d'ouverture et de perfectionnement aux garçons et aux filles de 7^e, 8^e et 9^e années scolaires. C'est grâce à lui et aux autorités des communes environnantes qu'a pu s'ouvrir en septembre 1969 une classe OP à Avry, sous la direction de Georges Rochat (photo). Cet ancien Frère enseignant à l'école catholique du Valentin à Lausanne, puis maître primaire à Promasens, a

toujours été qualifié d'excellent pédagogue, doté d'une grande créativité, comme se plaisait à le relever son inspecteur scolaire de l'époque, Armand Maillard. En automne 1972, Georges Rochat quitte la classe OP d'Avry. Grâce à ses qualités reconnues, il est appelé à diriger l'École d'éducateurs spécialisés qui vient d'ouvrir ses portes à Givisiez.

Deux professeurs attirés et fidèles



*Quarante ans après leur arrivée à Avry, Marianne Rudaz et Georges Maillard échangent leurs souvenirs.
La photo a été prise le 13 mars 2012.*

La classe OP d'Avry répondant à un réel besoin, elle connaît d'emblée le succès. De sorte que, au départ de Georges Rochat, le poste a dû être dédoublé. Les nouveaux titulaires - qui le resteront de 1972 à 1979 - sont Marianne Rudaz et Georges Maillard. Ils ont donné durant toutes ces années le meilleur d'eux-mêmes et ils sont restés fidèles au but des classes OP appelé ci-dessus.

Leurs élèves proviennent d'un cercle scolaire formé d'Avry, Onnens, Lovens, Corjolens, Prez, Noréaz, Lentigny, Corserey, Chénens, Cottens, Autigny, Neyruz et Matran. Les classes sont mixtes et comptent de 16 à 19 élèves. Elles occupent tout d'abord à Avry le premier étage du bâtiment construit en 1968, les classes primaires demeurant au rez-de-chaussée. En 1974, la commune d'Avry doit disposer de tous les locaux de son bâtiment scolaire. Georges Maillard et Marianne Rudaz emménagent avec leurs élèves à l'école protestante de Corjolens, qui vient d'être supprimée.

En 1979, les classes OP d'Avry - intégrées dans l'enseignement secondaire depuis 1977 déjà - s'en vont à Fribourg et leurs professeurs avec elles. Marianne Rudaz sera fidèle au CO de Jolimont jusqu'à sa retraite. Quant à Georges Maillard, il enseignera au Belluard jusqu'en 1990, année où il est appelé à Seedorf en qualité d'enseignant spécialisé.

Les écoles d'Avry

Comme dans la plupart des villages, Avry ne comptait jadis qu'une seule classe regroupant tous les enfants du village. L'ancienne maison d'école, en dessous de la chapelle, est actuellement propriété de la famille de M. Francis Gillard-Mettraux. L'ancienne forge, à la route des Murailles 14, a également abrité une salle de classe.

Dans les années 1960, l'augmentation de la population incite les autorités communales à envisager la construction d'un nouveau bâtiment scolaire. L'étude du projet est confiée à Virgile Jaquet, architecte à Matran.

En 1968, est inaugurée l'école qualifiée de *nouvelle* durant quelques années seulement. Celle-ci comprend des salles de classe pour l'école primaire et enfantine, des locaux pour l'administration communale et les sociétés locales, ainsi qu'un appartement pour loger un concierge. Mais, la courbe démographique ascendante continuait son ascension...

Le 20 septembre 1976, la construction d'un complexe scolaire complémentaire est mise à l'enquête. Le projet étudié par le bureau de l'architecte Serge Charrière, à Fribourg, est réalisé en 1977 et en 1978. L'inauguration a donné lieu à une grande fête communale le 11 novembre 1978. La nouveauté accueillie avec le plus de satisfaction par toute la population - à part les salles de classe supplémentaires, la salle polyvalente et les locaux de protection civile - est sans doute la halle de gymnastique conçue selon les normes modernes. Les espaces extérieurs sont aménagés de telle façon que la chapelle, l'*ancienne* école et la nouvelle soient reliées de façon harmonieuse. Des nouveautés bienvenues : l'amphithéâtre, les places de jeu, la cour de récréation.

L'évolution démographique et associative a obligé les autorités communales - l'exécutif et le législatif - à assurer l'avenir. Un nouveau bâtiment scolaire, le plus important réalisé à Avry, a été inauguré en 2015. Sa conception a été confiée au bureau d'architectes de Zurich Oeschger & Schermesser.

En 2004, l'ouverture d'un CO - cycle d'orientation ou école secondaire pour les trois dernières années de la scolarité obligatoire - s'est effectuée dans des pavillons provisoires à la route du Covy, en attendant la fin de la construction du complexe situé à proximité d'Avry-Bourg. Ce CO accueille les élèves de toute une région appelée Sarine-Ouest. Depuis le début de l'année scolaire 2006-2007, le CO d'Avry peut accueillir les trois dernières années de la scolarité obligatoire. L'inauguration des nouveaux bâtiments du CO a eu lieu le 16 mai 2008.

Il ne faut pas oublier l'école de Corjolens. Construite en 1909 pour les enfants réformés de langue allemande habitant la région, elle a été fermée en 1974. Elle aurait existé dès 1865. Où donc fut-elle ouverte à cette date ? Chez des particuliers, dans la ferme Wenger, à la Maison Rouge.

Photos des écoles primaires et de l'école secondaire (CO)





L'école secondaire provisoire et définitive

Le corps enseignant : année scolaire 2007-2008

Le corps enseignant de l'école primaire d'Avry, au cours des années 2010-2020, a subi de nombreux changements. Cette photo présente le corps enseignant avec notamment les deux institutrices ayant été le plus fidèles à Avry, Bernadette Barras, partie à la retraite après 41 ans d'activité, et Francine Martin, qui a quitté son poste après 25 années passées à l'école primaire d'Avry.



Devant, Aurélie Lang et Delphine Keller ; second rang : A.M. Maillard, Fabienne Zanetta Fridez, Sylvie Martin-Barbey, Francine Martin ; dernier rang, Stéphane Challande, Bernadette Barras, Virginie Monney, Sabine Ruggli Gisler, Marianne Dafflon

Bernadette Barras : record de longévité à l'école d'Avry !

En fin d'année scolaire, début juillet 2017, une réception a été organisée à l'intention de Madame Bernadette Barras qui prenait une retraite anticipée après 41 années d'enseignement à Avry. Une aquarelle représentant une vue du village lui a été remise en signe de reconnaissance.

Quelques extraits du discours prononcé à cette occasion par Michel Moret, Syndic :

« Chère Madame Barras, l'enseignement est une tradition familiale puisque votre grand-père et votre père ont été tous deux instituteurs. Votre voie était par conséquent toute tracée : vous serez enseignante. Vous commencez votre carrière à Avry à tout juste 20 ans et vous décidez maintenant de prendre une retraite anticipée amplement méritée après 41 ans de bons et loyaux services au sein du corps enseignant d'Avry, village où vous avez toujours vécu. C'est ce qui s'appelle de la fidélité et cela ressemble un peu à une belle histoire d'amour avec notre village dans lequel vos parents avaient emménagé trois ans plus tôt. On peut dire que vous avez participé avec succès à l'éducation de toute une ribambelle d'enfants d'Avry. Cela fait, sauf erreur de ma part, quelque 500 élèves, dont une de mes filles, qui sont passés entre vos mains expertes, en général durant deux ans. Ils ont bénéficié de vos compétences et de la qualité de votre enseignement. Vous avez même donné le virus à quelques-uns de vos élèves qui sont devenus à leur tour enseignants, certains même à Avry.



Bernadette Barras lors d'une sortie avec sa classe

Chère Madame Barras, vous aurez vécu en tout et pour tout 41 rentrées scolaires à Avry, la première en septembre 1976. À l'époque, l'année scolaire débutait encore en septembre. Cette rentrée a sans doute été la plus mémorable puisque, fraîchement diplômée, vous étiez âgée d'à peine 20 ans. Je suis convaincu que, même si vous ne regrettez pas du tout votre décision d'arrêter, vous aurez certainement en août prochain un petit pincement au cœur et une pensée émue pour vos collègues qui continuent l'aventure et qui vont certainement vous manquer.

Au nom du Conseil communal, je vous souhaite une belle, longue et heureuse troisième vie et vous remercie chaleureusement pour votre engagement en faveur de nos enfants tout au long de ces 41 années. »

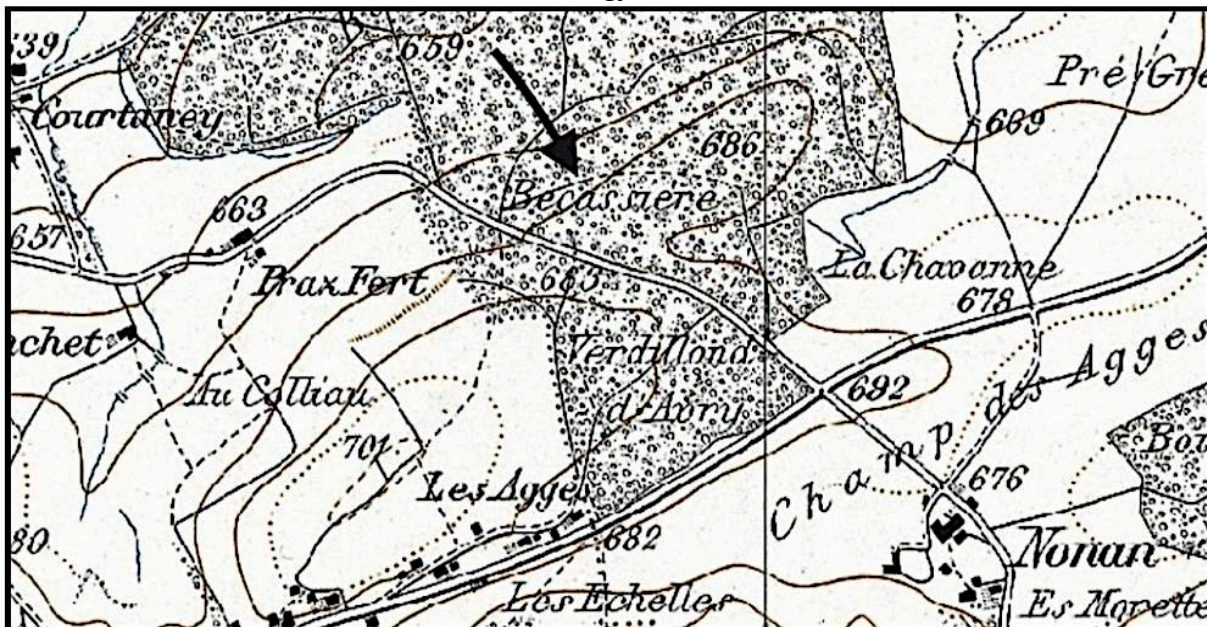
Madame Barras, comment comptez-vous utiliser votre temps libre ?

« Lors de notre dernière année de travail, une foule de projets nous viennent en tête pour occuper la retraite : découvrir des lieux insolites, voir des spectacles et des expositions, faire de longues balades, pratiquer un sport plusieurs fois par semaine, vider les armoires et trier, désencombrer la cave, lire, se reposer...

Pour le moment, je n'ai pas vu le temps passer et je n'ai pas mis beaucoup de ces projets à exécution. Cependant, je n'ai pas vraiment quitté les bancs d'école puisque j'ai fait quelques jours de remplacement à Avry et dans des villages des alentours. Je donne aussi des cours de français à des adultes. Toutefois, j'apprécie cette liberté de dire oui ou non au travail ! Et pour ces prochains mois, le choix des occupations ne manque pas ... » BR

Bécasse, Bécassière ; Cartes Siegfried 1900 et 1945

Carte Siegfried 1900



La bécasse



L'architecture d'aujourd'hui ne plaît pas à tout le monde

97

quartiers, et de nos villages dans leur ensemble. Dans les archives de la TV romande, la vidéo *À travers la Suisse*, du 24 novembre 1975 présente *Images du canton de Fribourg, avec ses caractéristiques politiques, ses coutumes, son agriculture, son industrie, ses artistes et ses pratiques religieuses*. Dans cette vidéo, les propos du peintre Yoki interpellent. Âgé à cette époque de 53 ans, il dit notamment : « L'étoffe de ce pays se modifie. Le pays s'abîme. Les architectes ne tiennent pas assez compte de l'environnement. Ils font des affaires et pas assez d'architecture. Il s'agit de ne pas massacrer les silhouettes de nos villages qui sont beaux. »

Mgr Louis Waeber, dans *Églises et chapelles du canton de Fribourg*, publié en 1957, tenait les mêmes propos au sujet des églises néogothiques compliquées, édifiées au tournant des XIX^e et XX^e siècles : « On a édifié des églises qui détonnent dans nos campagnes. » Les commissions de bâtisse ont peut-être leurs raisons que la raison ignore...

Dans *La Liberté* du 15 octobre 2015, une lettre de lecteur s'attache au même sujet sous le titre : *Où sont les architectes d'antan ?*

« Il y a un an, la commémoration des 50 ans de l'Expo de Lausanne m'a permis de découvrir une facette de notre passé dont j'ignorais tout. J'ai été époustouflé par l'audace des architectes d'alors. Leurs réalisations regorgeaient de courbes et d'angles aigus ou obtus. La comparaison avec l'architecture actuelle est criante : ce ne sont que lignes et angles droits, comme si l'irruption de la conception assistée par ordinateur avait privé ces professionnels (?) de l'usage du compas.

Qui faut-il accuser de cette accumulation de boîtes à chaussures dans nos villes et nos campagnes ? Est-ce l'école qui n'apprend plus à dessiner les courbes ? Est-ce l'université qui n'a plus le temps d'enseigner les volumes non parallélipipédiques rectangles ? Est-ce l'ordinateur qui bride la créativité des dessinateurs en génie civil ? Ou est-ce tout simplement la pingrerie des maîtres de l'ouvrage qui impose ces « carrons » au nom des restrictions financières ? Lorsque je vois les Lausannois s'esbaudir devant la prétendue beauté des futurs musées des horreurs architecturales, je me dis que l'esthétisme a rejoint les neiges d'antan dans la mémoire de ce bon vieux temps qui fut, mais n'est plus...

Il y a pourtant une solution aussi simple qu'élégante que j'ai découverte lors d'un voyage à Mendoza (Argentine) : contraindre les architectes à apposer leur nom sur le bâtiment, comme un artiste sur son œuvre.

Devoir ainsi témoigner devant les générations futures de son (in-)capacité à promouvoir la beauté a le mérite de l'efficacité au vu des nombreuses maisons de bon goût que j'ai pu admirer là-bas ! »

Didier Baudois, Attalens

Le château du village, dit château de Buman

Le château de Buman est situé au cœur du village d'Avry, non loin des écoles et de la chapelle. Avec ses tourelles, cette maison de maître s'apparente en effet à un château. Cette demeure patricienne, qui a remplacé une résidence plus ancienne, a été bâtie « peu avant » 1704. Le propriétaire, Pancrace de Buman, appartenait à l'une des familles patriciennes les plus

prestigieuses de Fribourg. En consultant la généalogie de cette famille, on constate qu'elle a été associée aux autres grands noms fribourgeois, les de Féguely, de Gottrau, d'Alt, de Diesbach, de Reynold. Il est probable que le château d'Avry ait fait partie de la dot apportée par Anne-Marie de Gottrau à son mari Pancrace de Buman. Celui-ci - fils d'un notable appelé aussi Pancrace et qui fut notamment bailli de Surpierre de 1657 à 1662 - exerça les charges de membre du Conseil des Deux-Cents, puis des Soixante, de bourgmestre, de major de ville.

Le château d'Avry resta la propriété de la famille de Buman jusqu'en 1902. Le dernier propriétaire



masculin s'appelait Tobie de Buman, né en 1800. Celui-ci fut notamment capitaine au service du roi de Naples. Sa belle-fille, Joséphine de Buman née de Fivaz, a cédé la propriété d'Avry à l'ingénieur Rodolphe de Weck, dit « de Weck des trams ». C'est lui qui, en 1897, a dirigé la construction de la ligne de chemin de fer Fribourg-Morat-Anet. Rodolphe de Weck a été administrateur et directeur de la Société des tramways de Fribourg de 1897 à son décès. Deux de ses petits-fils se sont fait un prénom, Bernard (1890-1950), conseiller

d'État et député au Conseil des États, et René (1887-1950), écrivain et ministre de Suisse à Bucarest, puis à Rome.

Le château a appartenu ensuite à M. Guillaume Egloff de Berne, pour être ensuite la propriété de la famille Favre. Enfin, par alliance, c'est la famille Clerc, qui est devenue propriétaire du domaine et du château.

Quelques mots sur « de Weck des trams »

Rodolphe de Weck avait un drôle de caractère : très sérieux, travailleur, intelligent, très aimable avec certaines personnes, peu aimable avec beaucoup d'autres. Jusqu'à son mariage, il était gentil avec toute la famille ; depuis son mariage, il ne fit plus attention aux membres de la famille et les considérait comme des étrangers. Il n'est jamais entré dans une auberge et, sauf pour ses affaires, ne parlait, pour ainsi dire, à personne. Inutile de dire que, dans ces conditions, il n'était guère populaire. Il fut, une fois, candidat au Conseil communal ; il va sans dire qu'il ne fut pas élu, n'ayant obtenu que peu de voix. Au physique, de petite taille, figure intelligente, fine moustache, cheveux noirs, joues rebondies comme son père. Au militaire, il était premier-lieutenant pontonnier.

Ayant lui-même une jolie fortune, il avait épousé en plus une femme riche. Mais ses affaires ayant été boiteuses, il ne restait pas grand-chose à sa mort. Il est vrai que sa femme était très dépensière et qu'il ne savait rien lui refuser. Il a toujours habité à la Grand-Rue, une très belle maison, propriété de sa femme. Après l'achat de la propriété d'Avry, il y habita un ou deux étés, et sa femme ne voulut plus y venir. Il la revendit. Sa femme, née Camille von der Weid, était une

des plus grandes mondaines de Fribourg.

Sources :

- Hervé de Weck, *De Weck Maurice, sa famille, son monde (1870-1939)*, Société d'histoire du canton de Fribourg, 2001
- Historique famille de Weck, internet

Histoire de Courtaney



Le propriétaire actuel du château, du domaine et de ses diverses dépendances est M^e Jean-François de Bourgknecht. Il a succédé à son père, M^e Jean de Bourgknecht, jadis conseiller fédéral. Le premier de Bourgknecht propriétaire de Courtaney est Louis de Bourgknecht, héritier de son cousin Louis d'Uffleger décédé sans enfants en 1872. Louis de Bourgknecht est chancelier d'État. Membre du Bien-Public - un parti politique qui affiche davantage de souplesse que le parti conservateur traditionnel - il est

évincé par Émile Bise, considéré comme transfuge à cause de son adhésion au parti conservateur.

Dans son important ouvrage intitulé *Une histoire du paysage fribourgeois* édité en 2002 par le Service cantonal des biens culturels, Jean-Pierre Anderegg apporte diverses précisions. Voici celles qui concernent les bâtiments. Un moulin situé à proximité de la Sonnaz, sur le territoire de la commune de Noréaz, était jadis accompagné d'un battoir et d'une grange-étable. Il fait également partie de la propriété.

Le moulin de Courtaney date de 1741.

L'artiste Yoki (1922-2012) y avait installé son atelier durant de nombreuses années.

Dessin de Jean-Michel Ludecke

Le château, construit en 1763 par la famille Duding, est aujourd'hui le plus ancien des immeubles principaux.

Sa forme carrée, sa toiture élancée en croupe et l'ordonnance symétrique de la façade principale répondent au canon classique des maisons de campagne de style français. Le four et le grenier datent de la même époque.



Deux incendies ont ravagé l'ancienne ferme et l'ancienne grange à l'écart. En 1892, Louis de Bourgknecht reconstruit la ferme en deux parties.

Les incendies à Courtaney

Les journaux de l'époque, ainsi que le dossier de l'ECAB consulté aux archives de l'État, nous renseignent sur ces incendies. Le premier s'est déclaré le 15 mai 1892. On lit dans *La Liberté* du 18 mai : « Dans la soirée de dimanche, un incendie a dévoré la ferme de Courtaney, près d'Avry-sur-Matran. On a pu sauver, à grand-peine, les chevaux et le bétail. Les brebis, les animaux de basse-cour, tout le mobilier de ferme et tout le mobilier du fermier sont restés dans les flammes. »

Le rapport établi par le fermier Etter à l'intention de l'ECAB est plus explicite. Il évoque la chicane survenue pendant le souper entre les domestiques Maendly et Rothen. Ce dernier, parti à midi, était rentré aviné vers 18 h 30. À la suite des remarques formulées par le fermier, Rothen a quitté la cuisine, furieux. Le repas terminé, un autre domestique, Beyeler, découvre en sortant que la grange a pris feu à deux endroits. Il aperçoit un individu en fuite. C'est Samuel Rothen. Les pompiers d'Avry, de Corminboeuf, Noréaz, Matran, Onnens, Chésopelloz, Neyruz et Prez accourent avec leurs pompes à bras tirés par des chevaux. Elles ne sont pas d'un grand secours, les étangs situés sur la propriété étant à sec. (Il n'y a pas d'hydrants à cette époque.) Les pompiers de Corminboeuf, arrivés les premiers, ont droit à une prime. Rothen ne reparaît pas après l'incendie. Bernois de Wahlern, il était domestique à Courtaney depuis deux ans.



Courtaney : château, ferme et dépendances. Photo tirée de l'ouvrage de Jean-Pierre Andereg, « Une histoire du paysage fribourgeois »

Le deuxième incendie - dû à la fermentation du foin - a éclaté le 30 juillet 1906. Le feu a détruit le bâtiment comprenant écurie, grange et pont d'engrangement. Le fermage était confié aux frères Gerber. Dans le rapport rédigé par le secrétaire de

la préfecture, on peut lire les explications données par Gottfried Gerber. Malgré les précautions prises pour éviter l'embrasement du foin en ouvrant une tranchée pour activer la ventilation, le foin noircissait et dégageait de plus en plus une forte chaleur. On a fait appel à la pompe à incendie d'Avry. Trop tard ! La grange s'était embrasée avec une extrême rapidité. Elle contenait 150 chars de foin et 20 chars de regain. Les 35 vaches et les veaux ont pu être sauvés. On a pu compter sur treize pompes venues des communes voisines. Les pompiers de Corjolens ont reçu la prime attribuée aux premiers arrivés sur le lieu du sinistre. Le préfet, venu à Courtaney, a eu droit à une indemnité de 3,30 fr. !

Le château de Corjolens et les Dorand du château

Dans le livre *Onnens, chroniques et souvenirs*, il est parfois question de Corjolens, village de la paroisse d'Onnens dont les archives recèlent - notamment - de nombreux textes en rapport avec la construction de l'église, décidée en juillet 1910. Textes où l'on apprend que Népomucène Dorand, de Corjolens, dit *du château*, faisait partie de la Commission de construction. Il avait épousé la sœur du curé-doyen Célestin Corboud, à la tête de la paroisse d'Onnens en ce début du XX^e siècle. Le curé écrit au sujet de Népomucène Dorand : « Ses grands-oncles ont sottement démoli le château de Corjolens, vieux château du Moyen Âge vaste et solidement bâti, possédant une salle dite des chevaliers en raison de grands tableaux d'anciens chevaliers qui en ornaient les murs. »



Où donc se trouvait le château ? Il était situé au village. Pierre Chenaux, décédé en 2011, s'est souvenu, lors d'un entretien, des vestiges de fondations sur lesquels il a bâti lui-même une annexe de sa maison.

Les derniers propriétaires

Les derniers propriétaires étaient donc les Dorand du château dont Pierre Chenaux a connu les descendants. Ceux-ci avaient gardé, accolé à leur nom, le souvenir du castel familial démoli. Ils habitaient la maison qui est aujourd'hui propriété des descendants de Pierre Chenaux. Népomucène du château s'en est allé en France, où il a repris la grande ferme de Presle, à 39570 Montaigu, près de Lons-le-Saunier. Son père Benoît du château l'y a rejoint. Le fils de Népomucène, Joseph, a abandonné la ferme pour travailler chez un négociant en vins. Né en 1909, il est décédé en 1969. Nous avons pu avoir des contacts avec son fils Jacques Dorand, domicilié au lotissement Pierre Morte, à 39570 Montmorot. La famille, maintenant de nationalité française, a totalement effacé - et oublié - l'ajout du château.

Propriétaires précédents

Des recherches effectuées par l'historien Jean-Pierre Dorand, originaire de Corjolens, et par l'archiviste cantonal Hubert Foerster, il ressort qu'un Français, Jacques Brun, marchand de bois, de Montaiguët en Forez (Allier), possède dans les années 1830 la moitié de la maison de campagne de Corjolens, appelée le Château. Il faut y ajouter diverses dépendances : un carré de jardin attenant à l'ouest au château, d'une surface de 250 pieds (1 pied carré : 9 dm²) ; le pré du Château de cinq poses, avec une maison, une grange et des étables à porcs ; un champ de cinq

poses appelé la Fin dessus ; une pièce de forêt de foyards, d'une surface de trois poses et demie, appelée Bois du Château, située à l'est du bois de la commune de Corjolens. Qui était propriétaire de l'autre moitié ? Probablement une famille Dorand.

En 1834, une description sommaire rapporte que le château est construit en pierres, riegel (?), bois et tuiles. Des notes envoyées par le professeur Dorand apportent encore des précisions. En 1840, les propriétaires sont Dorand, Syndic et son hoirie, puis en 1842, Claude Dorand et Pierre Rossier. Cet immeuble est estimé en 1834 à 1200 fr., mais seulement à 800 fr. en 1842. C'est une preuve de sa détérioration. En 1844, le vieux château appartient à Louis Dorand et à la Veuve Rossier. Il est estimé à 400 fr., avec la mention *tombe en ruines*. Une note indique qu'il est démoli en 1845.

Un petit-fils de Népomucène Dorand retrouve Corjolens

Denis Dorand, qui habite Lons-le-Saunier, est l'un des nombreux petits-enfants de Népomucène. Grâce à internet, il a retrouvé les traces de son grand-papa à Corjolens et il s'est promis de revenir sur les lieux où avaient vécu ses aïeuls.

Le vendredi 24 septembre 2010, il avait rendez-vous à l'auberge de Rosé avec Jean-Marie Barras, auteur des textes qu'il avait découverts sur internet. Accompagné de son épouse Michèle, il est allé ensuite à Corjolens, chez Pierre Chenaux. Ce dernier, à la mémoire infailible malgré ses 94 ans, a été heureux de faire la connaissance du petit-fils de Népomucène. Denis Dorand, de son côté, était très ému de rencontrer quelqu'un qui avait connu son grand-père décédé en 1963. « La dernière fois que je lui ai parlé - a fait remarquer Pierre Chenaux - c'était dans les années 20, lorsqu'il est venu depuis la France encaisser la location ; car j'étais locataire avant d'acheter son domaine. » Pierre Chenaux, après s'être entretenu chaleureusement avec son visiteur-surprise, a vivement souhaité le revoir.

Comme Denis Dorand est passionné de généalogie, il est revenu plusieurs fois aux archives cantonales à Fribourg afin de compléter un arbre bien garni en raison, notamment, de la famille nombreuse de son grand-papa Népomucène.

Il a fallu à Denis Dorand plus de trois ans de patientes démarches administratives pour retrouver la citoyenneté helvétique perdue par sa famille établie en France voici près de cent ans. Il possède maintenant une carte d'identité et un passeport suisses où figure Avry comme lieu d'origine. Les démarches entreprises pour que son épouse Michèle devienne elle aussi double nationale ont abouti. Le 13 novembre 2014, elle a reçu un passeport helvétique. Denis Dorand, maintenant à la retraite, avait une excellente situation dans l'entreprise Renault. Il a exercé son métier notamment en Afrique et en Allemagne.

Denis Dorand est propriétaire d'une montre qui a une longue histoire !

La montre du curé d'Onnens Célestin Corboud

Texte de Denis Dorand :

« L'abbé Célestin Corboud, de Surpierre, a été curé d'Onnens durant 36 ans, de 1883 à 1919. C'est sous son "règne" que fut construite l'église d'Onnens, consacrée en 1913. Il fut nommé doyen du décanat St-Udalric en 1912. À cette occasion, les paroissiens d'Onnens ont tenu à lui apporter leurs félicitations de façon concrète. Ils se sont unis pour collecter les fonds nécessaires à l'achat d'une montre en or. Elle est représentée sur cette photo. C'est une montre à gousset, de marque Zénith. Le gravage intérieur sur le couvercle immortalise cet événement. (On ne s'attardera pas à l'orthographe !)



Le curé Corboud s'est demandé à quel héritier transmettre cette montre. Sa sœur Alphonsine, épouse de Népomucène Dorand de Corjolens, lui donnait de nombreux neveux. Le curé-doyen Corboud chargea Népomucène de prendre soin de ce bijou et de le remettre au dernier de ses fils. Ainsi fut fait. Le dernier des fils de Népomucène est né à Vernantais (dép. du Jura) le 16 juillet 1924. Il s'appelait René. C'était mon père. Cette montre a été portée par Népomucène jusqu'à sa mort. Le cadeau des paroissiens d'Onnens est aujourd'hui en ma possession. La montre est toujours en parfait état. »

Deux fermes devenues de simples maisons

Évocation de l'écrivain qui fut propriétaire de l'une d'entre elles

Jadis accolée à une grange et formant une ferme, cette maison en 2020 abandonnée appartient à la commune. Elle est - elle était - située à proximité de la zone industrielle de Rosé, en dessus de la déchetterie. On s'étonne du nom qu'elle porte, ou plutôt qu'elle portait : *La Métairie*, un terme surtout utilisé en France. La métairie est une ferme dont le locataire partage les récoltes avec le propriétaire. Ce qui n'était pas le cas de *La Métairie* de Rosé, bien qu'elle eût à l'époque l'aspect d'une ferme. Un petit rappel historique pour expliquer cette appellation. Ce nom lui a été donné par l'un de ses habitants, connu dans le journalisme et la littérature, Pierre Verdon.



Originaire de Dompierre, fils d'un instituteur de Bulle, Pierre Verdon obtient son brevet d'enseignement à Hauterive en 1921. Il poursuit ses études à l'Université de Fribourg, puis à la Sorbonne. Revenu au pays, il fait carrière dans le journalisme en radical convaincu. Il publie aussi plusieurs ouvrages : un roman policier, *Un conseiller d'État a été assassiné*, qui met en scène un magistrat

fribourgeois du bon bord, aux mœurs qui passaient à l'époque pour légères ; un livre de poèmes,

Les Prémices ; un recueil de fables, *Vérités ironiques* ; deux comédies, *La Sérénade*, accompagnée d'une musique de Georges Aeby et *Cachez vos photographies*. Dès 1925, il est membre de la Société des écrivains suisses. Il se passionnera toute sa vie pour les arts. En 1931, il publie une importante étude sur les artistes et les peintres contemporains dans le numéro de Noël de la revue *L'art en Suisse*.

Journaliste, il lance un mensuel, la *Gazette de Fribourg*, dont la durée sera éphémère. Il est nommé rédacteur de *L'Indépendant* en 1934, fonction qu'il assumera pendant quatre ans. Le 31 décembre 1938, une voiture le fauche à la rue de Romont, à Fribourg. Il restera gravement handicapé, mais il garde entières tant sa volonté que sa verve. Il s'établit à Rosé où sa maison s'appelle *La Métairie*. Il fonde un hebdomadaire, *La Revue de Fribourg*, qui fusionnera avec *Fribourg Illustré* en 1946. Cette revue, à cette époque, est un reflet exhaustif et abondamment illustré de la vie en général dans le canton de Fribourg, avec une prédilection marquée pour les activités culturelles et artistiques. En plus, Pierre Verdon continue de correspondre avec maints journaux et revues. À Rosé, défilent des amis écrivains, peintres, sculpteurs, musiciens.

À sa mort survenue le 14 août 1951 - il n'avait que 48 ans - *Fribourg Illustré* lui rend un émouvant hommage sous la plume des écrivains fribourgeois Jean Humbert, Paul Thierrin, Henri Gremaud, Gabriel Oberson. Quelques-unes de leurs phrases : Pierre Verdon connaissait toute la littérature... Il disait la nécessité de retourner toujours aux grands maîtres du passé... Il cherchait à mettre en vedette l'élite intellectuelle et artistique fribourgeoise... Envers les artistes, il était celui qui comprend, qui stimule, qui porte en avant... Disparaît un homme de lettres non conformiste, à l'imagination féconde, à l'humour inné, au verbe incisif et truculent. Pierre Verdon a laissé une veuve et cinq enfants.



Deuxième ferme

La maison située en face de la station d'essence du « Centre » de Rosé fut jadis la propriété de la famille Page, où a habité le couple Léon Page-Chatagny, grands-parents de Charly Page. Comme *La Métairie*, c'était une ferme avec une grange.

Le Club athlétique Rosé fête ses soixante ans

Dimanche 5 mai 2013 : journée marquante pour le CA Rosé qui associe deux événements, la 54^e course d'orientation que le club organise (course Piamont-Verdilloud) et son soixantième anniversaire. Cette CO - course d'orientation - s'inscrit dans l'orbite du championnat fribourgeois. La commune d'Avry avait mis à la disposition du CA l'infrastructure nécessaire à une telle manifestation.

La course du soixantième anniversaire



De gauche à droite, Patrick Rossier, ingénieur forestier EPFZ, président du CA Rosé, Marie-Luce Romanens, professeure au Collège Ste-Croix et championne du monde de CO en 1995, Bertrand Chatagny, retraité de la banque Raiffeisen et chef de la course d'orientation du 5 mai 2013

La météorologie capricieuse - voire exécrable - de ce printemps 2013 suscitait des appréhensions : quel temps fera-t-il le dimanche 5 mai ? Le temps fut parfait pour une course d'orientation ! Soleil et température agréable ont apporté leur contribution à la réussite de la journée. Avry a vu affluer 404 coureurs en provenance de toute la Suisse romande et de divers cantons alémaniques dont Berne et Soleure. Le président Patrick Rossier et tout le comité, le chef de course Bertrand Chatagny et ses nombreux collaborateurs pouvaient être satisfaits. Car le travail de préparation est aussi considérable qu'exigeant. Jugez plutôt : une quarantaine de catégories et de parcours suivant l'âge et le sexe, une centaine de postes à prévoir dans les forêts de Piamont et de Verdilloud. Et les tâches sont multiples : tracé des parcours, contrôle, pose et dépose des postes, départs et arrivées, inscriptions, informatique, buvette, infrastructure, parking, premiers soins, ravitaillement, réception des invités, initiation des moniteurs, course autour de l'école pour les enfants. Cette course destinée aux enfants se situe dans l'éventail des activités censées familiariser les écoliers avec la course d'orientation. Le matériel destiné aux enfants présenté le 5 mai - connu à l'école d'Avry - peut être découvert sur le site www.scool.ch. It's COOL présente des activités destinées à l'apprentissage de l'orientation.

Impressionnant le changement survenu dans la logistique d'une CO grâce à l'informatique ! Chaque participant a sa puce, qu'il glisse à chaque poste et à l'arrivée dans le boîtier ad hoc. Le contrôle de l'intégralité du parcours, le temps effectué, et enfin le classement : tout est informatisé. Des cartes spéciales intitulées Piamont, Verdilloud, Centre scolaire ont été éditées en vue du 5 mai. Elles sont dues respectivement aux cartographes Hansjörg Suter, Denis Cuhe, Marie-Louise Bochud en collaboration avec Gilbet Francey.

Quelques-unes des nombreuses activités

Le répertoire des activités passées est très vaste. À découvrir sur le site dont le nom figure ci-après. Aperçu très succinct : le Club organise chaque année une course d'orientation. En 2013, c'est la cinquante-quatrième !

Dans le large éventail des manifestations où s'est impliqué le CA Rosé, on peut relever sa collaboration en 1997 aux *6 Jours de Suisse en orientation* avec le Groupement de course d'orientation de Thoun. En 1999, il organise les Championnats suisses de relais. En 2002, c'est la mise sur pied d'une course relais de la Coupe du monde, à Lossy. Chaque année, au mois de juin, le CA Rosé a été l'ordonnateur du Grand Prix CLOROS (Claude Rossier), une course à pied en trois étapes.

De tout temps, le CA Rosé a recruté ses membres dans la région. Actuellement, il en compte une centaine, essentiellement en provenance de l'ouest du district de la Sarine. Si vous voulez vous adresser à un membre du comité, ou avoir des renseignements sur le programme annuel et les entraînements... ou vous inscrire au CA Rosé, une bonne adresse : <http://puppen.ch/ca-rose/index.html>

Aperçu historique



Le « Club athlétique Rosé » - CA Rosé - est fondé à la fin de l'année 1952, par des adeptes de l'athlétisme. Parmi les fondateurs figurent Max Fillistorf, Jean-Pierre Biemann et Éloi Mettraux d'Avry, ainsi que Gérard Dafflon, de Neyruz. François Charrière, le « régent de Noréaz », fut désigné en qualité de premier président. La course à pied et la course d'orientation ont occupé, dès les premières années, une place prépondérante. Au début, le club pratiquait son entraînement physique à la salle d'école d'ouvrage (travaux à l'aiguille des filles de l'école primaire), située à la forge de la famille Biemann. Ensuite, les entraînements ont eu lieu à la salle du Café de Rosé.

L'emblème du club se veut allégorique et joue avec le nom Rosé : les membres du CA ne sont pas des arroseurs arrosés, mais ils subissent parfois un arrosage pendant une course, et ils apprécient d'être arrosés après l'effort...

Dans ses débuts, le Club ne se laisse pas décourager par quelques déboires. Au retour d'une course, les athlètes apprennent qu'un groupe dissident vient de créer une équipe de football avec la caisse du club ! Et un mardi soir, après un entraînement de course d'orientation dans la forêt du Piamont, quelques membres sont arrêtés par la gendarmerie. Les religieuses carmélites qui dirigent l'institut de Seedorf se sentent importunées par ces jeunes gens qui rôdent autour de la grotte avec carte et boussole...

Des noms qui ont marqué la vie du club

En premier lieu, il faut citer Marie-Luce Romanens, dont le palmarès est remarquable. Dans l'éventail de ses titres, citons celui de championne du monde en 1995. Le président Patrick Rossier fait remarquer qu'elle a contribué à populariser la course d'orientation dans le canton. Ajoutons aussi le Dr Roger Schrago et ses fils Godefroy et Grégoire, Hubert Rossier, papa du président entré au club en 1955, Hansjörg Suter et sa fille Valérie, Denis Cuche, Jean-François Clément, Bertrand et Éliane Chatagny dont la fidélité au CA Rosé dure depuis 35 ans, Claude Rossier (Cloros)... La liste pourrait s'allonger, aussi longue que celle des multiples places d'honneur conquises au fil des ans ! Citons encore un paragraphe publié sur le site internet du CA Rosé, relatant le Championnat suisse de CO courte distance à Pfannenstiel (Zürich) le 3 juillet 1999 : « Notre petite délégation a cependant ramené une médaille d'or. Voulant montrer qu'il fallait encore compter avec lui, le Dr Roger Schrago a passé le cap de l'éliminatoire en se classant 6^e. Mais lors de la finale, il a "mis le paquet" pour terminer premier Suisse en catégorie H 60. Bravo ! À chacun d'en faire autant ; si ce n'est ce siècle, ce sera le suivant. »

En conclusion, on souhaite au CA Rosé de poursuivre sa longue route, parsemée de succès, de bienfaits physiques et moraux, de solidarité et d'amitiés.

Mai 2013 : 28^e Giron des Musiques de la Sarine

Et centième anniversaire de la Société de musique L'Avenir

Parmi les nombreuses acceptions du mot *giron*, il en est deux qui conviennent bien aux journées vécues à Avry du 16 au 19 mai 2013 : 1. Communauté ; 2. Manifestation qui se déroule sur plusieurs jours dans les cantons de Vaud et de Fribourg.

Une communauté

Cet idéal commun qui relie la vingtaine d'ensembles du district de la Sarine fut tangible au travers des diverses manifestations du Giron, tant au cours des productions sur scène à la cantine que lors des concours ou du cortège. Un idéal commun qui associe l'amour de la musique et la convivialité. Attachement à la musique traditionnelle des fanfares, à laquelle s'ajoute un répertoire moderne plus exigeant et plus difficile dans son interprétation. Deux vétérans d'une fanfare sarinoise nous ont dit combien la formation actuelle des musiciens est supérieure à celle qu'ils ont connue jadis, qui ignorait en général les cours préparatoires au sein des sociétés et le

conservatoire. En formulant ces propos, les deux vétérans écoutaient une pièce moderne jouée sur la scène de la cantine : « On aurait été incapables de jouer ça », ont-ils fait remarquer...

« La Liberté » a relevé la présence de 830 bénévoles, pas tous sur cette photo...

La double manifestation, Giron et centième anniversaire



Une foule de bénévoles ont prêté leur concours, avant et pendant la fête. Et après pour la remise en ordre ! Le souci d'une organisation adéquate fut porté en premier lieu par le Comité d'organisation présidé par Benoît Piller, Syndic d'Avry. *Pour faire du nouveau, il faut être maître de l'ancien.* Il y avait à la clé de l'organisation l'expérience - déjà lointaine - apportée par la mise sur pied du Giron en 1974 à Avry, puis par *Fanfarama*, la grande fête organisée par *L'Avenir* en 1998, et enfin par les derniers Girons du district, notamment celui de l'année précédente à Épendes. Un travail considérable a été réparti entre les membres du Comité d'organisation qui ont assuré l'infrastructure, la responsabilité des finances, la réalisation du remarquable libretto, les festivités, la décoration, le programme musical, le fonctionnement général... Pas une sinécure ! Ont entouré Benoît Piller au Comité d'organisation : Jean-Marie Tinguely, Denis Corpataux, Joël Martin, Christian Mauron, José Sciboz, Charly Page, Xavier Tinguely, Daniel Baechler. Valérie Limat assurait le secrétariat.

Aux dires de nombreux musiciens et auditeurs, les activités se sont enchaînées sans heurts. Les concours des sociétés, le samedi à l'aula du CO, comme le concours de marche du dimanche ont été supervisés par les jurys présentés dans le libretto. Si les classements de jadis ont disparu, les

membres du jury rédigent en lieu et place des analyses des interprétations qui sont ensuite soumises aux sociétés.

La réception et le dîner officiels

Dimanche, dès 11 h 30, les invités réunis dans la petite cantine jouxtant la grande ont partagé un généreux apéritif. Michel Minguely, responsable de la commission de musique du Giron de la Sarine, a assumé l'ordonnancement de la réception et du repas qui ont suivi. Il a introduit les parties oratoires et musicales. Benoît Piller, en qualité de président du comité d'organisation a salué les nombreux représentants des autorités, les musiciens et leurs dirigeants. Il a adressé des souhaits de bienvenue particulièrement chaleureux à la Société musicale brésilienne *Campesina Friburguense*, de Nova Friburgo. Il a relevé la présence d'une brochette de membres des autorités : Anne-Claude Demierre, présidente du gouvernement, les Sarinoises et Sarinois Isabelle Chassot et Marie Garnier, conseillères d'État, Danielle Gagnaux, chancelière d'État, Jacques Bourgeois, conseiller national, Pascal Kuenlin, président du Grand Conseil, Alex Ridoré, préfet du district de la Sarine, les députés au Grand Conseil, les autorités communales et paroissiales. Après le discours du président du Grand Conseil, ce fut au tour de Raphaël Fessler, président de l'Association Fribourg-Nova Friburgo, de rappeler les liens tissés entre les deux villes. Il incita les sociétés à choisir Nova Friburgo comme but d'une sortie exceptionnelle !

Parmi les interventions des sociétés de musique qui ont jalonné le repas, une mention toute spéciale aux musiciens de Nova Friburgo. Ils ont eu droit - fait assez rare dans une cantine - à une *standing ovation* !

Le cortège

Plusieurs centaines de personnes se sont assemblées tout au long du parcours qu'allait emprunter le cortège du dimanche après-midi. Une légitime appréhension de la foule et des 42 groupes prêts à défiler s'est manifestée au sujet du temps ! La pluie, au début, donna raison aux prévisions pessimistes consécutives à un printemps rarement ensoleillé. Mais tout s'arrangea. En tête de cortège, le troupeau du domaine de Courtaney est passé sous la pluie. Les vaches aux têtes fleuries et aux cloches sonores, accompagnées du train de chalet, apportèrent d'emblée une note bien fribourgeoise, et émouvante pour de nombreux spectateurs. À part les vingt sociétés de musique, le public a applaudi les enfants des écoles d'Avry et de Matran aux costumes et affûtiaux pleins d'imagination. Les lamas, entre autres, ont eu beaucoup de succès ! Des chars divers, une calèche, une voiture hippomobile de jadis, des sociétés d'Avry et de Matran, et nous en passons, tout était prévu pour rendre le cortège varié et attrayant.

Lotos et joies annexes

Deux lotos avec quelque 30 000 fr. de lots ont eu lieu le samedi 11 mai et le jeudi 16 mai. Un concert du groupe Sonalp le vendredi soir 17 mai, un concert de gala par l'Ensemble de cuivres valaisans le samedi 18 mai, trois bals, autant de moments qui ont agrémenté ces journées. Après le discours prononcé lors de la cérémonie finale par le président du Giron Claude-Alain Bossens, Benoît Piller, président du Comité d'organisation a communiqué ses impressions. Un bilan

globalement positif, estime le président, qui se plaît à relever les innombrables heures de bénévolat qui ont contribué à la réussite de la double fête. Le sol détrempé, tant dans la cantine que dans ses annexes et abords, a dû être recouvert d'une épaisse couche de copeaux et a nécessité un travail supplémentaire considérable.

Un bémol s'est hélas ajouté aux dièses : la déception des personnes qui ont voué tous leurs soins et consacré un temps considérable aux multiples décorations. Personne ne comprend le mépris manifesté par des galapiats à leur égard. De multiples décorations ont en effet été dégradées, détruites ou foulées aux pieds.

Benoît Piller, Syndic, a dirigé ces festivités avec autant de compétence que de doigté.

Du 23 au 26 juin 2011, giron des Jeunesses de la Sarine

Extrait de l'interview de Michel Moret, Syndic. Il était vice-syndic en 2011.

Quelle a été la raison de votre engagement ?

La raison la plus importante de mon engagement était de soutenir la jeunesse de notre village dans ce challenge qui s'est avéré encore plus prenant que tout ce que j'avais pu imaginer. Mes activités ont porté sur la planification des besoins en bénévoles, sur leur engagement dans les divers secteurs et sur le planning de leurs activités durant la fête, en tenant compte des souhaits de chacun dans la mesure du possible. Gérer les multiples problèmes organisationnels au quotidien ne fut pas une sinécure ! Enfin, il s'est agi d'organiser la participation au souper de remerciements du 30 septembre dans notre salle de gymnastique.

J'ai eu la chance d'être parfaitement secondé dans toutes ces activités par Thierry Despont, membre de la jeunesse, ainsi que durant les quatre jours de la fête par ma fille aînée Anne-Charline, qui s'occupait de l'accueil des bénévoles. Ils furent près de six cents à prêter leur concours. Les villageois et des représentants des communes avoisinantes ont bien répondu à nos sollicitations. Nous avons pu compter aussi sur des personnes venues de Lausanne, du Jura et de Genève.

Quel est votre bilan de l'événement ? Avez-vous atteint votre objectif : faire une fête de village ?

D'après les échos que nous avons eus, je pense pouvoir dire que la fête a été belle et appréciée des villageois. Le cortège s'est déroulé dans une ambiance festive et détendue, devant un public très nombreux. La fréquentation a été très bonne. Bien sûr, tout n'a pas pu être parfait dans l'organisation, mais, globalement, ce fut une belle réussite. Nous pouvons être fiers de notre jeunesse et de notre village. L'un des objectifs - faire une fête de village - a été atteint.

Plusieurs mesures ont été prises par rapport à l'alcool et à la sécurité. Est-ce que, dans l'ensemble, vous êtes satisfait ?

(...) Il n'y a pas eu les problèmes majeurs, imputables spécialement à l'alcool, qui ont terni les derniers giron des jeunesses sarinoises. On peut qualifier de satisfaisantes les mesures prises. Notre préfet a exprimé sa satisfaction et le responsable de la police a qualifié le week-end de « calme ».

Qu'est-ce que vous aimeriez que les habitants d'Avry retiennent de cet événement ?

Notre jeunesse a démontré que notre village est capable de réussir des défis ambitieux et de se mobiliser de manière positive autour d'une cause commune. Je remercie tout spécialement les habitants d'Avry dont les maisons étaient proches de la fête. Ils ont préféré voir les côtés positifs du Giron et en ont accepté les nuisances avec bienveillance. CR



La tonnelle

La jeunesse offre 10 000 fr. à la commune

Extrait de l'interview de Jonathan Thierrin, président de la jeunesse d'Avry



Photo : Jonathan remet le chèque au Syndic d'Avry Benoît Piller

A quoi cet argent va-t-il être destiné ?

Nous laissons le soin au Conseil communal de trouver la solution idéale.

Peux-tu nous rappeler brièvement quels ont été les temps forts de ce giron ?

Le loto du jeudi soir a connu un succès inespéré. Le temps catastrophique qui avait caractérisé les derniers jours précédant la fête avait éveillé en nous les pires craintes. Finalement 1300 personnes sont venues tenter leur chance sous la cantine. Rebelotte le lendemain pour le concert d'Alain Morisod qui a ravi les quelques 700 personnes venues l'écouter et danser sur leurs airs favoris. Dès le samedi, les jeux ont débuté pour se terminer le dimanche en fin d'après-midi. C'est la jeunesse de Lossy-Formangueires qui s'est montrée la plus habile. Le prix des costumes est revenu à Onnens, celui du plus beau char à Ponthaux et celui de l'ambiance à Matran.

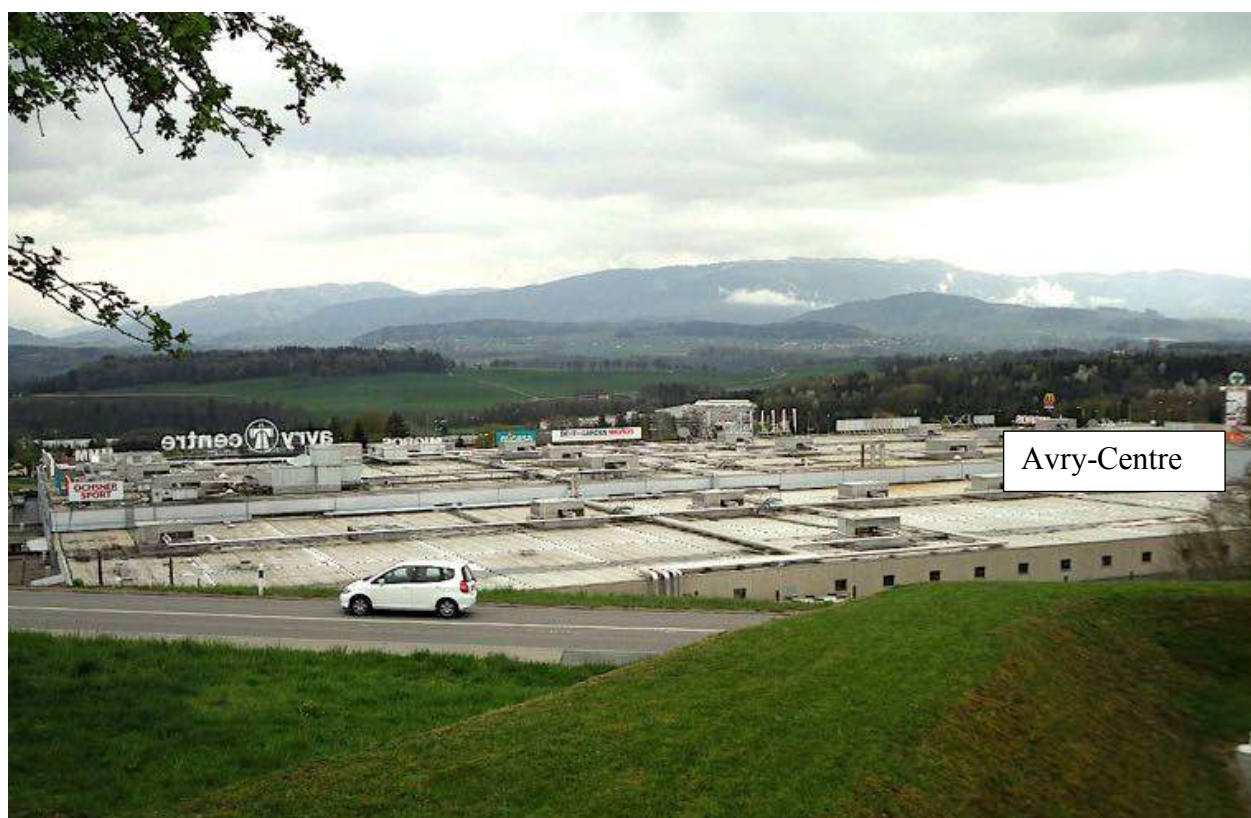
D'un point de vue plus personnel, comment as-tu vécu la manifestation ?

Cette aventure a également contribué à resserrer fortement les liens entre tous les membres, des plus jeunes aux plus âgés. En tant que président de la jeunesse, je tiens à remercier les membres du comité d'organisation qui ont œuvré au bon déroulement de la fête sous l'égide de Claude Longchamp, ainsi que les membres de notre jeunesse qui se sont investis. Sans oublier surtout la population villageoise qui nous a suivis et soutenus à fond. J'en retire des moments inoubliables. Le but premier n'était pas de faire de l'argent, mais bien de donner un nouvel éclat à l'image des jeunes qui avait été ternie. Je crois que nous avons réussi et je m'en réjouis. Pour la jeunesse, l'aventure du giron continue encore un peu. Elle prendra fin au mois d'août prochain avec un voyage à Chypre. *JBG*

Activité économique

L'évolution de ces dernières décennies a transformé une commune qui était essentiellement agricole et artisanale. Le secteur primaire a en effet singulièrement diminué. En 1950, le village comptait 40 exploitations agricoles, dont un grand nombre devait se contenter de quelques poses. Il en reste une dizaine - y compris avec Corjolens - modernisées et dynamiques, mais sujettes aux durs impératifs des lois du marché.

Le Centre commercial, inauguré en 1973, a contribué à diffuser bien loin le nom d'Avry ! Il s'agit de l'un des plus grands centres commerciaux de la Suisse romande, avec un supermarché MMM



et une cinquantaine de commerces. « Le Centre » - comme on l'appelle couramment à Avry -

occupe 750 employés. Avry-Bourg jouxte le Centre commercial. Il comprend diverses entreprises et logements. À proximité d'Avry-Centre s'est installée une succursale de Aldi. Matran offre aussi une large gamme d'importantes entreprises : Alligro, Bauhaus, Lidl, Schilliger, et surtout Coop entouré de nombreux commerces.

La zone industrielle de Rosé - fondée par Jean-Pierre Python - fut ouverte en 1972. Elle offre une centaine d'emplois : Raus SA, STESA et plusieurs autres entreprises... De 1964 à aujourd'hui, l'usine Sofraver de Rosé a connu le développement constant qu'un article précédent a décrit.

L'artisanat n'est pas en reste avec une entreprise de publicité, un maquettiste, des garages, une carrosserie, des installateurs sanitaires, une entreprise d'adduction d'eau, un atelier de ferblanterie et couverture, etc.



Ce développement extraordinaire a aussi de graves inconvénients, imputables notamment aux difficultés de la circulation. Et Avry a perdu ses caractéristiques de village. Il a passé de 500 habitants en 1950 à plus de 2000. Et le plus grand nombre d'entre eux ne se connaissent pas !

Une rénovation réussie

Pourquoi maintenir une vieille grange aux Agges ? Il s'agit d'un bâtiment protégé. C'est une grange dite seigneuriale, construite en 1765 par le charpentier Christous Elchingre (Christophe Eltschinger, de Cottens). Elle dépendait vraisemblablement du château de Buman. Dans un état

de dégradation avancée, elle a été restaurée dans les règles de l'art et s'intègre fort bien dans son environnement.



Domage que l'on ne tienne pas toujours compte de l'environnement dans les projets architecturaux ! La disparité entre les nouveaux bâtiments, dans nos communes, est fort dommageable pour la silhouette traditionnelle de nos agglomérations rurales.

« Il » a osé et foncé !

« Il », c'est le Conseil communal d'Avry en place durant la période qui court de 1966 à 1978. Il était présidé jusqu'en 1970 par Joseph Gumy, puis de 1970 à 1978 par Charles Biemann. Qu'a donc osé notre exécutif ? Il s'est insurgé avec une vigueur chronique - avec le concours de toute la population d'Avry et des communes environnantes - contre un projet soutenu par l'intelligentsia cantonale et paramilitaire visant l'édification d'une place de tir de 100 cibles à proximité de Courtaney. Fribourg avait perdu son stand des Neigles à la suite de la mise en eau du lac de Schiffenen en 1963. Et la ville était pressentie pour l'organisation du Tir fédéral de 1974. La région de Fribourg devait donc impérativement être dotée d'un stand.

La genèse des tensions

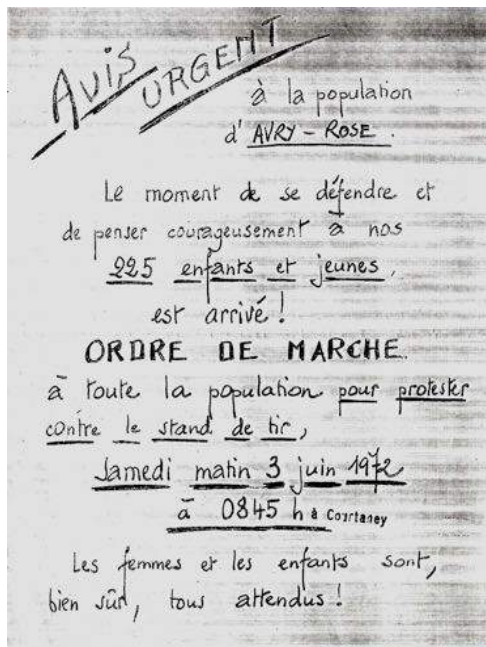
Les tensions ont commencé en 1966. Le vendredi 11 février, se réunit une Commission chargée de comparer deux emplacements susceptibles d'accueillir une place de tir, le Bois des Morts entre Matran et Neyruz, et Courtaney. Ce groupe d'étude est formé du commandant de corps Frick, du brigadier Lüthi, du procureur général du canton Joseph-Daniel Piller chargé d'instruire le dossier et de délégués des communes. Les experts choisissent Courtaney !

D'emblée, Avry prévoit les inévitables nuisances d'une place de tir qui, non seulement perturberaient le village mais hypothéqueraient son avenir. Le stand de Courtaney, avec sa centaine de cibles, aurait accueilli dans la journée les tirs des écoles de recrues de Fribourg et des unités stationnées ou passant dans la région ; en soirée, les tirs d'entraînement des matcheurs et des différentes sociétés ; le samedi et le dimanche les tirs d'entraînement, les tirs obligatoires, les concours de tous genres. Impensable !

Les principaux acteurs de la guérilla qui va durer des années sont, côté Avry, dans le rôle des ténors de l'opposition et porte-parole du village, Charles Biemann, Syndic, Marius Barras, secrétaire communal, Georges Rochat, enseignant. Les conseillers communaux et la population, sûrs de leur bon droit, les appuient. Côté opposé, l'un des protagonistes des plus percutant est Laurent Butty, préfet de la Sarine, président de la Société cantonale des tireurs et conseiller national dès 1971.

1971 et premiers mois de 1972 : on tempore...

Dans la Boîte aux lettres de *La Liberté* du 16 juin 1971, le Conseil communal d'Avry s'insurge : lors du tir en campagne à Rossens, le 6 juin, M. Hubert Corboud, président de la Fédération des sociétés de tir de la Sarine s'est lancé dans une attaque virulente et blessante contre Avry qui refuse une place de tir à Courtaney. La presse romande se fait régulièrement l'écho des démêlés Fribourg-Avry. Le préfet Laurent Butty annonce même que le Tir fédéral de 1974, d'une durée de



trois semaines et qui accueillera 85 000 tireurs, est prévu à Avry-sur-Matran ! Il ajoute que ce projet est distinct de celui relatif à l'implantation d'un stand permanent. Il y a donc deux projets, le Tir fédéral et le stand permanent. (*La Liberté* du 21 octobre 1971)

Dès la fin du mois de septembre 1971, les plans du futur stand sont déposés à Avry par la commune de Fribourg. Avry refuse de les mettre à l'enquête, malgré diverses interventions, notamment de la préfecture. Le Conseil d'État va être saisi, assure le Syndic de Fribourg Lucien Nussbaumer, dont les propos sont rapportés dans la presse. Avry se rebiffe : « La ville nous traite comme des esclaves. Nous avons droit au dialogue et à des essais de tir, lit-on dans *La Liberté* du 28 mars 1972. Vu la manière dont nous sommes traités, nous refusons de mettre les plans à l'enquête. » Et *La Tribune de Lausanne* du 29 mars

1972 ajoute cette remarque du Conseil communal d'Avry : « Cette mise à l'enquête est légale, mais elle n'est pas morale... Nous avons demandé une entrevue aux autorités de Fribourg. Que l'on nous envoie au moins une personne. Mais rien ! »

Le mémorable samedi matin 3 juin 1972

À Avry, la date du 3 juin 1972 s'est gravée dans les mémoires ! Les journaux des 4 et 5 juin ont titré : *Un village en ébullition, Population intransigeante, Barricades et sabotage...* L'article de *La Liberté* du 5 juin 1972, signé Gérard Périsset, résume bien cette matinée :

« L'affaire de Courtaney, comme il convient de l'appeler désormais, est entrée samedi matin dans une phase nouvelle. On connaît en effet, depuis passablement de temps déjà la farouche opposition des citoyens d'Avry-sur-Matran au projet d'implanter à proximité du village le stand de tir de la ville de Fribourg. À plusieurs reprises, nous en avons fait état dans nos colonnes.

Une guerre d'usure s'est instaurée entre Fribourg et Avry, du moins entre leurs autorités, guerre dont on ne connaît pas encore l'issue. Mais on sait maintenant avec une certitude absolue que la réalisation envisagée ne s'effectuera pas sans peine, sans beaucoup de peine même. La population a prouvé samedi matin, lors d'une manifestation pacifique, certes, mais empreinte d'une irréductible fermeté, qu'elle n'était nullement disposée à se laisser marcher sur les pieds. On l'a constaté avec le boucllement des routes conduisant à Courtaney, sur les calicots portés par les enfants de l'endroit et, surtout par le démontage nuitamment du stand provisoire où devaient avoir lieu les essais de tir. Devant la ferme de Courtaney où était prévue la rencontre des experts du DMF avec les autorités d'Avry, les dizaines de villageois et de badauds ont vainement attendu le début d'un dialogue. Celui-ci ne vint pas, de par l'absence des experts bloqués en bordure de la route cantonale et qui ne jugèrent pas utile d'accomplir à pied le trajet restant. Que va-t-il se passer maintenant ? La question est posée. » (gp).

La *Tribune de Lausanne* du dimanche 4 juin 1972 ajoute quelques renseignements : « Pourquoi le sabotage, durant la nuit, de l'estrade de 7 mètres que la ville de Fribourg avait fait installer en vue des essais ? La réponse : on veut implanter une ligne à 300 m. Or, l'estrade avait été érigée à 205 mètres des cibles. « La malhonnêteté continue », lit-on à ce propos sur une pancarte. « Nous ne voulons pas votre bruit. Nous défendons notre tranquillité, comme des Suisses libres. » Ailleurs : « S'il ne fait pas de bruit, mettez-le aux Grand-Places ». À Nonan, le colonel Corboz, du Département militaire fédéral, expert pour les places de tir, appelé par le Conseil d'État pour diriger cet essai, MM. Joseph Haymoz, chef de service à la direction militaire, Jean-Claude Bardy, délégué aux sports de la ville de Fribourg, de nombreux gendarmes, des tireurs et autres personnalités attendaient que la voie s'ouvre à leurs voitures. Pendant ce temps, à 1,5 km de distance, à Courtaney, le Syndic d'Avry-sur-Matran, M. Charles Biemann, était au rendez-vous. « Nous avons fixé la rencontre à 9 h à cet endroit. Ils n'ont qu'à faire le chemin à pied comme tout le monde. Nous attendons jusqu'à 10 h. »

Et les essais planifiés par la ville de Fribourg s'en sont allés en eau de boudin ! Le 9 janvier 1973, le Conseil communal d'Avry envoyait à l'Inspectorat cantonal des constructions - après mise à l'enquête des plans - un dossier contenant 102 oppositions avec 402 signatures, ainsi que 10 oppositions de communes. Stand de tir et Tir fédéral : deux projets dont le trépas fut lent et pénible, mais définitif. Il y eut des conséquences. Le préfet Laurent

Butty - lorsqu'il passa un savon à l'inspecteur scolaire JMB qui ne s'était pas opposé à la présence des enfants à la manifestation - souffrait d'un eczéma imputable à l'échec du projet de stand.



Du changement au « Café de Rosé » en 2019

Charly et Mayon ont été durant 19 ans les deux sympathiques cafetiers de notre auberge.

Charly, né à Avry dans une famille d'agriculteurs n'a jamais quitté notre village. Tout en travaillant à la ferme de ses parents, Charly a d'abord suivi une formation de mécanicien électricien avant de se lancer dans le monde des assurances et devenir inspecteur en assurances. Mayon, née Marie-Thérèse Descloux, est originaire de Sâles-Romanens en Gruyère. C'est à l'occasion du septantième anniversaire de la fanfare, en mai 1988, qu'ils se sont rencontrés.

Mayon avait déjà une riche expérience de la restauration ; en effet, après un passage chez Ilford comme employée de fabrication, Mayon n'a plus jamais quitté le monde de la restauration. Elle a ainsi tenu un restaurant à Fribourg, travaillé au restaurant de l'hôpital cantonal et dans différents restaurants privés, comme celui des CFF. Toutefois, Mayon n'avait qu'un seul but : prendre la gérance d'un restaurant et Charly l'a donc suivi.

Le 1^{er} Juin 2000, tous deux ont pris la responsabilité de notre auberge communale. Au début, ils ont eu fort à faire, car de gros travaux étaient nécessaires : transformation du restaurant, de l'appartement, des chambres, rénovation de la cuisine, de la ventilation, du chauffage, ainsi que des caves... Petit à petit, l'auberge d'Avry-Rosé est devenue le bistro populaire des villages des alentours et le lieu de rencontre régional et chaleureux avec la présence permanente des deux cafetiers qui ont souvent participé aux discussions.



Au temps de Charly et Mayon

De plus, Charly et Mayon ont offert une cuisine familiale avec des produits du terroir, de bonne qualité, à des prix raisonnables. L'auberge avec la salle du restaurant et celle des fêtes a accueilli les sociétés du village, les joueurs de cartes, les aîné(e)s, les associations - chasseurs, pêcheurs, taxidermistes, chauffeurs routiers, les Grenadiers de Fribourg, les Tambours de La Zähringia, Pro Senectute et bien d'autres - pour leurs banquets, les familles pour leurs fêtes, les groupes politiques, l'Assemblée communale et maintenant le Conseil général pour leurs séances de travail.

On ne compte plus toutes celles et ceux qui ont poussé la porte de l'auberge tant ils sont nombreux. Mayon, Charly et leurs collaboratrices et collaborateurs étaient toujours là pour les accueillir chaleureusement avec le sourire. Tous les deux adorent leur métier, c'est leur passion, leur vie. Pour beaucoup d'habités, Mayon est devenue leur maman de cœur alors que Charly était toujours disponible pour un conseil administratif ou technique.

Les années ont ainsi passé et depuis le 31 mai 2019, Charly et Mayon ont mis fin à leur activité de cafetiers du village. À tous les deux, un immense merci du fond du cœur pour ces 19 années au service de la clientèle de ce très sympathique établissement. (...) BR

Malheureusement, Charly n'aura pas pu profiter de sa retraite dans son bel appartement des Agges ! Il est décédé le 28 octobre 2020, à la suite d'une pénible maladie.

Chantons !



Année après année, le chœur mixte *Le Muguet* a rehaussé de ses productions les cérémonies et les manifestations villageoises. La population applaudit ses chants depuis les premières années de la guerre 1939-1945. René Goumaz, un instituteur bon musicien et lui-même doté d'une belle voix de ténor fut le premier directeur. Il a occupé le poste de « régent » d'Avry de 1938 à 1952.

Au cours des années, *Le Muguet* s'est enrichi d'un répertoire varié composé de chants populaires, de negro-spirituals, d'œuvres religieuses de différentes époques.

Dès l'automne 2012, chanteurs et chanteuses d'Avry se sont associés à leurs alter ego de Matran. L'expérience s'est avérée très heureuse et conviviale. Les deux sociétés ont conservé néanmoins leur nom et leur comité. Mais, depuis le 6 juin 2019, les deux chœurs se sont réunis pour fonder un nouvel et unique ensemble qui s'appelle dorénavant le « Chœur d'Avry-Matran »

Les sociétés locales

Société	nom + adresse	téléphone
Amicale des sapeurs-pompiers	Robin Schwab 1754 Avry-sur-Matran	079 292 42 14
Au chœur d'Avry-Matran	Eliane Voisard Route de la Maison Neuve 23, 1753 Matran	026 401 45 24
Club Athlétique de Rosé	Thomas Bühler Mathias Blaise	079 548 27 49 078 798 80 65
Club de Tennis de Table	Olivier Scherly La Fin d'Amont 5, 1756 Onnens	026 470 18 04
F.C. Piamont	Vincent Stulz Imp. du Lavau 7, 1772 Ponthaux	079 240 46 56
F.S.G. Gym-Dames	Denise Sapin Impasse des Agges 23, 1754 Avry-sur-Matran	079 279 91 65
Gymnastique des Aînés	Maria Yerly Route Maison Neuve 6, 1753 Matran	026 402 09 08
B.C.A. Badminton Multi-sports	Michael Pillonel Impasse de la Forêt 6, 1782 Lossy	078 618 17 59
Soc. de Musique l'Avenir	Christian Mauron En Plan 8, 1733 Treyvaux	026 413 15 09
Soc. de Tir Air Comprimé	André Claude Coting Rte de l'Otierdo 37, 1754 Avry-sur-Matran	026 470 02 80
Les amis du Petit-Calibre	Fabien Broillet Rte du Niremout 57, 1623 Semsales	079 209 69 40
Soc. de Tir 300 m	Hubert Biemann Route du Levant 19, 1726 Farvagny	026 411 44 20
Fit-Bike	Pascal Brodard Route du Centre 82, 1741 Cottens	079 577 29 00
Unihockey	Joe Piller	079 150 52 69
Société Jeunesse	Ghislain Favre Rte de Rosé 43, 1754 Avry-sur-Matran	079 471 56 85

Premier Conseil général



De gauche à droite, Philippe Cerf, Nicole Maillard, Nicolas Favre

Le 11 mai 2016, M. Nicolas Favre, doyen d'âge du Conseil général, a dirigé la séance constitutive du premier Conseil général d'Avry jusqu'à la nomination du président. Le premier président nommé pour la période 2016-2017 est M. Philippe Cerf. Mme Nicole Maillard, administratrice, a eu le plaisir de les féliciter et de les remercier pour leur collaboration au bon déroulement de cette première séance du Conseil général. Celui-ci comprend 30 membres, issus des trois partis et groupements politiques actifs dans la commune.

Les Syndics d'Avry

Dans « Avry-sur-Matran et son passé », Armand Maillard donne les noms des Syndics d'Avry dès 1860. En complément, voici les noms des Syndics à partir de 1970 :

1970-1978 : Charles Biemann

1978-1982 : Jean-Marie Barras

1982-1991 : Roland Berset

1991-1996 : Dominique Schmid

1996-2003 : Christiane Mory

2003-2004 : Conseil de gestion

2004-2016 : Benoît Piller

Depuis 2016 : Michel Moret

Le Conseil communal d'Avry, 2020



Au premier rang, de gauche à droite, Nicole Maillard, administratrice, Charly Page, Eliane Dévaud-Sciboz ; au second rang, de gauche à droite, Christian Hofmann, Marius Achermann, Michel Moret, Syndic, Maurice Clément, Laurent Dessibourg (photo Pascal Juvet).

Michel Moret, Syndic

Dicastère : administration, ordre public et économie.

Commission : Conseil d'agglomération

Eliane Dévaud-Sciboz, Vice-Syndique,

Dicastère : aménagement, mobilité et énergie.

Commissions : commission d'aménagement et de la mobilité, comité d'agglomération, groupe « Cité de l'énergie »

Marius Achermann

Dicastère : finances, enseignement et formation

Commissions : commission d'aménagement et de mobilité, conseil d'agglomération, conseil des parents

Maurice Clément

Dicastère : santé et affaires sociales

Commission de naturalisation, commission des affaires sociales

Laurent Dessibourg

Dicastère : culture, sports, loisirs et information

Commission d'information, commission culturelle, commission de gestion de la BRA

Christian Hofmann

Dicastère : constructions, immeubles, édilité et police du feu

Charly Page

Dicastère : eaux et travaux public

Administratrice de la commune : Nicole Maillard

Sportifs et voyageurs

Kurt Schwab

Kurt Schwab, que tout Avry connaît, fut un sportif de premier plan. Son livret d'aptitudes physiques prouve qu'il montait à la perche de 5 mètres en deux secondes et trois dixièmes ! Ce grenadier qui fit ses premières armes à Losone a lutté - au sens propre ! - dans toute la Suisse. Un lutteur redouté dans son sport de prédilection, la lutte suisse ou lutte à la culotte, qualifiée de sport national suisse Cette lutte se pratique, rappelons-le aux non-initiés, en plein air sur des zones circulaires couvertes de sciure.

Kurt a remporté quarante-deux couronnes et des prix les plus divers : animaux, pendule neuchâteloise, de multiples sonnaillies, des channes, des postes de TV ou de radio, et nous en passons... Il a débuté au club de Morat où il a remporté ses premiers succès, avant de passer à celui d'Estavayer et environs auquel il est resté fidèle durant l'essentiel de sa carrière, de 1964 à



Kurt Schwab et ses trophées de lutteur

1979. Quinze années intenses, de multiples couronnes, deux finales romandes en 1966 et en 1971, quatre fêtes fédérales, des victoires prestigieuses contre les célèbres frères Martinetti, de Martigny. Mais, Ernest Schlaefli, des Muëses (Posieux) - le Romand le plus titré de tous les temps - s'est toujours montré trop coriace... Il y eut néanmoins un match nul, paraît-il, entre Kurt et Ernest.

Lorsqu'il a mis fin à sa carrière, Kurt Schwab est devenu, dès 1980 et durant seize ans, membre du jury cantonal et romand. Parrain du drapeau du club d'Estavayer et environs, il cumule aujourd'hui les honorariats : à Estavayer et dans les associations cantonale et romande.

Sarah Kate Kershaw

Article sur la capitaine de l'équipe suisse de basket 3x3 écrit en 2017 par Laurent Dessibourg, relu par Sarah avec rajouts en 2020. Parmi ces adjonctions figurent des passages d'un article signé Pierre Salinas, dans « La Liberté » du 16 mars 2020.

Domiciliée à Avry-sur-Matran, dès son jeune âge, Sarah Kershaw, née en 1985, a suivi sa formation scolaire à l'école primaire d'Avry, puis à Fribourg. Elle revient régulièrement à la route des Murailles dans la maison familiale où ont grandi aussi son frère et sa sœur, l'aîné Richard et Rachael la cadette.

Encore adolescente, elle se passionne pour le basket au sein du club de Sarine Basket avant de rejoindre Elfic Fribourg où elle a débuté en Ligue Nationale A en 2003. Puis, après avoir joué deux saisons au BBC Troistorrents et une au Nyon Basket Féminin, elle rejoint l'équipe valaisanne Hélios VS Basket en 2010 dont elle deviendra la capitaine.

Obtenant le passeport suisse, en 2012, elle sera rapidement un pilier important de l'équipe suisse de basket. En 2014, elle débute dans le basket 3x3 lors des championnats du Monde en Russie. L'équipe suisse féminine termine à une valeureuse 6^e place et Sarah y remporte la médaille d'argent du concours mixte aux tirs à 3 points. Aujourd'hui, elle porte encore haut les couleurs de sa nation et elle en est la capitaine.

Sarah a donné une fin en apothéose à sa brillante carrière, au terme d'une saison très éprouvante sportivement et émotionnellement, à l'occasion du 5^e match décisif de la finale où Hélios VS affrontait Elfic Fribourg à la salle St-Léonard. Invitée sur le plateau de la RTS *Sport dimanche* le 14 mai 2017, Sarah a parlé avec chaleur, intelligence et modestie de son nouveau titre de championne de Suisse, de son parcours de basketteuse professionnelle, des grandes joies que le sport lui a apportées et de sa carrière à laquelle elle souhaite mettre un terme. Comme elle l'avait déjà exprimé dans les colonnes du quotidien *La Liberté*, le 8 mars 2017, à l'occasion de la Journée internationale des droits de la femme, elle a expliqué sur le plateau de télévision les exigences très élevées d'une vie de femme sportive professionnelle, les sacrifices importants à faire, la nécessité de prouver davantage qu'un homme pour être reconnue.



François Rossier, chef de la rubrique sportive du journal *La Liberté*, précise : « Sarah Kershaw possède l'un des plus beaux palmarès du sport fribourgeois. Au cours de sa longue carrière, l'ailière a cumulé 7 titres de championne de Suisse, 5 Coupes de Suisse et 5 Coupes de la ligue. Comme membre de l'équipe nationale de 3 x 3, elle a été quart de finaliste de la Coupe du Monde et de la Coupe d'Europe l'été dernier... Sarah Kershaw n'exclut pas de jouer les prolongations dans les années à venir avec l'idée de qualifier l'équipe de Suisse de 3 x 3 pour les JO de Tokyo en 2020. » (*La Liberté*, 21.11.17)

Tout en ayant mis fin à sa carrière de basket traditionnel en 2017 - sous le maillot d'Hélios Valais et sur un septième titre national ! - Sarah a poursuivi son activité dans le basket 3 x 3. « J'ai arrêté le 5 contre 5 mais il a toujours été clair que j'allais pleinement m'investir dans le 3 x 3 », rappelle celle qui, pour réaliser son rêve olympique, s'est préparée en conséquence et en grande partie seule. Ces propos figurent dans l'article qu'a rédigé Pierre Salinas dans *La Liberté* du 16 mars 2020. Sarah a participé à différentes compétitions internationales (Jeux Européens à Baku en 2015, 3 championnats d'Europe et 3 championnats du Monde). En mars 2020, elle devait

prendre part avec l'équipe suisse au tournoi préolympique de Bangalore, en Inde, où la sélection suisse féminine de 3 x 3 aurait dû jouer du 18 au 22 mars 2020 son billet pour les JO de Tokyo. Ce tournoi a été annulé en raison du COVID et sera reporté - comme les JO - à 2021. Pour se qualifier pour les JO, l'équipe suisse doit finir dans les trois premières du tournoi. Ce projet dépasse le seul rêve sportif, car Tokyo est la ville où Sarah est née et où elle a passé les huit premiers mois de sa vie.

Habitant actuellement Lausanne, Sarah Kershaw travaille à 100% depuis octobre 2017 au CHUV, dans le département de l'appareil locomoteur en tant que physiothérapeute. Depuis l'automne 2019, afin de se préparer pour les importants événements projetés en 2020, elle s'est entraînée avec la plus grande persévérance : à l'exception du samedi, consacré à la récupération, il ne se passe pas un jour - ou plutôt il ne se passait pas un jour - sans qu'elle ne sue à grosses gouttes.

« Le lundi soir, c'est séance d'adresse. Le mardi, je fais du cardio. Le mercredi, j'exerce ma technique individuelle. Le jeudi, je rejoins les filles à la salle Saint-Léonard. Sinon, c'est "muscu". Le vendredi est réservé à la condition physique aussi. Quant au deuxième entraînement collectif de la semaine, il a généralement lieu le dimanche », énumérait Sarah à Pierre Salinas, avant que le Covid-19 n'oblige le gouvernement à revoir, puis à durcir ses mesures. Sarah a dû ainsi ralentir la cadence des entraînements. Une fois la situation sanitaire rétablie, les activités pourront reprendre et elle retrouvera le chemin de l'entraînement et la préparation sportive pour, espérons-le, réaliser son rêve.

Divers journalistes sportifs et dirigeants du basket suisse ont relevé sa grande polyvalence en qualité de basketteuse, sa clairvoyance, sa sensibilité et une volonté de réussir sans faille.

Xavier Dafflon

On ne saurait passer sous silence ce grand champion d'Avry qui s'est créé, au cours des années, une exceptionnelle renommée, d'abord dans les courses de VTT (mountain bike) puis de cross triathlon : natation, VTT, course à pied en sa version trail (chemins et petits sentiers). Ses qualités sportives et sa persévérance ont maintes fois été relevées dans les médias. Ses multiples



VTT (Allemagne, 2018) > Crédit photo : Carel Du Plessis, XTERRA

victoires en VTT l'ont conduit vers un nouveau sport, le cross triathlon. Discipline dans laquelle il a décroché, entre autres, les titres de Champion du Monde et d'Europe en 2016 (catégorie Amateurs) ainsi que 3 titres consécutifs de Champion Suisse entre 2017 et 2019 (catégorie Élites).

En 2019, il a également participé aux championnats du monde de cette discipline à Hawaï, cette fois-ci en catégorie Élites. Au menu : 1,5 km de nage dans l'océan, 31 km de VTT et 10,5 km de course à pied. Xavier Dafflon s'est classé onzième face aux meilleurs du monde, une super performance pour celui qui visait une place dans le top 15.

Extrait d'un article de François Rossier, dans *La Liberté* du 2 juillet 2019 :

Cinquième du XTERRA à la vallée de Joux, le Sarinois remporte un nouveau titre de champion de Suisse. « Cross triathlon » : Dafflon rime avec champion. Ce qui est vrai pour la langue française l'est aussi dans le monde du cross triathlon. Samedi à la vallée de Joux, le Fribourgeois Xavier Dafflon (37 ans) est devenu champion de Suisse pour la troisième année consécutive. Cinquième du XTERRA Switzerland, qui servait de cadre aux joutes nationales, le Sarinois a atteint son objectif. « Je ressens toujours pas mal de pression dans cette épreuve, parce que ce sont les championnats de Suisse et que c'est là que tout a commencé en 2016. Mais aussi parce que je veux bien faire devant mes proches », explique Xavier Dafflon.

En se hissant dans le top 5 derrière... quatre Français, le Fribourgeois a ajouté à son titre national la manière. Ce qui n'était pas gagné d'avance. Car si l'épreuve vaudoise est chargée émotionnellement, elle n'est pas sa préférée. « Le parcours VTT (sa discipline de prédilection, ndlr) est court et rapide. J'ai plus de peine à revenir sur la tête de la course », lâche Xavier Dafflon. Un constat qui s'est une nouvelle fois vérifié samedi dernier.

Xavier Dafflon peut aussi se réjouir de ses progrès en natation. « Je nage beaucoup. A tel point que je me suis demandé si cela n'allait pas se répercuter négativement sur les deux autres disciplines. Ce n'est pas le cas. C'est rassurant. Je pense pouvoir dire que j'ai progressé. Cela se voit en piscine, mais en milieu naturel, tout est tellement différent... Je suis plus régulier mais je perds encore cinq minutes sur les meilleurs. Je ne désespère pas, car je sais que chaque seconde est bonne à prendre », poursuit le champion de Suisse. (...)

Xavier Dafflon aura une première occasion de porter haut les couleurs rouge et blanc ce week-end lors du XTERRA France, l'un des quatre grands rendez-vous estivaux. « Il y aura un gros niveau. Tout le gratin sera là », rappelle-t-il. Après la France, il transpirera en Italie deux semaines plus tard, puis en République tchèque dans un mois, deux étapes faites sur mesure pour lui - ou presque - avec une redoutable portion à VTT. « Mon rêve est d'en gagner une ! », ose-t-il, avant de tempérer son enthousiasme. « Un podium serait déjà un super exploit, un top 5 signifierait une grosse performance. Si je suis réaliste, je dirais que l'objectif minimal sera un top 10. »

Débarassé de la pression, le Sarinois n'en sera que plus dangereux. « Maintenant que j'ai décroché le titre de champion de Suisse, je n'ai plus rien à perdre », se réjouit-il.

Notes, suite à cet article : Xavier Dafflon a terminé à une belle 7^e place au XTERRA France en juillet 2019, l'un des plus importants événements du circuit, si ce n'est le plus important. C'est d'ailleurs l'une des 4 épreuves estampillées « gold ». Le même mois, il remporte une magnifique 2^e place sur l' XTERRA Italie (gold). Lors de celui de la République tchèque en août 2019, qui comptait comme championnats d'Europe, Xavier Dafflon s'est classé 5^e Européen.

David Clément, 1003 jours autour du monde !

Joueur talentueux de basket à Fribourg-Olympic, membre de la sélection nationale, David Clément a poursuivi ses prouesses sportives en effectuant le tour du monde à vélo. David a eu l'occasion, dans le bulletin communal d'Avry, de retracer quelques moments forts vécus notamment en Inde, au Tibet, au Cambodge, en Thaïlande, dans les îles du Sud-Est asiatique... En Nouvelle-Zélande, il a pris un avion de Auckland à Londres, pour ensuite rouler jusqu'à Avry. Le journaliste Pierre Jenny, en voyage au Laos avec son épouse et son fils de trois ans, a rencontré David et il l'a interviewé. Il a raconté cette entrevue dans *La Liberté* du 20 février 2008 ; en voici d'importants extraits :

La Liberté est entrée en contact avec David dans une guest-house de Tha Khaek, au sud du Laos. Il avait 18 000 kilomètres dans les jambes.

Avez-vous suivi un entraînement particulier avant de partir ?

Non. Je ne doutais pas de ma condition physique, même si je ne suis pas un cycliste. Avant le départ, j'ai pas mal roulé à vélo mais jamais avec le paquetage complet.

Avez-vous souffert de ce peu de préparation ?



Pas vraiment. À ma grande surprise, j'ai roulé plus vite que prévu. Le mental a pris le dessus. Avant mon départ, j'avais une bonne situation professionnelle (ingénieur en électricité), j'étais serein. Le fait de partir, d'être confronté à cette insécurité quotidienne - ne pas savoir où je vais dormir, où je vais manger, etc. - s'est traduit sur ma façon de pédaler. Je voulais aller loin mais je voulais y être rapidement. Du coup, je suis arrivé à Lhassa (Tibet, photo) avec de l'avance et j'ai

décidé de poursuivre le voyage. J'ai encore tellement de choses à clarifier en moi...

À vous entendre, ce voyage se révèle être une quête spirituelle. Qu'avez-vous découvert sur vous ?

Je me suis initié à la méditation en Inde et au Népal. Cela m'a aidé et m'a permis de découvrir beaucoup de choses sur moi-même. Je suis aujourd'hui au stade où j'ai « renversé la vapeur » et je sens que je vais pleinement profiter de la suite du voyage. Je me suis aussi découvert une réelle passion pour la photographie. J'alimente régulièrement mon site internet.

Vous êtes-vous déjà senti en danger durant ces dix-sept mois ?

Jamais ! J'ai eu un peu peur lorsque je campais en Afrique, au Soudan et que des hyènes sont venues rôder autour de ma tente durant la nuit. Une autre fois, au Yémen, la police m'a arrêté et embarqué pour finalement m'obliger à prendre un bus. J'ai alors compris que c'était pour mon bien car la région que je traversais était dangereuse.

Quel est votre budget ?

Je n'ai pas vraiment tenu de comptes réguliers. Après dix mois, j'ai fait un calcul rapide et suis arrivé au résultat de 30 francs par jour, tout compris. Ce sont surtout les visas et les deux vols de ligne qui m'ont le plus coûté. Comme j'ai encore de la réserve, je peux poursuivre le voyage !



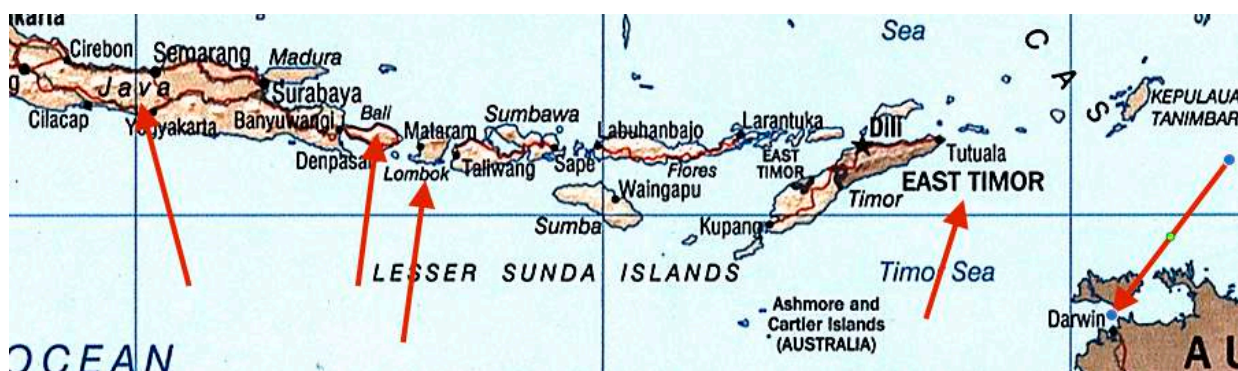
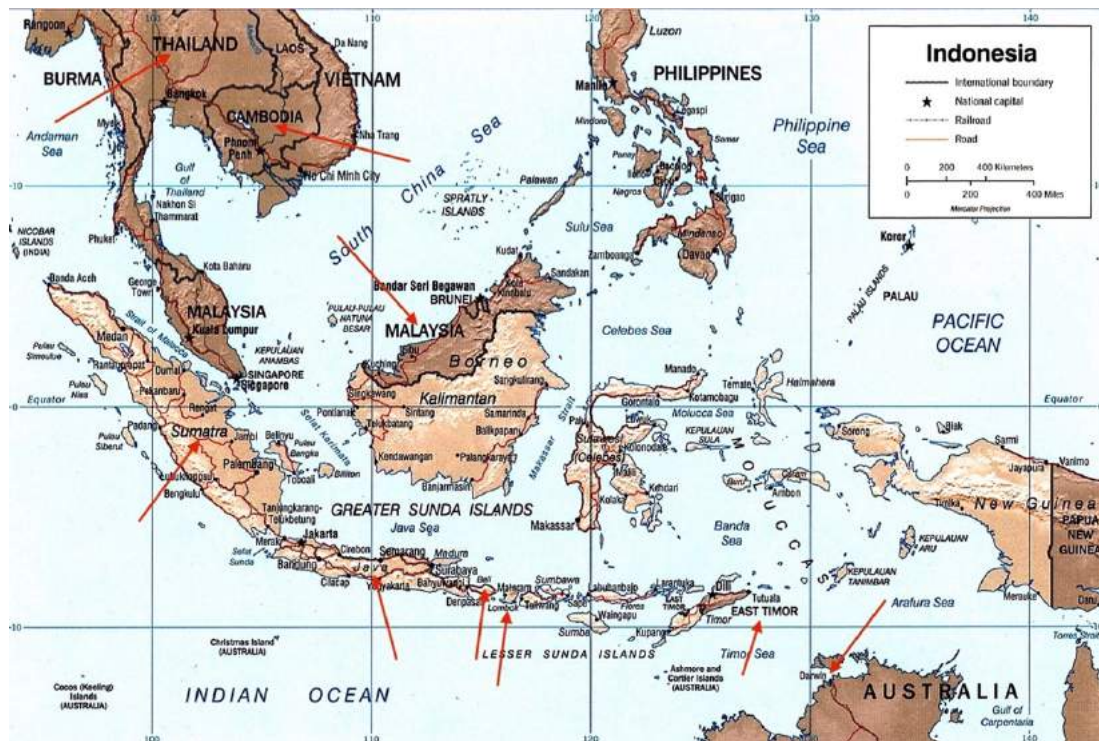
Dans la jungle, terrible jungle

Demander à David Clément ce qu'il a préféré depuis son départ d'Avry-sur-Matran le met dans l'embarras. Ses yeux brillants parlent pour lui : « Impossible de répondre. J'ai tant d'images qui défilent. Toutes ces invitations à dormir, à manger chez l'habitant, ces gens qui m'ont accueilli avec des couronnes de fleurs dans un petit village du Gujarat en Inde. » Après un long silence, un sourire illumine son visage. « Ce qui m'a le plus marqué ? Peut-être lorsque je me suis retrouvé à vingt mètres d'un lion sauvage dans une réserve à l'ouest de l'Inde. J'ai senti monter l'adrénaline. Le lendemain, j'ai dû traverser une partie de la réserve à vélo. J'ai pédalé un peu plus vite que d'habitude en me répétant qu'aucun fauve n'était caché derrière un buisson... Heureusement, dans la jungle, terrible jungle, les lions dormaient cet après-midi-là. »

Du Cambodge à l'Australie

Dans *Avryzoom* de novembre 2018. Extraits :

(...) En longeant le Mékong, j'entre au Cambodge, pays au récent passé horrible. J'ai eu de la peine à sentir ce pays ; son avenir ne semble pas très prometteur. Par contre en Thaïlande, les routes sont en excellent état, on trouve de tout partout. Je me perds dans sa capitale Bangkok au charme parfois étonnant. Le sud recèle des îles paradisiaques où je me repose un peu. Toujours plus au sud, c'est vers la péninsule malaise que la route me conduit. Moins touristique que son voisin du Nord, mais j'apprécie les villes au passé colonial ainsi que les vertes et fraîches collines du centre, qui m'offrent un répit après les plaines suffocantes. La Malaisie est un pays à la population hétéroclite : des Malais d'origine mais aussi des Chinois, des Indiens, etc...



Détail :

Depuis la charmante ville coloniale de Malacca, un bateau m'emmène sur l'île de Sumatra, en Indonésie. L'île est très peu touristique, en tout cas sur les routes que j'ai empruntées. J'y trouve une hospitalité fantastique. Le contact avec la population se passe très bien, les Indonésiens sont curieux et ouverts. J'apprendrai beaucoup en séjournant chez ces gens adorables qui sont fiers de me faire découvrir leur monde. La prochaine île rencontrée est celle de Java. Nettement moins sauvage que la précédente, elle fait partie des endroits au monde les plus peuplés. Je me fais plusieurs amis ici, au cours d'un long séjour dans la ville de Yogyakarta, culturellement très riche.



Le volcan Bromo en Indonésie (Java)

Toujours plus à l'est, je suis à Bali. À la différence des habitants des autres îles, les Balinais sont de religion hindouiste. Bali subit un tourisme de masse essentiellement concentré dans certaines stations. On trouve beaucoup d'authenticité chez les Balinais qui sont solidement attachés à leurs racines.

L'île suivante est celle de Lombok. Des ferries d'une lenteur inimaginable la relient à Bali. Le climat devient plus sec vers les îles de l'est. Lombok recèle encore quelques villages indigènes traditionnels sur les pans du volcan du centre de l'île ; je m'y attarde un peu. Depuis là, il me faut continuer en bateau. Les visas sont bien trop courts pour visiter à vélo cet immense archipel. Un véritable casse-tête pour le parcourir, les ferries hebdomadaires reliant les îles étant plus qu'incertains.

Finalement, je remonte en selle le dernier jour de validité du visa pour entrer dans ce nouveau petit pays qu'est le Timor oriental. Dans sa capitale Dili, les troupes onusiennes et des armées étrangères sont très présentes ; le pays connaît une grande instabilité. Très pauvres mais riches dans leur cœur, les Timorais m'ont touché par leur simplicité.

Impossible de relier l'Australie par bateau ! Il me faudra voler jusqu'à Darwin au nord de l'Australie. Je vais pédaler sur un nouveau continent, le quatrième. Très vite, je m'élance sur la route qui coupe en deux l'Australie du nord au sud. L'été arrive gentiment avec les chaleurs qu'il suscite. Cette traversée dans le désert australien est quelque chose de nouveau. J'apprécie chaque coup de pédale dans ces vastes plateaux. Ici le bush-camping est de rigueur. À l'heure où j'écris ces lignes, je séjourne à Adélaïde, une charmante ville capitale de l'État de l'Australie du Sud. Mon rêve continue...

A son retour, le 30 mai 2009, David Clément a été chaleureusement accueilli après 1003 jours de voyage. Tout spécialement par ses parents Maurice et Chantal et sa sœur Aline qui se sont montrés particulièrement heureux... et soulagés après ces trois années d'absence ponctuées de nombreux soucis.

Pays traversés

Depuis qu'il a enfourché son vélo le 3 février 2006, David Clément a parcouru 18 000 km et traversé de nombreux pays. Voici son parcours : Avry-sur-Matran, Italie, Slovénie, Croatie, Bosnie, Monténégro, Albanie, Macédoine, Grèce, Turquie, Syrie, Jordanie, Egypte, Soudan, Érythrée (vol sur le Yémen), sultanat d'Oman, Émirats arabes unis, (vol sur Bombay), Inde, Népal, Tibet, Chine, Laos, Cambodge, Thaïlande, Malaisie, Indonésie, Australie.



David fêté à son arrivée le 30 mai 2009. Discours de Benoît Piller, Syndic, au nom de l'escorte partie à sa rencontre à Givisiez.

Antoine Caron et son amie Laurie en Islande

Antoine est étudiant en pédagogie à la HEP de Fribourg. Passionné de montagne comme l'escalade et l'alpinisme, il aime graver des sommets de plus en plus hauts. Épris de voyage et d'aventure, il adore les explorations, que ce soit avec sa tente et son sac à dos ou dans son van. En 2019, c'était l'Islande.

Après analyse des diverses possibilités de véhicules, Laurie et moi avons opté pour un Mercedes Marco-Polo de 2018. Avec ce super van 4x4 nous allons pouvoir effectuer le voyage rêvé. Le tracé en Islande en quelques points :

- 3000 km (en moyenne 3 h 30 de route par jour)
- Tour de l'île en une boucle au départ de Reykjavik en direction du sud
- Pas de tracé précis défini à l'avance, seuls quelques points clés notés
- Autonomie de logement

Le 11 avril 2019, c'est le départ d'Avry pour Bâle, en voiture, puis l'embarquement pour Frankfurt, une escale, enfin l'embarquement pour Reykjavik suivi de l'atterrissage en Islande, l'île de feu et de glace. La réception du véhicule fut précédée d'une longue attente, car nous n'avions que 22 ans au lieu des 23 nécessaires. Nous avons passé ensuite notre première nuit au bord d'un cratère rempli d'eau gelée : un total et passionnant dépaysement.

Jour après jour, nous découvrons des paysages à couper le souffle. En une journée, nous pouvons vivre quatre saisons et traverser des régions enneigées, ou couvertes de sable noir ou de mousse verte. Nous avons longé des côtes de l'Océan Atlantique qui était animé par quelques icebergs vacillants au gré des vagues.

Nous faisons aussi des rencontres imprévues : un jour, un troupeau de rennes qui a traversé la route devant nous, une autre fois, la découverte d'une épave de bateau norvégien totalement rouillée et abandonnée, ou la prise en charge de cet auto-stoppeur ne parlant que très peu anglais, au comportement très bizarre ; nous avons regretté après 500 m de l'avoir pris avec nous.

Nous passons nos journées à marcher au-delà des routes, à visiter de tout petits villages de pêcheurs ou d'extraordinaires églises islandaises. Nous avons également un faible pour les hot-pots, ces fameuses sources d'eau chaudes très populaires en Islande. Certaines sont de simples rivières d'eau chaude, d'autres de gros trous alimentés par une source ou carrément des constructions humaines, comme de grandes vieilles piscines en béton à l'abandon, souvent alimentées par un vulgaire tuyau relié à l'une de ces rivières d'eau chaude.



Le cinquième jour de notre aventure, nous suivons un itinéraire pour atteindre une meilleure météo à l'est. Laurie conduit depuis environ 6 heures en direction d'une des seules cascades d'eau chaude d'Islande. Je prends le volant pour qu'elle puisse se reposer. Trente minutes plus tard, à une vingtaine de kilomètres de notre but, la route passe en F, ce qui signifie en Islande que c'est une route impraticable l'hiver, à ne fréquenter qu'avec une 4x4 et, si possible, une haute garde au sol. Ne voyant pas de neige à l'horizon, nous nous engageons malgré la nuit. Après environ 5 kilomètres, une

bande de neige traverse la route sur une longueur d'environ 40 mètres. Cet obstacle nous semble

presque anodin et l'envie d'atteindre cette cascade de rêve atténue toutes nos craintes. Nous circulons donc à travers cette zone de neige quand, soudain, nous ne pouvons plus avancer. J'enclenche la marche arrière, mais le van ne recule pas non plus. Nous sommes donc coincés dans le centre montagneux de l'Islande, à 22 heures, dans une nuit fort sombre. Stressé, je nous vois déjà obligés d'abrégé notre voyage... Je sors, piolet à la main, pour tenter de libérer les roues de notre véhicule. Après une bonne heure d'efforts dans ce mélange de neige et de cristaux de glace, nous réussissons à libérer le van. Nous avons fait demi-tour et nous avons dormi exténués, dans un endroit pas des plus bucoliques...

Nous voici dans le nord du pays. Les paysages semblent encore plus gigantesques. Tous les jours, on s'émerveille devant des spectacles inattendus. Nous pouvons admirer par exemple une plage de sable noir, bordée de phoques. Le nord est une région qui comprend de jolis villages, avec la belle ville d'Akureyri en fin de parcours. Puis on s'enfonce dans la sauvage et méconnue partie Ouest de l'île. L'extrême Ouest est composé d'un gigantesque parc naturel dont l'accès se fait exclusivement à pied. Faute de temps, nous ne pouvons malheureusement pas y marcher des jours durant à la rencontre du fameux renard polaire que nous souhaitions apercevoir.

Nous nous dirigeons ensuite sur la côte Sud-Ouest afin de découvrir un des emblèmes de l'île de feu et de glace, le macareux moine, également appelé « perroquet de mer ». Après quelques heures à attendre le retour journalier de ces oiseaux du grand large, nous avons été plus que comblés. Au début, heureux de voir un ou deux macareux sur la falaise, nous ne doutions pas de ce qui nous attendait. Après 18 heures, des centaines de macareux sont arrivés de l'océan. Des oiseaux aux couleurs rayonnantes, qui ne sont absolument pas farouches, nous nous tenons parfois à moins d'un mètre d'eux. Nous gardons de ces moments un merveilleux souvenir.



Cette aventure nous a permis de constater encore davantage la beauté de notre monde, au-delà des Alpes tant parcourues. Mais une persuasion a encore été renforcée, tant chez Laurie que chez moi : préserver cet écosystème si fragile que représentent les territoires du grand Nord, touchés de plein fouet par le réchauffement climatique. Je pense très fort au glacier Okjökull, premier glacier d'Islande à avoir totalement disparu à cause du réchauffement. C'est le 18 août 2019 qu'une plaque commémorative a été apposée en souvenir de ce glacier.

Laurie Senécal et Antoine Caron

Maxime et Émilie Delley

Maxime Delley, d'Avry, et Damien Favre, de Matran, ont décidé d'un « break » dans leur cursus en projetant un tour du monde. Ils se sont connus au sein de la jeunesse d'Avry où ils se sont liés d'amitié et leur projet audacieux s'est ébauché. Ils sont partis le 2 janvier 2012. Maxime, au bénéfice d'un CFC et d'une maturité d'informaticien à l'École des métiers de Fribourg, a travaillé durant six mois à l'École d'ingénieurs pour subvenir aux frais du voyage. Quant à Damien, poursuivant le même but, il s'est engagé six mois dans une entreprise. Il avait auparavant terminé ses études au Collège Saint-Michel. Leur périple : Inde, Népal, Thaïlande, Malaisie, Indonésie,

- Machu Picchu, Pérou



Australie, Nouvelle-Calédonie, Nouvelle-Zélande, Chili, Bolivie, Pérou et Colombie. À leur retour, les études ont repris : bachelor d'informaticien pour l'un et économie à l'Université pour l'autre.

Sur la photo, Maxime et Damien sont au Machu Picchu, au Pérou, une ancienne cité inca située sur un promontoire.

Un épisode du voyage, la misère en Inde :

(...) Départ pour 5 heures de routes mouvementées de Delhi à Agra. Les routes indiennes appartiennent aux moins peureux et aux détenteurs des klaxons les plus percutants. Ce trajet n'a fait que renforcer notre dépaysement à la vue de la misère de ces régions. L'image de ces gens couchés à même le sol, amaigris et malades, côtoyant, au milieu des déchets, les chiens et les vaches, nous a particulièrement touchés. Le lendemain, le brouillard qui avait envahi toute la région et la pollution qui nous piquaient violemment les yeux ne nous permettaient pas de voir à plus de 10 mètres. Heureusement, après de longues heures d'attente, la visibilité s'améliora pour nous laisser admirer le Taj Mahal. En évitant au mieux les mendiants nous accostant, nous avons poursuivi notre route en visitant le Fort rouge d'Agra.

Maxime Delley a également voyagé trois mois en Asie du Sud-Est avec Didier Corpataux, d'Avry, en 2013 : Thaïlande, Laos, Cambodge et Birmanie.

Maxime est le frère d'Émilie, qui s'était lancée seule dans un tour du monde relaté par *Avryzoom* en 2009. Elle a pu dispenser les meilleurs conseils aux deux pèlerins qui s'en sont allés le 2 janvier 2012 !



Sur le site internet d'Émilie - remarquablement présenté et documenté ! - on avait pu lire à l'occasion de son retour : « Et voilà, le grand jour du retour est arrivé. Après une merveilleuse année passée à découvrir le monde, il était temps de rentrer à la maison ! C'est donc le samedi 27 mars 2010 que je suis arrivée à Genève où m'attendaient mes parents, mon frère et ma sœur ainsi que des amies.

Émilie au salar d'Uyuni, situé sur les hauts plateaux du sud-ouest de la Bolivie. Le salar d'Uyuni est un désert de sel à 3658 m d'altitude, qui s'étend sur une superficie totale de plus de 10 500 km². »

Extrait d'un message reçu d'Émilie le 10 août 2009, destiné au Bulletin communal d'information :

« Mon voyage se déroule toujours à merveille et je viens de passer trois semaines merveilleuses en famille à Bali. Mes « batteries » sont rechargées à 200 % pour la suite de l'aventure. Je suis actuellement en Indonésie. Ma prochaine destination est l'Australie.

Je joins une photo prise il y a quelques jours sur l'île de Java, au sommet du volcan Kawah Ijen, rendu célèbre par Nicolas Hulot ; il a réalisé une émission sur les porteurs de soufre qui y travaillent. »

Le détail du voyage d'Émilie Delley : Chine, Thaïlande, Cambodge, Malaisie, Singapour, Indonésie, Australie, Nouvelle-Zélande, Chili, Bolivie, Pérou, Équateur, Colombie, Panama et Costa Rica.

Cinq années de découvertes !

C'est l'exploit accompli par Marc-Antoine Guillet, fils de Maurice et de Myriam Guillet, domiciliés au Grand-Clos à Avry. Voici un bref résumé des pages qu'ont pu lire les habitants d'Avry dans le bulletin communal d'information.

Marc-Antoine est un garçon entreprenant, intelligent, non conformiste et ouvert. Il a quitté Avry à vélo en juillet 2015. Pourquoi à vélo ? Le vélo, estime Marc-Antoine, permet d'être à la fois assez rapide pour traverser un continent dans un temps raisonnable, mais aussi assez lent pour pouvoir admirer les paysages et entrer en contact facilement avec la population. Le vélo impose aussi l'humilité et la simplicité. Personne ne trouvera un cycliste arrogant. L'une des questions qu'on lui a le plus souvent posées sur les cinq continents : « Pourquoi tu ne te payes pas une moto ? Tu es Suisse, tu as de l'argent. »

Laissons la parole à Marc-Antoine : « J'ai passé les mois de juillet et août à parcourir les routes de France et d'Espagne en passant notamment par Lyon, Marseille, Barcelone et Gibraltar.

En Afrique

« À Tarifa, j'ai pris le bateau pour rejoindre Tanger, la porte d'entrée de l'Afrique. Dans ce continent, il m'a fallu longtemps pour m'habituer aux odeurs, aux bruits, aux routes en mauvais état, au trafic, à la poussière, aux klaxons, aux toilettes sans papier ni chasse d'eau...

Maroc, Sahara occidental, Mauritanie, puis le Sénégal qui marque le déclin des infrastructures et des routes. Le trafic à Dakar, la capitale, reste marqué dans mon souvenir par les bouchons, les



charrettes tirées par des chevaux, les vendeurs de bétail et de poules au bord de la route, le bruit des klaxons... Entre Dakar et Bamako, capitale du Mali, j'ai beaucoup roulé sur des routes non goudronnées, des pistes comme les appellent les Africains, par une chaleur écrasante, et envahi de moustiques. Piqué, je me suis trop gratté. C'est finalement quand je suis arrivé à Accra, la capitale du Ghana, avec 39 de fièvre, que je suis allé à l'hôpital, avec une infection sanguine. Au Togo, mon pied était guéri. Mais, mon état de santé s'est dégradé. J'étais extrêmement fatigué et, à l'hôpital, on m'a annoncé que j'étais victime du paludisme.

De l'ouest de l'Afrique, je suis parti vers l'est où le climat est plus agréable. Deux amis, un Anglais et une Suédoise m'ont rejoint à Addis Abeba. Malheureusement, en Éthiopie, nous avons rencontré une population souvent hostile. Mais il faut tenir compte de leur milieu de vie plein d'exigences. Néanmoins, dans la vallée d'Omo, dans le sud éthiopien, on a eu la chance de rencontrer des tribus indigènes vivant de chasse et de cueillette, en presque totale autarcie. Mais, que c'était épuisant de pousser nos vélos dans le sable, à travers des lits de rivières asséchées ou des chemins caillouteux ! Au Kenya, on est entré dans le pays par un champ en raison de l'absence de route. On était contents de retrouver un peu de calme dans les grandes plaines au bord du lac Turkana, le plus salé des grands lacs africains. En Ouganda, j'étais de nouveau seul pour traverser la ligne de l'équateur. En Tanzanie, j'ai souffert sur des routes en mauvais état, avec en plus la chaleur et des moustiques. Un jour j'ai traversé une forêt sur une distance de 90 kilomètres. C'était infesté de mouches tsé-tsé et



je n'arrêtais pas de me faire piquer. C'était insupportable. En Zambie, c'était la saison des pluies. Je me suis fait rincer à diverses reprises. Dans le sud, j'ai admiré les chutes Victoria à Livingstone. Au Botswana, j'ai eu la chance de m'arrêter au parc national Chobe, l'un des plus célèbres au monde, où j'ai pu voir des girafes, des éléphants, des zèbres, des buffles et une multitude d'oiseaux sauvages.

Finalement, en Afrique du Sud, je suis arrivé à Cape Town après 18 257 km de vélo depuis mon départ. J'ai brandi mon vélo en l'air au cap de Bonne Espérance !

Les Amériques

En Argentine, je suis resté à Buenos Aires pendant dix semaines en vue d'apprendre l'espagnol, une langue indispensable, comme l'anglais, dans les voyages intercontinentaux. En Bolivie, le désert de sel d'Uyuni où j'ai campé trois nuits consécutives restera un inoubliable souvenir. Poursuite du voyage : lac Titicaca, le Pérou et le Machu Picchu, plusieurs passages au-dessus de 4000 mètres d'altitude. En Équateur, j'étais arrivé tard dans l'après-midi sur la place où se trouve le monument qui symbolise la ligne imaginaire. J'ai monté ma tente pile sur la ligne de sorte que j'ai dormi avec le



haut du corps dans l'hémisphère nord et le bas dans l'hémisphère sud...

Panama, Costa Rica, Nicaragua, Honduras, Salvador et Guatemala. La chaleur était écrasante en Amérique Centrale, comme en Afrique, voire plus intense. Les plages du Costa Rica et du Salvador étaient magnifiques. Et la rencontre de populations aimables et généreuses ! Le Mexique a été extraordinaire. Il reste le pays préféré de tout mon voyage. Les Mexicains sont joviaux et accueillants par nature. J'ai

traversé les États de la côte ouest avant de rejoindre la péninsule de la Basse Californie avec le ferry. Une fois de plus, je me retrouvais à traverser un désert : c'était passionnant.

Je suis entré aux États-Unis à San Diego, la frontière la plus sécurisée de tout mon voyage. Un énorme mur se dressait, séparant les USA et le Mexique, avec des fils de fer barbelés et des dizaines et des dizaines de caméras partout. La Californie avec San Francisco et son Golden Gate, le Colorado, les Rocheuses, la traversée des États du centre avec leurs champs à perte de vue. J'ai quitté les USA à Buffalo pour entrer au Canada. J'ai admiré les sublimes chutes du Niagara. Toronto, Montréal, Québec, puis la traversée du pays d'est en ouest en passant par Ottawa, les provinces de l'Ontario, du Manitoba, de la Saskatchewan, de l'Alberta, de la Colombie britannique et du Yukon. Finalement, je suis arrivé en Alaska, j'étais donc de retour aux États-Unis. J'ai pédalé au-delà du Cercle polaire arctique, une expérience inoubliable. J'ai dû pédaler et pousser mon vélo dans la boue et la neige.

Plusieurs camions se sont arrêtés pour me proposer de me prendre, mais j'ai refusé à chaque fois car je voulais faire tout à vélo. Je me rappelle que le chauffeur de l'un d'eux m'avait dit que j'étais complètement fou...

J'ai ensuite passé trois semaines à Hawaï, dernier État américain, à me reposer sur les plages paradisiaques et à faire du camping.



L'Océanie

Depuis Honolulu, la plus grande ville de l'État d'Hawaï, j'ai pris l'avion pour Christchurch sur la côte est de l'île du Sud de la Nouvelle-Zélande. J'ai pédalé jusqu'à Bluff, le point le plus au sud du pays. J'ai traversé la Nouvelle-Zélande du sud en direction du nord en passant par Queenstown, Wanaka, Wellington et finalement jusqu'à Auckland.

En Australie, j'ai fait une longue pause et j'ai vécu pendant 17 mois à Sydney où j'ai travaillé comme coursier. Je faisais des livraisons dans le centre-ville avec mon vélo. Ce fut une expérience inoubliable qui m'a permis de mettre de l'argent de côté et de me faire plein de nouveaux amis. Au total, j'ai parcouru un nombre impressionnant de kilomètres - 40 000 ! - en faisant ces livraisons.

Ce fut ensuite la traversée de l'État de la Nouvelle-Galles du Sud, jusqu'à Canberra, la capitale. Environ 1000 km plus au sud, j'étais à Melbourne, d'où j'ai pris le ferry pour la Tasmanie.

Retourné à Melbourne, j'ai poursuivi mon voyage le long de la côte en passant par l'immanquable « Great Ocean road » qui longe l'État de Victoria. C'est l'une des routes côtières les plus belles. Quelque mille kilomètres plus à l'ouest, j'arrivais à Adélaïde, le chef-lieu de l'État de l'Australie méridionale. J'ai traversé le Nullarbor, plus de 1000 km de désert. Mon arrivée à Perth sur la côte ouest marquait le 8000^e km depuis mon départ de Sydney et le 60 000^e depuis le début du voyage. Plus j'avais vers l'ouest, plus je m'enfonçais dans un environnement sauvage. J'ai roulé sur la « Gunbarrel highway », (photo), une des pistes de terre les plus isolées de l'Australie. J'ai parcouru 500 km sans rencontrer quiconque. Quand j'ai terminé la « Gunbarrel highway », je me suis juré de



ne plus jamais y revenir à vélo tant j'y ai souffert. Puis j'ai continué à rouler en direction de l'ouest et du Uluru, ce mont aussi énorme que bizarre au centre de l'Australie. J'ai rejoint la fameuse route « Stuart highway » qui traverse le centre de l'Australie du nord au sud. Sur cette route, j'ai pédalé jusqu'à Darwin, la ville la plus au nord de l'Australie. En tout, j'ai parcouru 13 000

km en Australie.

En Asie



En Indonésie, j'ai voyagé d'abord sur l'île de Timor. Sur celle de Flores, j'ai apprécié le volcan Kelimutu et ses trois cratères qui contiennent chacun un lac d'une couleur différente. Je me suis aussi arrêté au parc national Komodo, qui est l'habitat des derniers dragons sur terre. Sur l'île de Sumbawa, j'ai eu le plus gros problème mécanique de tout mon voyage. Le boîtier de changement de vitesses de mon vélo s'est cassé. La réparation devant se faire en Allemagne, j'ai dû attendre cinq semaines... Le temps de connaître les richesses de Bali et des îles de la mer environnante.

Puis, ce fut Java (photo sur la côte sud). Une traversée mouvementée car, avec ses 140 millions d'habitants, Java est l'île la plus peuplée au monde. Le trafic était trop intense. Par contre, j'ai bénéficié de la gentillesse et de la générosité de la population locale à un niveau jamais égalé depuis le début de mon voyage.



A Jakarta, j'ai pris l'avion pour Singapour avant de continuer en direction de la Malaisie. Je suis passé à vélo devant les fameuses tours jumelles de Kuala Lumpur (photo). La Malaisie est internationalement connue pour sa diversité culinaire et ses stands de nourriture à l'emporter sur les marchés et dans les rues des villes. Mon appétit a été comblé...

Au mois de mars 2020, je suis entré en Thaïlande et après avoir découvert les îles paradisiaques de Koh Lanta, Phi Phi et Koh Yao Yai, j'ai pédalé jusqu'à Bangkok, où je me trouve actuellement, en mai 2020, depuis le début du mois d'avril, étant confiné et en attente de la réouverture des frontières. Depuis le début de mon voyage en 2015, j'ai maintenant parcouru 71 000 km + 40 000 km à Sydney. »

Présentation de l'auteur, Jean-Marie Barras

Naissance à Onnens en 1932, fils de Jean Barras, instituteur et de Gabrielle née Chatagny. Famille de six enfants.

Formation

Ecole primaire à Onnens ; école secondaire en internat au Pensionnat St-Charles à Romont pendant deux ans en section littéraire ; École normale durant 4 ans à Fribourg ; brevet d'enseignement primaire en 1951 ; diplôme d'enseignement secondaire en 1963 ; diplôme des Hautes études de la pratique sociale (Université de Lyon II) en 1982.

Pratique de l'enseignement et diverses fonctions

Douze ans à l'école de Cheiry dans une classe primaire mixte comptant tous les degrés de la scolarité jusqu'à 52 élèves, direction de la chorale paroissiale de Surpierre ; 6 ans d'enseignement à l'École secondaire de la Broye ; inspecteur des écoles du IV^e arrondissement (district de la Sarine et une partie de celui du Lac) ; inspecteur et professeur à l'École normale dès 1973 ; professeur de méthodologie et de pédagogie à l'École normale à plein temps ; responsable du perfectionnement du corps enseignant en qualité de président de la Société fribourgeoise de perfectionnement pédagogique (SFPP) durant 14 ans ; directeur de l'École normale de 1984 à 1994 ; chargé de cours à l'Université dès 1989 ; de 2005 à 2008, secrétaire de la Société d'histoire du canton de Fribourg et démission pour raison d'âge.

Publications

Nombreux articles durant la vie professionnelle et la retraite dans « Avryzoom », « La Liberté », « La Gruyère » et « Le Républicain ». Au temps de la retraite aussi, publication de deux CD sur le ténor Charles Jauquier et collaboration à l'édition de trois CD sur l'œuvre de l'abbé Joseph Bovet (présidence de « L'année Bovet » marquant le 50^e anniversaire de son décès en 2001). Dans « Pierre Kaelin, Les chemins de la musique », rédaction du chapitre sur *Kaelin pédagogue*. Textes présentant divers châteaux sur le site internet des châteaux suisses swisscastles.ch. Publication d'ouvrages sur les villages d'Onnens, de Noréaz, de Prez-vers-Noréaz, de Châbles, sur l'histoire de l'École normale. Derniers livres publiés sur papier, « L'église de Surpierre a deux cents ans » et « De-ci...de-là I ». Les ouvrages suivants « De-ci...de-là II, III, IV » figurent sur le site internet nervo.ch. Autres publications sur ce site : douze volumes de « Episodes de la vie fribourgeoise », « Le Père Girard », « Le Joli Chœur de Bercher » et autres textes sur Avry, Estavayer, etc. Le site nervo.ch présente également de très nombreux documents illustrés, notamment sur les écoles, la région, l'histoire, les vitraux...

Photo : Armand Maillard et Jean-Marie Barras en 1975



Postface

En 1995, Armand Maillard a publié « Avry-sur-Matran et son passé ». La présente étude rend hommage à la remarquable carrière de l’auteur. Son ouvrage sur Avry retrace plutôt le passé lointain du village. Par contre, les nombreux textes parus dans *Avryzoom*, la plupart sous ma signature, se rapportent essentiellement au XX^e siècle. Ces articles méritaient, me semble-t-il, une publication qui les réunisse. Les voici donc, avec divers compléments qui présentent des actualités et la vie de personnalités, de sportifs, de voyageurs dans les pays lointains...

Si les autorités communales estiment que des compléments sont souhaitables, ils ont bien entendu la possibilité de les insérer, sans modifier le texte de *Avry-sur-Matran et son histoire récente*. Après cette postface, il suffira d’ajouter le titre : Compléments ajoutés par les autorités communales.

Jean-Marie Barras, décembre 2020